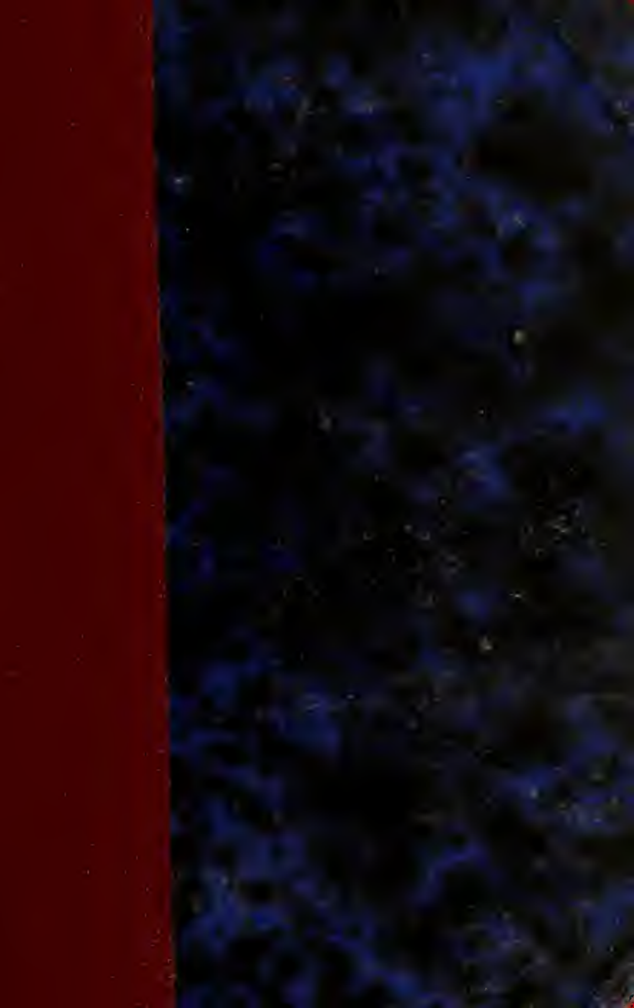


Incomplet (2 volumes
seulement

ISAAC LAQUEDEM.

= [Le Juif-Errant]

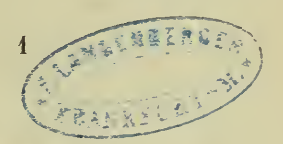
IMPRIMERIE D'AL. LEBÈGUE.

ISAAC LAQUEDEM

PAR

Alexandre Dumas.

1



Bruxelles et Leipzig,

KIESSLING ET COMPAGNIE,

26, Montagne de la Cour.

1852



ISAAC LAQUEDEM.

La via Appia.

Que le lecteur se transporte avec nous à trois lieues au delà de Rome, à l'extrémité de la via Appia, au bas de la descente d'Albano, à l'endroit même où la voie antique, vieille de deux mille ans, s'embranche avec une route moderne âgée seulement de deux siècles, laquelle contourne les tombeaux, et, les laissant à sa gauche, va aboutir à la porte de Saint-Jean-de-Latran.

Qu'il veuille bien supposer que nous sommes dans la matinée du jeudi saint de l'année 1469; que Louis XI règne en France, Jean II en Espagne, Ferdinand Ier à

Naples; que Ferdinand III est empereur d'Allemagne, Ivan, fils de Basile Wasiliévitch, grand duc de Russie, Christophe Moro, doge de Venise, et Paul II, souverain pontife.

Qu'il se souvienne que c'est le jour solennel où, vêtu de la chape d'or, coiffé de la tiare, porté sous un dais soutenu par huit cardinaux, le prêtre-roi doit, du haut de la vieille basilique de Constantin, déjà condamnée et près de faire place à celle de Bramante et de Michel-Ange, donner, au nom des saints apôtres Pierre et Paul, sa bénédiction à Rome et au monde, à la ville et à l'univers, *urbi et orbi*.

Alors, il comprendra qu'à cause de cette solennité suprême, les populations des villages voisins se pressent sur les routes de Bracciano, de Tivoli, de Palestrine et de Frascati, tendant toutes vers la ville sainte, où les cloches qui vont fuir, et dont l'absence témoignera du deuil de la chrétienté, les attirent par un dernier appel.

Au milieu de toutes ces routes qui conduisent à Rome, et qui, de loin, semblent couvertes d'un tapis mouvant, tant se déroulent en longues files les contadines aux jupes de pourpre et aux corsages d'or, tirant un enfant par la main, ou en portant un sur leurs épaules; les conducteurs de troupeaux, armés de lances, cachant sous leurs manteaux bruns leurs justaucorps de velours bleu à boutons d'argent, et passant au galop de leurs petits chevaux des montagnes aux housses écarlates brodées de clous de

cuivre; les graves matrones au visage calme, traînées sur de lourdes charrettes attelées de deux grands bœufs blancs aux longues cornes noires, et qui semblent de vivantes statues de l'Isis thébaine ou de la Cérès éléusine ; — au milieu de toutes ces routes, disons-nous, qui, pareilles à d'immenses artères, portent, à travers le désert fauve de la campagne romaine, le sang et la vie à la vieille Rome, une seule route est déserte.

. C'est celle où nous avons conduit le lecteur.

Et, cependant, ce n'est point que d'Albano ne descende une grande affluence de peuple; ce n'est point que manquent au rendez-vous les belles paysannes de Genzano et de Velletri; les pâtres des marais Pontins avec leurs chevaux à longues crinières et à queues flottantes; les matrones de Nettuno et de Mondragone, dans leurs chars traînés par des buffles à la respiration bruyante et aux yeux de flammes, — non; à l'embranchement dont nous avons parlé, le pieux cortége de pèlerins abandonne la voie antique, laisse à sa gauche cette double file de sépulcres dont nous allons dire l'histoire en quelques lignes, et, à travers la plaine aux longues herbes, prend cette route nouvelle qui va, par un détour, joindre l'ancienne voie Tusculane, et aboutir à la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

Il n'en a pas toujours été ainsi, du reste, de cette voie Appienne, aujourd'hui si déserte, que l'herbe pousserait dans les interstices de ses larges dalles grises, si ces dal-

les, inégalement taillées dans la lave des volcans éteints, ne repoussaient pas toute végétation. Aux beaux jours de la Rome des Césars, on la nommait la grande Appia, la reine des routes, le chemin de l'Élysée; c'était alors le rendez-vous, dans la vie et dans la mort, de tout ce qu'il y avait de riche, de noble et d'élégant dans la ville par excellence. D'autres voies encore, la voie Latine, la voie Flaminienne, avaient leurs sépulcres; mais heureux qui avait son sépulcre sur la voie Appia!

Chez les Romains, nation où le goût de la mort était presque aussi répandu qu'il l'est en Angleterre, et où la rage du suicide fut, sous les règnes de Tibère, de Caligula et de Néron particulièrement, une véritable épidémie, la préoccupation du lieu où le corps dormirait son éternité était grande. D'abord, on avait enseveli dans la ville, et jusque dans l'intérieur des maisons; mais ce mode de sépulture était contraire à la salubrité publique; de plus, les cérémonies funèbres pouvaient à tout instant souiller les sacrifices de la ville; en conséquence, une loi intervint qui défendait d'ensevelir ni de brûler dans l'intérieur de Rome. Deux ou trois familles de privilégiés seulement conservèrent ce droit à titre d'honneur public : c'étaient les familles de Publicola, de Tubertus et de Fabricius. Ce droit leur était fort envié.

Le triomphateur mort pendant le triomphe avait aussi droit d'être enterré dans Rome.

Aussi, bien rarement le vivant laissait-il le soin de son

tombeau à ses héritiers. C'était une distraction qu'il se donnait à lui-même, de faire tailler son sépulcre sous ses yeux. La plupart des monuments funéraires que l'on rencontre encore aujourd'hui portent, soit ces deux lettres : V. F., ce qui signifie : *Vivus fecit;* soit ces trois lettres: V. S. P., ce qui signifie : *Vivus sibi posuit;* soit, enfin, ces trois autres lettres : V. F. C., ce qui signifie : *Vivus faciendum curavit.*

C'était, en effet, pour un Romain, chose importante, comme on va le voir, que d'être enterré. D'après une tradition religieuse fort accréditée même au temps de Cicéron, où ce genre de croyance commençait pourtant à disparaître, l'âme de tout individu privé de sépulture devait errer pendant cent ans sur les bords du Styx; aussi quiconque rencontrait un cadavre le long de son chemin, et négligeait de lui donner la sépulture, commettait un sacrilége dont il ne pouvait se racheter qu'en sacrifiant une truie à Cérès. Il est vrai que, si, à trois reprises différentes, on jetait un peu de terre sur le cadavre, cela exemptait de l'inhumation et dispensait du sacrifice.

Mais ce n'était pas le tout que d'être enterré, il fallait être enterré agréablement. La mort païenne, plus coquette que la nôtre, n'apparaissait point aux agonisants du siècle d'Auguste comme un squelette décharné au crâne nu, aux orbites vides, au ricanement sombre, et tenant à la main une faulx au fer recourbé; non, c'était tout simplement une belle femme pâle, fille du Som-

meil et de la Nuit, aux longs cheveux épars, aux mains blanches et froides, aux embrassements glacés; quelque chose comme une amie inconnue qui, lorsqu'on l'appelait, sortait des ténèbres, s'avançait grave, lente et silencieuse, s'inclinait au chevet du mourant, et, du même baiser funèbre, fermait à la fois ses lèvres et ses yeux. Alors, le cadavre demeurait sourd, muet, insensible, jusqu'au moment où la flamme du bûcher s'allumait pour lui, et, en consumant le corps, séparait l'esprit de la matière, — matière qui devenait cendre, esprit qui devenait dieu. Or, ce nouveau dieu, dieu mâne, tout en demeurant invisible aux vivants, reprenait ses habitudes, ses goûts, ses passions; rentrait, pour ainsi dire, en possession de ses sens, aimant ce qu'il avait aimé, haïssant ce qu'il avait haï.

Et voilà pourquoi, dans le tombeau d'un guerrier, on déposait son bouclier, ses javelots et son épée; dans le tombeau d'une femme, ses aiguilles de diamant, ses chaînes d'or et ses colliers de perles; dans le tombeau d'un enfant, ses jouets les plus chéris, du pain, des fruits, et, au fond d'un vase d'albâtre, quelques gouttes de lait tirées de ce sein maternel qu'il n'avait pas eu le temps de tarir.

Donc, si l'emplacement de la maison qu'il devait occuper pendant sa courte existence semblait au Romain digne d'une sérieuse attention, jugez quelle attention plus grande encore il devait apporter au plan, au site, à l'emplacement, enfin, plus ou moins agréable, plus ou moins

selon ses goûts, ses habitudes, ses désirs, de cette maison que, devenu dieu, il devait habiter pendant l'éternité; car les dieux mânes, dieux sédentaires, étaient enchaînés à leurs tombeaux, et tout au plus avaient la permission d'en faire le tour. Quelques-uns, — c'étaient les amateurs des plaisirs champêtres, les hommes aux goûts simples, les esprits bucoliques; —quelques-uns, en très-petit nombre, ordonnaient qu'on élevât leurs sépulcres dans leurs villas, dans leurs jardins, dans leurs bois, afin de passer leur éternité en compagnie des nymphes, des faunes et des dryades, bercés au doux bruit des feuilles agitées par le vent, distraits par le murmure des ruisseaux roulant sur les cailloux, réjouis par le chant des oiseaux perdus dans les branches. Ceux-là, nous l'avons dit, c'étaient les philosophes et les sages... Mais d'autres, — et c'était le grand nombre, la multitude, l'immense majorité, — d'autres qui avaient autant besoin de mouvement, d'agitation et de tumulte que les premiers de solitude, de silence et de recueillement; d'autres, disons-nous, achetaient à prix d'or des terrains sur le bord des routes, là où passaient les voyageurs venant de tous les pays, apportant à l'Europe les nouvelles de l'Asie, de l'Afrique, sur la voie Latine, sur la voie Flaminienne, et surtout, surtout! sur la voie Appia.

C'est que la voie Appia, tracée par Appius Claudius, le terrible décemvir qui fit assassiner Sicinius Dentatus, et tenta d'enlever la belle Virginia, avait peu à peu cessé

d'être une route de l'empire pour devenir un faubourg de Rome. Elle conduisait toujours à Naples et, de Naples, à Brindes, mais à travers une double rangée de maisons qui étaient des palais, et de tombeaux qui étaient des monuments. Il en résultait que, sur la voie Appia, les fortunés dieux mânes, non-seulement voyaient les passants connus et inconnus, non-seulement entendaient ce que les voyageurs disaient de neuf sur l'Asie et sur l'Afrique, mais encore parlaient à ces passants par la bouche de leurs tombeaux avec les lettres de leurs épitaphes.

Et, comme le caractère des individus, ainsi que nous l'avons constaté, survivait à la mort, l'homme modeste disait :

J'ai été, je ne suis plus.
Voilà toute ma vie et toute ma mort.

L'homme riche disait :

Ici repose
STABIRIUS.
Il fut nommé sevir sans l'avoir sollicité.
Il aurait pu occuper un rang dans toutes les décuries de Rome;
il ne le voulut pas.
Pieux, vaillant, fidèle,
il est venu de rien : il a laissé trente millions de sesterces,
et n'a jamais voulu écouter les philosophes.
Porte-toi bien, et imite-le.

Puis, pour attirer plus sûrement encore l'attention des passants, Stabirius, l'homme riche, faisait graver un cadran solaire au-dessus de son épitaphe!

L'homme de lettres disait :

Voyageur!
si pressé que tu sois d'arriver au terme de ton voyage,
cette pierre te demande de regarder de son côté,
et de lire ce qui y est écrit :
Ici gisent les os du poëte
MARCUS PACUVIUS.
Voilà ce que je voulais t'apprendre.
Adieu!

L'homme discret disait :

Mon nom, ma naissance, mon origine,
ce que je fus, ce que je suis,
je ne le révélerai point.
Muet pour l'éternité, je suis un peu de cendre,
des os, rien!
Venu de rien, je suis retourné d'où j'étais venu.
Mon sort t'attend. Adieu!

L'homme content de tout disait :

Tant que je fus au monde, j'ai bien vécu.
Ma pièce est déjà finie; la vôtre finira bientôt.
Adieu! Applaudissez!

Enfin, une main inconnue, celle d'un père sans doute,

faisait dire à la tombe de sa fille, pauvre enfant enlevée au monde à l'âge de sept ans :

Terre, ne pèse point sur elle!
Elle n'a point pesé sur toi!

Maintenant, à qui tous ces morts se cramponnant à la vie venaient-ils parler la langue du tombeau? Quels étaient ceux qu'ils appelaient de leurs sépulcres comme font les courtisanes frappant à leurs carreaux pour forcer les passants à tourner la tête? Quel était ce monde auquel ils continuaient de se mêler en esprit, et qui passait joyeux, insouciant, rapide, sans les écouter, sans les voir?

C'était tout ce qu'il y avait de jeunesse, de beauté, d'élégance, de richesse, d'aristocratie à Rome. La via Appia, c'était le Longchamp de l'antiquité; seulement, ce Longchamp, au lieu de durer trois jours, durait toute l'année.

Vers quatre heures de l'après-midi, quand la grande chaleur du jour était passée; quand le soleil descendait moins ardent et moins lumineux vers la mer Thyrénienne; quand l'ombre des pins, des chênes verts et des palmiers s'allongeait de l'occident à l'orient; quand le laurier-rose de Sicile secouait la poussière de la journée aux premières brises qui descendaient de cette chaîne de montagnes bleues que domine le temple de Jupiter Latial; quand le magnolia des Indes relevait sa fleur

d'ivoire, arrondie en cornet comme une coupe parfumée qui s'apprête à recueillir la rosée du soir; quand le nélumbo de la mer Caspienne, qui avait fui la flamme du zénith dans l'humide sein du lac, remontait à la surface de l'eau pour aspirer de toute la largeur de son calice épanoui la fraîcheur des heures nocturnes, alors commençait à apparaître, sortant de la porte Appienne, ce que l'on pouvait appeler l'avant-garde des beaux, des *Trossuli*, des *petits Troyens* de Rome, que les habitants du faubourg Appia, — sortant à leur tour des maisons, qui, elles aussi, s'ouvraient pour respirer, — s'apprêtaient à passer en revue, assis sur des chaises ou des fauteuils apportés de l'intérieur de l'atrium, appuyés aux bornes qui servaient de marchepied aux cavaliers pour monter à cheval, ou à demi couchés sur ces bancs circulaires que l'on adossait à la demeure des morts pour la plus grande commodité des vivants.

Jamais Paris rangé en deux haies aux Champs-Élysées, jamais Florence courant aux Caschines, jamais Vienne s'empressant au Prater, jamais Naples entassée dans la rue de Tolède ou à Chiaïa, ne virent pareille variété d'acteurs, pareil concours de spectateurs !

D'abord, en tête, paraissaient les cavaliers montés sur des chevaux numides, avec des housses de drap d'or ou de peaux de tigres. Quelques-uns continueront la promenade au pas; ceux-là ont devant eux des coureurs en tunique courte, à la chaussure légère, au manteau roulé

autour de l'épaule gauche, et dont les flancs sont contenus par une ceinture de cuir qu'ils serrent ou dénouent à volonté, selon que l'allure qu'ils sont forcés de prendre est plus ou moins rapide; d'autres, comme s'ils se disputaient le prix de la course, franchiront en quelques minutes toute la longueur de la voie Appienne, lançant à la tête de leurs chevaux de magnifiques molosses aux colliers d'argent. Malheur à qui se trouve sur le chemin de cette trombe! malheur à qui se laisse envelopper par ce tourbillon de hennissements, d'abois et de poussière! celui-là, on le relèvera mordu par les chiens, piétiné par les chevaux; celui-là, on l'emportera sanglant, rompu, brisé, pendant que le jeune patricien qui aura fait le coup se retournera sans ralentir sa course, éclatant de rire, et montrant son adresse à poursuivre son chemin tout en regardant du côté opposé au but vers lequel se dirige son cheval.

Derrière les chevaux numides viennent les chars légers, qui lutteraient presque de vitesse avec ces enfants du désert dont la race a été conduite à Rome en même temps que Jugurtha : ce sont des *cisii,* équipages aériens, espèces de tilburys traînés par trois mules attelées en éventail, et dont celle de droite et celle de gauche galopent et bondissent en secouant leurs grelots d'argent, tandis que celle du milieu trotte en suivant la ligne droite avec l'inflexibilité, nous dirons presque avec la rapidité d'une flèche. Arrivent ensuite les *caruccæ,* voitures élevées

dont le corricolo moderne n'est qu'une variété ou plutôt qu'une descendance, et que les élégants conduisent rarement eux-mêmes, mais font conduire par un esclave nubien qui porte le costume pittoresque de son pays.

Puis, derrière les cisii et les caruccæ, s'avancent les voitures à quatre roues, les *rhedæ,* garnies de coussins de pourpre et de riches tapis qui retombent en dehors; les *covini,* voitures couvertes et fermées si hermétiquement, qu'elles transportent parfois les mystères de l'alcôve dans les rues de Rome et sur les promenades publiques; enfin, faisant contraste l'une avec l'autre, — la matrone, vêtue de sa longue stole, enveloppée de son épaisse palla, assise avec la roideur d'une statue dans le *carpentum,* espèce de char d'une forme particulière, dont les seules femmes patriciennes ont le droit de se servir, — et la courtisane, vêtue de gaze de Cos, c'est-à-dire d'air tissu, de brouillard filé, nonchalamment couchée dans sa litière, soutenue par huit porteurs couverts de magnifiques *penulæ,* accompagnée, à droite, de son affranchie grecque, messagère d'amour, Iris nocturne, qui fait trêve un instant à son doux commerce pour agiter, avec un éventail de plumes de paon, l'air que respire sa maîtresse; à gauche, d'un esclave liburnien portant un marchepied garni de velours auquel se rattache un long et étroit tapis de la même étoffe, afin que la noble prêtresse du plaisir puisse descendre de sa litière, et gagner l'endroit où elle a décidé de s'asseoir, sans que son pied nu et chargé de pierreries soit forcé de toucher le sol.

Car, une fois le champ de Mars traversé, une fois hors de la porte Capène, une fois sur la via Appia, beaucoup continuent leur chemin à cheval ou en voiture, mais beaucoup aussi mettent pied à terre, et, donnant leurs équipages à garder à leurs esclaves, se promènent dans l'intervalle ménagé entre les tombeaux et les maisons, ou s'asseyent sur des chaises et des tabourets que des spéculateurs en plein vent leur louent moyennant un demi-sesterce l'heure. Ah ! c'est là que l'on voit les élégances réelles ! C'est là que la mode règne arbitrairement ! C'est là que l'on étudie sur les véritables modèles du bon goût la taille de la barbe, la coupe des cheveux, la forme des tuniques, et ce grand problème — résolu par César, mais remis en doute par la génération nouvelle, — de savoir si l'on doit les porter longues ou courtes, lâches ou serrées : César les portait traînantes et lâches; mais on a fait de grands pas depuis César! C'est là qu'on dispute sérieusement sur le poids des bagues d'hiver, sur la composition du meilleur rouge, sur la plus onctueuse pommade de fèves pour tendre et adoucir la peau, sur les plus délicates pastilles de myrthe et de lentisque pétris avec du vin vieux pour épurer l'haleine! Les femmes écoutent en jetant, à la manière des jongleurs, de leur main droite à leur main gauche, des boules d'ambre qui rafraîchissent et parfument à la fois; elles applaudissent de la tête, des yeux et même, de temps en temps, des mains, les théories les plus savantes et les plus hasardées; leurs lèvres, rele-

vées par le sourire, montrent leurs dents blanches comme des perles; leurs voiles, rejetés en arrière, laissent voir, formant un riche contraste avec leurs yeux de jais et leurs sourcils d'ébène, de magnifiques cheveux d'un blond ardent, d'un blond d'or ou d'un blond cendré, selon qu'elles en ont changé la teinte primitive, soit avec un savon composé de cendre de hêtre et de suif de chèvre qu'elles font venir de la Gaule, soit en usant d'un mélange de lie de vinaigre et d'huile de lentisque, soit, enfin, — ce qui est plus simple encore, — en achetant dans les tavernes du portique Minucius, situé vis-à-vis le temple d'Hercule aux Muses, de splendides chevelures que de pauvres filles de la Germanie vendent au tondeur pour cinquante sesterces, et que celui-ci revend pour un demi-talent.

Et ce spectacle est envieusement regardé par l'homme du peuple à moitié nu, par le petit Grec affamé *qui monterait au ciel pour un dîner,* et par le philosophe au manteau râpé et à la bourse vide, qui y prend un texte de discours contre le luxe et contre la richesse.

Et tous, couchés, assis, debout, allant, venant, se dandinant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, levant les mains pour faire retomber leurs manches et montrer leurs bras épilés à la pierre ponce, rient, aiment, jasent, grasseyent en parlant, fredonnent des chansons de Cadix ou d'Alexandrie, oubliant ces morts qui les écoutent, qui les appellent; se jetant des fadaises dans la

langue de Virgile, échangeant des calembourgs dans l'idiome de Démosthènes, parlant grec surtout, — car, le grec, c'est la véritable langue de l'amour, et une courtisane qui ne saurait pas dire à ses amants dans la langue de Thaïs et d'Aspasie : Ζωὴ καὶ ψυχὴ (*ma vie et mon âme*), cette courtisane ne serait qu'une fille bonne pour des soldats marses aux sandales et aux boucliers de cuir.

Cent cinquante ans plus tard, le faux Quintilien saura ce qu'il en coûte de ne pas savoir parler grec!

Et, cependant, c'était pour donner des loisirs, des monuments, des spectacles et du pain à cette foule vaine et insensée, à ces jeunes gens aux têtes légères, à ces femmes aux cœurs frelatés, à ces fils de famille qui laissent leur santé dans les lupanars et leurs bourses dans les tavernes, à ce peuple oisif et paresseux — parce que, avant tout, il est italien, — mais hargneux comme s'il était anglais, fier comme s'il était espagnol, querelleur comme s'il était gaulois, à ce peuple qui passe sa vie à se promener sous les portiques, à discourir dans les bains, à battre des mains dans les cirques; c'est pour ces fils de famille, pour ce peuple que Virgile, le doux cygne mantouan, le poëte chrétien de cœur, sinon d'éducation, chante le bonheur champêtre, maudit l'ambition républicaine, flétrit l'impiété des guerres civiles, et prépare le plus beau et le plus grand poëme qui aura été fait depuis Homère, — et qu'il brûlera, le trouvant indigne, non-seulement de la postérité, mais encore de ses contem-

porains! C'est pour eux, c'est pour revenir vers eux qu'Horace fuit à Philippes, et, afin de courir plus légèrement, jette son bouclier bien loin derrière lui; c'est pour être regardé et nommé par eux qu'il se promène distrait au Forum, au Champ de Mars, au bord du Tibre, tout occupé de ce qu'il appelle des bagatelles : ses *Odes*, ses *Satyres* et son *Art poétique!* C'est à eux, et dans le profond regret qu'il éprouve d'être séparé d'eux, que le libertin Ovide, exilé depuis cinq ans déjà chez les Thraces, où il expie le plaisir—si facile cependant—d'avoir été un instant l'amant de la fille de l'empereur, ou le dangereux hasard d'avoir surpris le secret de la naissance du jeune Agrippa; c'est à eux qu'Ovide adresse ses *Tristes*, ses *Pontiques* et ses *Métamorphoses;* c'est pour se retrouver au milieu d'eux qu'il supplie Auguste, et qu'il suppliera Tibère, de le laisser revenir à Rome; c'est eux qu'il regrettera lorsque, loin de la patrie, il fermera les yeux en embrassant d'un même regard, de ce regard suprême qui voit tout, et les splendides jardins de Salluste, et le pauvre quartier de Suburre, et le Tibre aux eaux majestueuses, où César a failli se noyer en luttant contre Cassius, et le ruisseau boueux du Velabre, près duquel s'étendait le bois sacré, retraite de la louve latine et berceau de Romulus et Rémus! C'est pour eux, c'est pour conserver leur amour, changeant comme une journée d'avril, que Mécène, le descendant des rois d'Étrurie, l'ami d'Auguste, le voluptueux Mécène, qui ne marche à pied qu'appuyé aux

épaules de deux eunuques plus hommes que lui, paye le chant de ses poëtes, les fresques de ses peintres, les parades de ses comédiens, les grimaces du mime Pylade, les entrechats du danseur Bathylle! C'est pour eux que Balbus ouvre un théâtre, que Philippe élève un musée, que Pollion construit des temples. C'est à eux qu'Agrippa distribue gratis des billets de loterie qui gagnent des lots de vingt mille sesterces, des étoffes du Pont brodées d'or et d'argent, des meubles incrustés de nacre et d'ivoire ; c'est pour eux qu'il établit des bains dans lesquels on peut rester depuis le moment où le jour se lève jusqu'à l'heure où le soleil se couche; des bains où l'on est rasé, parfumé, frotté, désaltéré, nourri aux frais du maître; c'est pour eux qu'il creuse trente lieues de canaux, qu'il bâtit soixante-sept lieues d'aqueducs, qu'il amène par jour à Rome une masse d'eau de plus de deux millions de mètres cubes, et la distribue dans deux cents fontaines, dans cent trente châteaux d'eau, dans cent soixante-dix bassins! C'est pour eux, enfin, c'est pour leur changer en marbre la Rome de brique, c'est pour leur faire venir des obélisques d'Égypte, c'est pour leur bâtir des forums, des basiliques, des théâtres, qu'Auguste, le sage empereur, fait fondre sa vaisselle d'or, ne garde, de la dépouille des Ptolémées, qu'un vase murrhin; du patrimoine de son père Octavius, de l'héritage de son oncle César, de la défaite d'Antoine, de la conquête du monde, que cent cinquante millions de sesterces (trente millions de nos francs); c'est pour eux qu'il refait la voie Flaminia

jusqu'à Rimini; c'est pour eux qu'il appelle de la Grèce des bouffons et des philosophes; de Cadix, des danseurs et des danseuses; de la Gaule et de la Germanie, des gladiateurs; de l'Afrique, des boas, des hippopotames, des girafes, des tigres, des éléphants et des lions; c'est à eux, enfin, qu'il dit en mourant : « Êtes-vous contents de moi, Romains? ai-je bien joué mon rôle d'empereur?... Oui?... Alors, applaudissez! »

Voilà ce que c'était que la via Appia, Rome et les Romains du temps d'Auguste; — mais, à l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire au jeudi saint de l'année 1469, les choses et les hommes étaient bien changés! Les empereurs avaient disparu, emportés par le vertige même de l'empire; le colosse romain, qui couvrait de sa base gigantesque le tiers du monde connu, s'était écroulé. Malgré l'enceinte d'Aurélien, Rome avait été prise par qui avait voulu la prendre, par Alaric, par Genseric, par Odoacre, et avait vu les barbares, à force d'entasser ruines sur ruines, hausser de vingt pieds la surface de son sol; enfin, dévastée, pillée, éventrée, elle avait été donnée, avec son duché, au pape Étienne II, par Pépin le Bref; donation qui avait été confirmée par Charlemagne. La croix, si longtemps humble et fugitive, avait, fière et conquérante à son tour, couronné successivement le panthéon d'Agrippa, la colonne Antonine et le faîte du Capitole. Alors, du fronton de la basilique de Saint-Pierre, la puissance spirituelle du souverain pontife avait pris

son vol sur l'univers : elle s'étendait, au nord, jusqu'à l'Islande; à l'orient, jusqu'au Sinaï; au sud, jusqu'au détroit de Gibraltar; à l'occident, jusqu'au cap le plus avancé de la Bretagne, poupe du vaisseau européen contre laquelle viennent se briser les flots de l'Atlantique, poussés par les flots de l'Océan, que poussent eux-mêmes les flots de la mer des Indes. — Mais le pouvoir temporel des papes, renfermé dans Rome, que lui disputent pied à pied les terribles condottieri du moyen âge, se brise contre le théâtre de Marcellus, et recule devant l'arc de Trajan.

Or, c'est justement à cet arc de Trajan que commence la via Appia.

Qu'est-elle devenue, au milieu de ces révolutions des empires, au milieu de ces invasions des barbares, au milieu de cette transformation du genre humain? qu'est-elle devenue, la grande Appia, la reine des routes, l'avenue des champs Élyséens? et pourquoi surtout inspire-t-elle une si grande terreur, que les populations épouvantées se détournent d'elle, et créent un chemin à travers la plaine, pour ne pas suivre son pavé de lave, et pour éviter la double ligne de ses tombeaux croulants?

C'est que, — de même que les oiseaux de carnage, aigles, vautours, gerfauts, milans et faucons, — des hommes de proie, les Frangipani, les Gaëtani, les Orsini, les Colonna et les Savelli, se sont emparés des tombeaux en ruines, en ont fait des forteresses, et ont planté au

sommet leurs bannières, non pas de chevaliers, mais de bandits et de pillards.

Et, cependant, — chose étrange et que ne peuvent comprendre les soldats eux-mêmes veillant sur la tour Fiscale, et auxquels il est défendu, vu la solennité du jour, de faire aucune sortie dans la plaine — tandis que les autres pèlerins continuent, avec le même soin, à s'écarter de la voie antique, un homme s'avance seul, à pied, désarmé, sans se déranger de son chemin, vers la tour Fiscale, sentinelle avancée de cette longue ligne de forteresses.

Les soldats se regardent étonnés, et se demandent entre eux :

— D'où vient cet homme? Où va-t-il? Que veut-il?

Puis ils ajoutent en riant et en hochant la tête d'un air de menace :

— Assurément, il est fou!...

D'où vient cet homme : nous allons le dire. Où il va : nous le verrons bientôt. Ce qu'il veut : nous le saurons plus tard.

—

Le voyageur.

Cet homme venait ou paraissait venir de Naples.

Au point du jour, il avait été vu sortant de Genzano. Avait-il couché dans ce village? avait-il marché toute la nuit, et traversé les marais Pontins pendant ces heures sombres où la fièvre et les bandits veillent dans l'humide solitude?

Nul ne le savait.

Il suivit la route qui mène de Genzano à la Riccia; peu à peu, cette route se peupla de paysans et de paysannes faisant le même chemin que lui,—car il semblait, lui aussi, aller à Rome, et, comme eux, y aller dans le même but : celui de recevoir la grande bénédiction.

Cependant, contre l'habitude des pèlerins accomplissant le même pèlerinage, il ne parla à personne, et personne ne lui parla; il marchait d'un pas plutôt rapide que lent, de ce pas égal qu'adoptent les voyageurs qui ont une longue route à faire, et dont la régularité indique l'homme qui, par des courses réitérées, a contracté une parfaite habitude de la marche.

A la Riccia, la plupart des paysans firent une halte, les uns saluant d'un bonjour souriant leurs amis ou même

leurs simples connaissances, les autres se groupant à la porte des cabarets pour boire un verre de vin de Velletri ou d'Orvietto.

Lui ne salua personne, ne prit rien, et continua sa route.

Il arriva à Albano, où s'arrêtent presque toujours les voyageurs, si pressés qu'ils soient. Il y avait, à cette époque surtout, bien des ruines curieuses à visiter dans cette filleule d'Albe la Longue, qui a pris naissance au milieu de la villa de Pompée, et qui, de ses huit cents maisons et de ses trois mille habitants, ne remplit pas les vastes constructions que l'empereur Domitien a fait ajouter à la villa du vainqueur de Silare, du vaincu de Pharsale.

Lui ne s'arrêta point.

A droite, en sortant d'Albano, il avait rencontré le tombeau d'Ascagne, fils d'Énée, fondateur d'Albe, situé à une lieue à peu près du tombeau de Telegonus, fils d'Ulysse, fondateur de Tusculum. Dans ces deux villes, et dans ces deux hommes, descendant de deux races ennemies, les deux nationalités asiatique et grecque étaient venues se personnifier en Europe. Sous les anciens rois de Rome, comme sous la république romaine, les deux villes étaient restées rivales et les deux populations hostiles. Le duel que les pères avaient commencé devant Troie s'était continué à Rome entre les enfants; les deux principales maisons d'Albe et de Tusculum étaient la

maison Julia, d'où sortait César, et la maison Porcia, d'où sortait Caton. On connaît la lutte terrible de ces deux hommes ; après plus de mille ans de durée, le duel de Troie se termina à Utique : —César, descendant des vaincus, vengea Hector sur Caton, descendant des vainqueurs.

Certes, c'étaient là de grands souvenirs faisant naître de hautes pensées, et méritant bien qu'un voyageur s'arrêtât un instant, ne fût-ce que debout, en face de la tombe du fils d'Énée; mais l'étranger ignorait sans doute toutes ces choses, ou les jugeait indignes de ses méditations, car il passa devant le tombeau d'Ascagne sans même le saluer d'un regard.

Et ce qu'il y avait de remarquable encore, c'est qu'avec une indifférence ou un dédain aussi profonds, il avait laissé derrière lui le temple de Jupiter Latial, dans lequel le touriste superficiel ne voit qu'une ruine pareille aux autres ruines, mais où l'historien, plus clairvoyant, reconnaît le centre créé par Tarquin pour mettre la civilisation latine à l'ombre de la civilisation romaine.

Aussi ceux qui suivaient la même route que le muet et infatigable voyageur, ceux qui avaient d'abord cru marcher plus vite que lui, ou tout au moins du même pas, et qui se voyaient insensiblement dépassés par lui; ceux-là le regardaient-ils avec un suprême étonnement, presque avec terreur. On eût dit que cet homme appartenait à une autre race que celle au milieu de laquelle il se trouvait poussé par une invincible fatalité, et qu'il n'avait rien

à démêler avec elle. Il passait à travers les flots humains comme le Rhône passe à travers le lac de Genève, sans mêler son eau trouble et glacée à l'onde tiède et limpide du Léman.

Cependant, arrivé au sommet de la montagne d'Albano, à l'endroit où Rome, la campagne romaine et la mer Thyrénienne, non-seulement se présentent tout à coup aux yeux du voyageur, mais encore semblent venir au-devant de lui, il s'arrêta un instant pensif, et, appuyant ses deux mains sur son long bâton de laurier, il embrassa d'un regard le merveilleux tableau qui se déroulait sous ses yeux.

Mais sur sa physionomie se répandait plutôt le sentiment d'un homme qui revoit et qui se rappelle que celui d'un homme qui voit pour la première fois, et qui s'étonne.

Profitons de ce moment pour jeter un coup d'œil sur lui, et pour mettre, par la forme extérieure du moins, le mystérieux inconnu en communication avec nos lecteurs.

C'était un homme de quarante à quarante-deux ans, d'une taille plutôt élevée que moyenne; son corps maigre et osseux semblait fait à toutes les fatigues et prêt à tous les dangers. Il portait pour tout vêtement, avec un manteau bleu jeté sur son épaule, une tunique grise qui laissait voir ses bras robustes et ses jambes aux muscles d'acier; les sandales dont ses pieds étaient chaussés semblaient avoir secoué la poudre de bien des routes, et soulevé la poussière de bien des générations.

Il avait la tête nue.

Cette tête, brunie par le soleil et fouettée par le vent, était surtout la partie remarquable du voyageur inconnu; elle présentait, dans toute sa beauté, dans toute sa puissance, dans toute son expansion, le type de la race semitique : l'œil était grand, profond, expressif, et, selon que le sombre sourcil qui le couvrait s'abaissait en l'ombrageant, ou se relevait en l'éclairant, voilé de mélancolie ou éclatant d'un feu sombre; le nez, vigoureusement attaché au front, se prolongeait droit et mince dans sa ligne primitive, mais se recourbait à son extrémité comme le bec des grands oiseaux de proie. Autant qu'on pouvait en juger à travers les poils d'une longue barbe noire, la bouche relevée dédaigneusement ou douloureusement aux deux coins, était grande, belle de forme, riche de dents blanches et aiguës; la chevelure, abandonnée à toute sa longueur et noire comme la barbe, retombait jusque sur les épaules pareille à celle des empereurs barbares qui régnèrent sur Rome, ou de ces rois francs qui firent invasion dans les Gaules, et, de son cercle d'ébène, encadrait admirablement le visage, sous le bruni duquel la peau avait conservé quelque chose de la fermeté et de l'éclat du cuivre rouge; quant au front, il était complétement couvert par les cheveux, et à peine un faible intervalle séparait-il leur extrémité de la naissance des sourcils; intervalle, au reste, qui semblait ménagé exprès pour laisser voir une de ces rides profondes que la

pensée creuse au front de ceux qui ont longtemps et beaucoup souffert.

Ainsi que nous l'avons dit, cet homme s'arrêta un instant au haut de la montagne, et, comme il était placé juste au milieu de la route, le flot des pèlerins qui le suivaient, s'écartant de lui, se sépara en deux branches, comme le torrent qui descend de la montagne dans la plaine, et qui, au sommet de la cataracte qu'il forme, rencontre un inébranlable rocher.

Et, cependant, à cette heure du jour, à la clarté matinale de ce jeune et joyeux soleil d'avril, l'aspect de cet homme, arrêté ainsi pensif, debout et immobile, n'était que sévère; seulement, on comprenait que la nuit, au milieu d'une tempête, quand ses longs cheveux noirs, quand son grand manteau bleu étaient fouettés par la bise, et que, malgré la nuit, malgré la tempête, malgré la bise, illuminé par la lueur des éclairs, il continuait, de son pas rapide et régulier, son chemin à travers l'épaisseur des bois, la nudité des landes ou les escarpements des bords de la mer, pareil au génie des forêts, au démon des bruyères ou à l'esprit de l'Océan, on comprenait que l'aspect de cet homme devait être terrible.

Et c'était cet instinct de l'épouvante qui écartait les paysans du sombre voyageur.

Au reste, placé comme nous l'avons dit, le dos tourné à l'orient, le visage faisant face à l'occident, il avait, à

sa droite, cette grande chaîne de collines que termine le Soracte, et qui enferme toute la première période des conquêtes de Rome dans ce bassin, espèce cirque, où se sont débattues et ont succombé tour à tour les nationalités falisque, œque, volsque, sabine et hernique; à sa gauche, toute la mer de Thyrène, parsemée d'îles bleuâtres pareilles à des nuages qui, sur la route de l'éternité, eussent jeté l'ancre dans les profondeurs du ciel; enfin, à trois lieues devant lui, à l'autre extrémité de la voie Appienne, toute hérissée de tours du XIe, du XIIe et du XIIIe siècle, dans une ligne parfaitement directe, s'élevait Rome, car les voies antiques n'admettaient pas les déviations, et elles marchaient d'un pas inflexible, jetant des ponts sur les fleuves, éventrant les montagnes, comblant les vallées.

Le voyageur demeura ainsi quelques minutes.

Puis, après avoir parcouru des yeux l'immense horizon, rendu plus immense encore par deux mille ans de souvenirs, il passa lentement sa main sur son front, leva au ciel un regard où luttaient la supplication et la menace, poussa un profond soupir, et continua son chemin.

Seulement, quand il fut parvenu à l'embranchement des deux routes, au lieu de s'écarter à droite comme tout le monde, au lieu d'éviter ces aires d'aigles, ces nids de vautours qui faisaient la terreur de la contrée, au lieu d'entrer enfin à Rome par la porte Saint-Jean-de-Latran, sans paraître hésiter, sans paraître craindre, sans paraître

même se douter qu'il existât pour lui un danger quelconque à faire ce qu'il faisait, il marcha droit vers la tour Fiscale, au sommet de laquelle flottait la bannière des Orsini, ces belliqueux neveux du pape Nicolas III.

C'était alors que le soldat en sentinelle au haut de la tour avait remarqué cet homme qui se séparait de la foule pour suivre une route que personne ne suivait, et qui, du même pas, toujours s'avançait, seul, sans armes et aussi indifférent en apparence à ceux qu'il laissait derrière lui qu'à ceux qu'il avait devant lui.

Le soldat appela un de ses camarades, et lui montra le voyageur. L'audace était telle, que le second soldat appela les autres; si bien qu'au bout d'un instant, et tandis que l'étranger se rapprochait de plus en plus, le rempart se trouva garni d'une douzaine de curieux pour lesquels aucun spectacle ne pouvait être plus extraordinaire que celui d'un homme qui venait chercher avec tant d'insouciance un danger que le plus brave aurait fui.

C'est qu'à cette époque de guerres, de pillages et d'incendies qui ont fait de la campagne de Rome ce sombre et poétique désert qu'elle offre encore aujourd'hui, tout soldat était un bandit et tout capitaine un chef d'assassins.

On eût dit que, depuis ces effroyables pestes du XIe et du XIIe siècle, qui avaient enlevé au monde un tiers de sa population; on eût dit que, depuis ces grandes migrations de peuples européens qui, faisant pendant à l'invasion

arabe, étaient allés semer deux millions d'hommes dans les plaines de Syrie, au pied des murs de Constantinople, sur les bords du Nil et autour du lac de Tunis; on eût dit, répétons-nous, que la race humaine, craignant de devenir trop nombreuse et de ne plus trouver sa place sur la surface du globe, avait décidé de se faire une guerre incessante, acharnée, mortelle. Pendant tout le XVe siècle particulièrement, le monde chrétien sembla avoir élu une reine à la couronne de cyprès, au sceptre sanglant, au trône parsemé de larmes, tenant sa cour au milieu d'un vaste ossuaire, et s'appelant la Destruction. L'Italie était son empire, le monde son campo-santo. Il semblait alors, et pendant toute cette époque d'épouvante, que la vie de l'homme n'eût conservé aucune valeur, et eût cessé de peser d'aucun poids dans cette balance que Dieu a mise à la main droite de la Destinée. Au reste, l'examen que subissait, sans paraître s'en douter, et au fur à mesure qu'il s'avançait, le voyageur mystérieux, ne lui était pas favorable, nous devons l'avouer. Sa mise étrange et qui n'avait aucune analogie avec le costume de l'époque, sa tunique grise frangée par la vieillesse, cette corde qui nouait ses reins, cette tête nue, ces bras nus, ces jambes nues; enfin, cette absence d'armes, qui, mieux encore que le reste, indiquait l'homme de vile condition, tout cela fit que les soldats, croyant voir en lui un mendiant, un vagabond, un lépreux, peut-être, ne pensèrent pas devoir le laisser trop s'avancer, et, dès qu'il fut à la portée de la

voix, après s'être fait les uns aux autres les questions que nous avons dites, et auxquelles personne ne répondit, invitèrent la sentinelle à remplir son devoir de vigilance.

La sentinelle, qui attendait ce moment avec autant d'impatience que ses camarades, ne se le fit pas répéter, et cria :

— Qui vive?

Mais, soit qu'il n'entendît point, soit que sa préoccupation l'emportât sur tout autre sentiment, même sur celui du danger qu'il courait, le voyageur ne répondit pas.

Les soldats se regardèrent avec une surprise croissante; et, d'une voix plus forte, après quelques secondes d'intervalle, la sentinelle jeta ce même cri à travers l'espace :

— Qui vive?

Le voyageur ne répondit pas plus à ce second cri qu'il n'avait répondu au premier, et poursuivit son chemin vers la tour.

Les soldats se regardèrent de nouveau, tandis que le factionnaire commençait à rire d'un rire sinistre en allumant la mèche de son arquebuse. En effet, le silence gardé une troisième fois par l'imprudent voyageur, et il allait être permis au soldat d'essayer son adresse sur une cible vivante.

Cependant, à cause de la sainteté du jour probablement, et afin de mettre sa conscience à couvert, le soldat

enfla ses poumons de tout l'air qu'ils pouvaient contenir, et, une troisième fois, cria :

— Qui vive?

Cette fois, pour ne pas répondre, il fallait que le voyageur fût muet ou sourd.

Les soldats s'arrêtèrent à cette hypothèse qu'il était sourd; car, muet seulement, il eût pu répondre par un signe de la tête ou de la main, et, ce signe, il ne daigna même point le faire.

Mais, comme il n'était aucunement défendu de tirer sur les sourds, tandis que, au contraire, il était expressément recommandé de tirer sur ceux qui ne répondaient pas, le soldat, après avoir loyalement et généreusement donné au voyageur quelques secondes pour réfléchir et peut-être aussi pour que, en réfléchissant, il se rapprochât d'une dizaine de pas, et lui offrît un but plus facile, le soldat porta la crosse de son arquebuse à son épaule, abaissa le canon de l'arme dans la direction du voyageur, et, au milieu du silence et de l'attentive curiosité de ses camarades, appuya sur le ressort, et fit feu.

Par malheur, au moment où la mèche s'abaissait vers le bassinet, un bras étranger se glissa entre les soldats, releva le canon de l'arme, qui dévia de la direction, et le coup partit en l'air.

Le soldat se retourna furieux, croyant avoir affaire à l'un de ses camarades, et s'apprêtant à venger sur lui sa balle perdue.

Mais à peine eut-il reconnu celui qui venait de faire l'acte d'autorité que nous avons dit, que l'expression de colère déjà répandue sur son visage se changea immédiatement en expression d'obéissance et d'humilité, tandis que le juron commencé s'achevait par cette exclamation de surprise :

— Monseigneur Napoleone!...

Et, en même temps que la sentinelle reculait de deux pas, les autres condottieri s'écartaient pour faire place à un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans qui venait d'apparaître sur la plate-forme, et s'était approché du groupe sans en être aperçu.

Ce jeune homme, sur le visage duquel il était facile de reconnaître le type italien dans toute sa finesse, dans toute sa force, dans toute sa mobilité, était élégamment vêtu d'un costume de guerre dont il ne portait, au reste, pour le moment, que ces pièces légères que le capitaine du XVe siècle ne quittait presque jamais, c'est-à-dire le gorgerin d'acier, le justaucorps de mailles comme armes défensives, et l'épée et le poignard comme armes offensives; une espèce de casquette de velours à retroussis de brocart et à visière allongée, couvrait et, en même temps, protégeait sa tête; car, entre cette riche étoffe et la non moins riche doublure, le chapelier ou plutôt l'armurier avait eu le soin de placer une calotte de fer à l'épreuve d'un premier coup d'épée; enfin, de longues bottes de buffle doublées de peluche, qui pou-

vaient au besoin monter jusqu'à mi-cuisses, et qui, pour le moment, étaient rabattues jusqu'au dessous du genou, complétaient ce costume, adopté, d'ailleurs, à peu de variété près, par la plupart des cavaliers et des chefs de bandes de l'époque.

En outre, une longue chaîne d'or pendant à son cou, et qui supportait un médaillon dans lequel étaient sculptés deux écussons accolés où brillaient sur émail les armes du pape et de la papauté, indiquait que ce jeune homme occupait une charge considérable près du souverain pontife.

En effet, c'était Napoleone Orsini, fils de Carlo Orsini, comte de Tagliacozzo, que Sa Sainteté le pape Paul II venait, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année, de nommer gonfalonier de l'Église, et que la noblesse de ses aïeux, la grandeur de sa personne et la magnificence de ses goûts rendaient plus digne que tout autre d'occuper cette place.

Il était, alors, le principal représentant de cette grande famille Orsini qui tenait, dès le XIe siècle, un rang distingué dans la société romaine, famille qui était tellement dans la faveur de Dieu, qu'elle mérita que saint Dominique fît pour elle son premier miracle. En effet, un Napoleone Orsini, se rendant le jour du jeudi saint de l'année 1217, à la tour Fiscale,— qu'il tenait déjà à cette époque, et que, comme on vient de le voir, tenait encore son descendant,— il fut renversé de son cheval devant la porte du monastère de Saint-Sixte, et se tua sur le coup. Par bonheur,

en ce moment même, saint Dominique sortait du couvent; il vit des écuyers, des pages, des serviteurs qui pleuraient autour du corps de leur maître, s'informa de la condition, de l'état du trépassé, et apprit que l'homme qu'il voyait là, couché devant lui, était le fameux Napoleone Orsini, la gloire de Rome, le soutien de l'Église, et alors le plus digne héritier de son nom; le saint s'approcha des serviteurs désolés, et, prenant pitié de ce grand malheur privé, qui, par la condition de celui qui en était victime, devenait un malheur public, il leva la main, et, s'adressant aux gens du défunt :

— Ne pleurez pas, dit-il, car, par la grâce de Dieu, votre maître n'est pas mort.

Et, comme pages, écuyers et serviteurs, ne faisant point attention à ce que disait ce pauvre moine, qu'ils prenaient pour un fou, pleuraient plus fort que jamais en secouant la tête :

— Napoleone Orsini, dit le fondateur de l'inquisition, lève-toi, remonte à cheval, et continue ton chemin... On t'attend à Casa-Rotondo.

Ce que le mort fit à l'instant, au grand étonnement des spectateurs, et à son grand étonnement à lui-même, car il était demeuré privé de vie assez longtemps pour que son âme eût plongé jusqu'au troisième cercle du monde inférieur, et pour que ses os eussent été glacés par le vent humide du sépulcre.

Aussi, en reconnaissance de ce miracle, le Napoleone

Orsini du XIII[e] siècle avait-il recommandé, autant toutefois que la chose serait faisable, que tous ceux qui portaient le même nom que lui, leurs soldats, leurs serviteurs, les hommes à leur solde enfin, se gardassent à l'avenir de commettre aucun homicide pendant les vingt-quatre heures de chaque jeudi saint, c'est-à-dire pendant les jours anniversaires de celui où il était mort, et où, par la grâce de Dieu et l'intervention du bienheureux saint Dominique, il avait été ressuscité.

Voilà pourquoi le Napoleone Orsini du XV[e] siècle, gonfalonier de l'Église, avait relevé l'arquebuse du soldat au moment où le coup allait partir et lui faire innocemment enfreindre la recommandation de son aïeul.

Soixante ans après la résurrection de Napoleone Orsini, Giovani-Gaëtano Orsini, son fils, avait été élu pape sous le nom de Nicolas III.

Et c'est alors que l'on vit que le miracle de saint Dominique avait été fait pour le plus grand bien de l'Église, puisque ce digne pontife, né un an après la résurrection de Napoleone Orsini, fit rendre par Rodolphe de Hapsbourg, à l'État ecclésiastique, Imola, Bologne, Faënza, et contraignit Charles d'Anjou de renoncer au vicariat de l'Empire en Toscane, et au titre de patrice de Rome.

Au reste, à partir de l'exaltation de Gaëtano Orsini, la fortune de cette noble famille alla croissant : Remondo Orsini, comte de Lève, acquit la principauté de Tarente;

Bertoldo Orsini fut nommé général des Florentins; Antonio-Giovani Orsini, mort depuis dix ans à peine, avait été, pendant cinquante ans, tour à tour un des plus puissants soutiens et des plus terribles adversaires des rois de Naples, à qui il avait deux ou trois fois ôté et rendu la couronne. Enfin, celui que nous venons de mettre en scène, non moins puissant, non moins illustre que ses prédécesseurs, faisait à la fois la guerre aux Colonna de Naples, au comte Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbin, et au comte Averso, qui tout récemment avait repris aux Orsini leur fièf d'Anguillara; — ce qui ne les empêchait pas de conserver l'anguille de sable dans leurs armes, comme l'Angleterre conservait dans les siennes les fleurs de lys de France, même après avoir perdu Calais.

Or, il était arrivé que, par hasard, le matin même, Napoleone Orsini était venu à sa forteresse de Casa-Rotondo, dont la tour Fiscale était un des ouvrages avancés, car il voulait savoir par lui-même si, comme on le lui avait rapporté, son ennemi personnel le connétable de Naples, Prospero Colonna, était arrivé à la ville de Bovillœ, située au penchant de la colline d'Albano, à trois quarts de lieue à peine de la tour Fiscale.

Cette ville de Bovillœ était aux possessions des Colonna, qui, par un puissant système de fortifications, s'étendaient à travers Naples jusque dans les Abruzzes, juste ce qu'était la Casa-Rotondo aux possessions des Orsini, qui traversaient Rome, et allaient, s'enfonçant jusqu'au cœur de la

Toscane, mourir au pied des vieilles villes de l'Étrurie.

Nous avons vu comment l'arrivée inattendue du jeune gonfalonier, et son intervention toute-puissante avaient probablement sauvé la vie au voyageur mystérieux, qui, soit par indifférence, soit par distraction, avait négligé de répondre aux trois *qui vive* de la sentinelle.

Cependant, le coup de feu fit ce que n'avaient pu faire ces trois *qui vive :* le voyageur à la tunique grise et au manteau bleu leva la tête, et, voyant, au costume de Napoleone Orsini, qu'il se trouvait en face d'un capitaine de distinction :

— Seigneur, lui dit-il en excellent toscan, vous plairait-il d'ordonner à vos soldats que cette porte me soit ouverte?

Napoleone Orsini regarda avec une attention pleine de curiosité le costume et la physionomie de celui qui lui adressait la parole, et, après un moment d'examen :

— Es-tu donc chargé d'un message pour moi, ou désires-tu m'entretenir en particulier? lui demanda-t-il.

— Je ne suis chargé d'aucun message pour vous, et n'ai pas l'orgueil de me croire digne de l'entretien particulier d'un si noble seigneur que vous êtes, répondit le voyageur.

— Que demandes-tu donc, alors?

— Je demande le passage, un morceau de pain et un verre d'eau.

— Allez ouvrir à cet homme! dit Napoleone Orsini à

l'un de ses écuyers, et, tout pauvre qu'il paraît être, conduisez-le dans la salle d'honneur.

Et, après l'avoir suivi des yeux en se penchant hors du parapet jusqu'à ce qu'il eût disparu sous la voûte de la tour, Napoleone Orsini alla attendre son hôte dans l'appartement où il avait donné ordre de le conduire.

Pendant ce temps, on introduisait l'étranger dans l'intérieur de la forteresse.

Cette forteresse formait, prise dans son ensemble et en comprenant tous les ouvrages qui s'y rattachaient, une enceinte irrégulière dont les trois parties principales étaient la tour Fiscale, construction datant au plus du XIe siècle, un immense tombeau circulaire dont les substructions paraissaient remonter à la fin de la république, et les restes d'une riche villa qui, assurait-on, à cette époque où les études archéologiques étaient moins avancées que de nos jours, avait appartenu à un empereur romain.

Mais auquel des soixante-douze empereurs de Rome, de ses trente tyrans ou de ses dix ou douze tyranneaux cette villa avait-elle appartenu? c'est ce que l'on ignorait. Seulement, comme toujours, un bruit planait sur ces ruines impériales : leur propriétaire couronné y avait, disait-on, enfoui des trésors.

C'était à cause du tombeau circulaire que la forteresse entière avait pris le nom de Casa-Rotondo.

Toutes ces constructions antiques et modernes pouvaient couvrir un espace de vingt arpents.

Au reste, quoique monseigneur Napoleone Orsini, gonfalonier de l'Église, fût un peu plus lettré que la plupart de ses illustres aïeux et de ses contemporains célèbres; quoique l'on ait de lui des lettres non-seulement signées, mais encore entièrement écrites de sa main, — ce qui dénote un degré d'éducation assez rare chez les nobles condottieri du temps, — les traces de barbarie que le voyageur rencontra sur le court chemin qu'il avait à faire pour se rendre de la porte de la tour à la salle d'honneur n'en étaient pas moins fréquentes. En effet, la triple enceinte de remparts qu'il avait à traverser était bâtie avec les débris de la villa impériale et ceux de la voie Appienne; de sorte qu'à chaque instant, de splendides quartiers de marbre, quelques-uns couverts d'inscriptions renversées, brillaient sur les murailles, incrustés qu'ils étaient dans les pierres grises que fournissent les carrières des environs de Rome; les parapets, de leur côté, étaient semés de masques antiques, de palmes funéraires, de morceaux d'urnes brisées, et de fragments de bas-reliefs; enfin, des statues enterrées jusqu'à mi-corps servaient de borne à attacher les chevaux, et souvent, pour plus de commodité, on leur avait brisé les deux jambes, et on les avait enfoncées dans la terre la tête en bas.

Il est vrai que, de temps en temps, d'immenses excavations ressemblant à des fouilles archéologiques eussent pu faire croire à un observateur superficiel que monseigneur Napoleone Orsini était à la recherche de quelque

merveille de l'art étrusque, grec ou romain; mais, comme parmi les débris tirés de ces fouilles, et à moitié ensevelis dans la terre amoncelée, se trouvaient des portions de statues, de bas-reliefs ou de chapiteaux qui eussent fait de nos jours la joie d'un Visconti ou d'un Canina, et que ces fragments restaient abandonnés et gisants, on pouvait penser avec juste raison que ces excavations avaient été faites dans un but un peu moins artistique, et dans une espérance un peu plus cupide.

Au reste, le voyageur ne tourna la tête ni à droite ni à gauche; sans doute, — et il était impossible qu'il en fût autrement, — sans doute vit-il ces fouilles, et reconnut-il ces dévastations; mais elles ne produisirent, en apparence du moins, aucune impression sur lui : morne et impassible, il semblait avoir vécu toute sa vie au sein de la destruction, au milieu des ruines.

Casa-Rotondo.

Arrivé à la salle d'honneur, dont la porte s'ouvrit devant lui à deux battants, le voyageur trouva la table servie et l'attendant : seulement, au lieu de l'humble repas qu'il avait demandé à titre d'aumône, la magnifique hospitalité de monseigneur Orsini lui avait fait servir un véritable festin, lequel, malgré la solennité du jour et la rigueur du rituel sacré, se composait de venaisons fraîches et fumées, et des meilleurs poissons qui se pêchent le long des côtes d'Ostia.

Les vins les plus exquis de l'Italie, enfermés dans des hanaps et dans des aiguières aux montures d'argent et d'or, étincelaient à travers le cristal de Venise comme des rubis liquides ou des topazes fondues.

L'inconnu s'arrêta sur le seuil de la porte, sourit et secoua la tête.

Napoleone Orsini l'attendait debout près de la table.

— Entrez, entrez, mon hôte, dit le jeune capitaine, et, telle qu'il vous l'offre, acceptez l'hospitalité du soldat : si, comme mon illustre ennemi Prospero Colonna, j'étais l'allié et l'ami du roi Louis XI, au lieu de nos vins épais

et pâteux d'Italie, je vous offrirais les plus délicieux vins de France; mais je suis un véritable Italien, un guelfe pur sang, et vous voudrez bien mettre ma misère sur le compte des jours de jeûne et d'abstinence dans lesquels nous sommes entrés depuis le commencement de la sainte semaine. Et cela étant dit, mes excuses étant faites, asseyez-vous, mon hôte; buvez et mangez.

Le voyageur se tenait toujours au seuil de la porte.

— Je reconnais bien là, dit-il, ce que l'on m'avait raconté de la fastueuse hospitalité du noble gonfalonier de l'Église : il reçoit un pauvre mendiant comme il recevrait son égal; mais je sais rester à la place qui sied à un malheureux pèlerin qui a fait vœu de ne boire que de l'eau, de ne manger que du pain, de ne prendre ses repas que debout jusqu'au moment où il aura reçu de notre saint-père le pape l'absolution de ses péchés.

— Eh bien! alors, c'est un hasard qui vous a conduit ici, mon maître, répondit le jeune capitaine, car, en cela encore, je puis vous être de quelque utilité. Je ne suis pas tout à fait sans crédit sur Paul II, et, ce crédit, je le mets avec une grande joie à votre disposition.

— Merci, monseigneur, répondit l'inconnu en s'inclinant; mais, par malheur, la chose doit venir de plus haut encore.

— Vous dites? demanda Orsini.

— Je dis qu'il n'y a pas de crédit humain assez grand pour obtenir du souverain pontife le pardon que je solli-

cite; ce qui fait que je m'en rapporte sur ce point à la miséricorde du Seigneur, qui est infinie, — à ce qu'on assure du moins.

A ces derniers mots, une espèce de sourire dans lequel étaient mêlés l'ironie et le dédain sembla passer, malgré lui, sur les lèvres du voyageur.

— Agissez ainsi qu'il vous conviendra, mon hôte, dit Orsini; refusez ma recommandation ou acceptez-la; faites honneur à mon dîner tout entier tel que je vous l'offre, ou n'en prélevez qu'un verre d'eau et un morceau de pain; faites votre repas copieux ou frugal, assis ou debout; vous êtes chez vous, vous êtes le maître, et je ne suis que le premier de vos serviteurs; seulement, franchissez ce seuil, où vous vous êtes arrêté : il me semble que vous n'êtes pas sous mon toit, tant que vous êtes de l'autre côté de cette porte.

Le voyageur s'inclina et s'approcha de la table d'un pas lent et grave.

— J'aime à voir, monseigneur, dit-il en rompant un morceau de pain et en remplissant un verre d'eau, avec quelle piété vous accomplissez le vœu de votre aïeul Napoleone Orsini; je croyais pourtant que, pendant toute cette sainte journée où nous sommes, il se contentait de vous défendre l'homicide, mais n'allait pas jusqu'à vous recommander ensemble deux vertus aussi opposées et aussi difficiles à pratiquer à la fois que la magnificence et l'humilité.

— Aussi, répondit Orsini regardant son hôte avec une curiosité croissante, est-ce ma propre inspiration que je suis, et non le vœu de mon aïeul, en me faisant tout à la fois humble et magnifique vis-à-vis de vous; mais il me semble — et remarquez bien que je ne vous demande pas votre secret, — il me semble, malgré les haillons dont vous êtes couvert, qu'en vous parlant, je parle à quelque prince proscrit, à quelque roi détrôné, à quelque empereur allant en pèlerinage à Rome, comme Frédéric III de Souabe ou Henry IV d'Allemagne.

Le voyageur secoua la tête avec mélancolie.

— Je ne suis ni un prince, ni un roi, ni un empereur, répondit-il; je suis un pauvre voyageur dont la seule supériorité sur les autres hommes est d'avoir vu beaucoup de choses... Puis-je, par le peu d'expérience que j'ai acquise, vous payer l'hospitalité que vous m'offrez si généreusement?

Orsini fixa sur l'inconnu qui lui faisait cette offre, dont il paraissait disposé à profiter, un regard profond et investigateur.

— En effet, dit-il, je renonce à ma première idée de chercher sur votre tête nue la couronne absente; en y regardant mieux, je trouve que vous avez plutôt l'air de quelque mage d'Orient parlant toutes les langues, instruit dans toutes les histoires, savant dans toutes les sciences; je crois donc que, si vous le vouliez bien, vous liriez dans les cœurs aussi facilement que dans les livres,

et que, si je désirais quelque chose de vous, vous devineriez ce désir sans que j'eusse besoin de vous l'exprimer.

Et, comme si un désir secret passait, en effet, au fond du cœur du jeune capitaine, ses yeux étincelaient en regardant son hôte.

— Oui, oui, dit celui-ci, semblant se parler à lui-même, vous êtes jeune et vous êtes ambitieux... Vous vous appelez Orsini : il en coûte à votre orgueil qu'il y ait près de vous, autour de vous, dans le même temps que vous, des hommes qui s'appellent Savelli, Gaëtani, Colonna, Frangipani; vous voudriez dominer tout ce monde de rivaux par votre luxe, votre magnificence, votre richesse, comme vous vous sentez capable de le dominer par votre courage... Vous avez à votre solde, non pas une simple garde, mais une véritable armée; vous avez non-seulement des condottieri étrangers, non-seulement des Anglais, des Français, des Allemands, mais encore toute une troupe de vassaux composée de vos fiefs de Bracciano, de Cervetri, d'Auriolo, de Citta-Rello, de Vicovaro, de Rocca-Giovine, de Santogemini, de Trivelliano... que sais-je, moi? Tout cela pille, vole, brûle, ruine, incendie les propriétés de vos ennemis, mais, en même temps, épuise les vôtres; de sorte que vous vous apercevez à la fin de chaque année, quelquefois même à la fin de chaque mois, que ces quatre ou cinq mille hommes que vous nourrissez, que vous habillez, que vous soldez, coûtent plus qu'ils ne rapportent, et

qu'il vous faudrait, n'est-ce pas, monseigneur? les revenus du roi Salomon ou le trésor du sultan Haroun-al-Raschid pour faire face à ces effroyables dépenses!

— Je le disais bien, que tu étais un mage, s'écria Orsini en riant, mais en cachant sous ce rire une espérance; je le disais bien, que tu possédais toutes les sciences, comme ce fameux Nicolas Flamel dont il a été si grandement question au commencement de ce siècle; je le disais bien... que, si tu voulais...

Il resta comme hésitant à achever.

— Eh bien? demanda le voyageur.

— Que, si tu voulais... comme lui... tu ferais... Et il s'arrêta de nouveau.

— Que ferais-je? voyons.

Orsini s'approcha du voyageur, et, lui passant la main sur l'épaule :

— Tu ferais de l'or! lui dit-il.

L'inconnu sourit; la question ne l'étonnait point : la constante préoccupation de l'alchimie, cette mère aveugle de la chimie, fut, pendant tout le XV[e] siècle et une partie du XVI[e], de faire de l'or.

— Non, répondit-il, je ne saurais pas faire de l'or.

— Et pourquoi cela, s'écria naïvement Orsini, puisque tu sais tant de choses?

— Parce que l'homme ne peut et ne pourra jamais faire que des matières composées et secondaires, tandis que l'or est un corps simple, une matière primitive; per-

sonne n'a jamais fait, personne ne fera jamais de l'or : il faut, pour faire de l'or, Dieu, la terre et le soleil!

— Oh! que dis-tu donc là, mauvais prophète? dit Napoleone Orsini tout désappointé, on ne peut pas faire de l'or?

— On ne le peut pas, répondit le voyageur.

— Tu te trompes! s'écria Orsini, comme s'il ne voulait pas renoncer absolument à un espoir longtemps caressé.

— Je ne me trompe pas, reprit froidement le voyageur.

— Ainsi tu dis qu'on ne peut pas faire de l'or?

— On ne peut pas faire de l'or, répéta l'inconnu; mais, ce qui revient à peu près au même, on peut découvrir celui qui a été enterré.

Le jeune capitaine tressaillit.

— Ah! tu crois cela! s'écria-t-il en saisissant vivement l'inconnu par le bras; eh bien! sais-tu ce que l'on prétend?

Le voyageur regarda Orsini, mais resta muet.

— On prétend, continua Orsini, qu'il y a des trésors enterrés dans cette forteresse.

Le voyageur demeura pensif; puis, après un instant, se parlant à lui-même comme il avait déjà fait, et comme cela paraissait être son habitude :

— Chose étrange! dit-il, Herodote raconte que, chez les anciens Éthiopiens, il y a un grand nombre de trésors

enfouis, et que ce sont les griffons qui gardent cet or; il indique aussi le suc d'une plante dont on n'a qu'à se frotter les yeux pour que ces griffons deviennent visibles, et pour que l'on sache, par conséquent, les endroits où ces trésors sont enterrés...

— Oh! dit Orsini tout frémissant d'impatience, aurais-tu rapporté du suc de cette plante?

— Moi?

— N'as-tu pas dit que tu avais beaucoup voyagé?

— J'ai beaucoup voyagé, c'est vrai, et peut-être, dans mes voyages, ai-je bien des fois foulé aux pieds cette plante sans songer à frotter mes yeux de la liqueur qui coulait sous mes sandales.

— Oh! murmura Orsini en jetant sa casquette sur la table, et en prenant ses cheveux à pleines mains.

— Mais, continua le voyageur, je vous dois quelque chose en échange de votre hospitalité, et, si vous voulez me suivre, je vais vous dire l'histoire de ce tombeau dont vous avez fait une forteresse, et de cette villa impériale dont vous avez fait un château guelfe.

Orsini fit un signe de dédain.

— Écoutez toujours, dit le voyageur; qui sait si vous ne trouverez pas, au milieu de cette histoire, quelque fil rompu qui pourra vous guider dans ces fouilles que vous faites exécuter, quand vous venez vous enfermer ici sous le prétexte de surveiller votre ennemi Prospero Colonna?

— Oh! alors, s'écria Orsini, raconte! raconte!

— Suivez-moi, dit l'inconnu; il faut que le récit que j'ai à vous faire domine les lieux dont j'ai à vous entretenir.

Et, marchant le premier sans qu'il eût besoin de guide, et comme s'il eût connu l'intérieur de la forteresse aussi bien que son propriétaire, il descendit dans la cour, ouvrit une poterne, s'avança vers cette masse de marbre qui formait le centre des constructions antiques et modernes, et qui, par sa forme circulaire, avait fait donner à l'ensemble tout entier le nom de Casa-Rotondo.

Ce tombeau venait d'être tout nouvellement éventré, et des urnes brisées gisaient à terre à côté des cendres qu'elles avaient contenues, seuls restes de ce qui peut-être avait été un grand philosophe, un grand général ou un grand empereur.

Ces restes épars indiquaient le désappointement des explorateurs sacriléges, qui avaient cru trouver des monceaux d'or, et qui n'avaient trouvé que quelques pincées de cendres.

Le voyageur passa près de ces cendres répandues, près de ces urnes brisées, près de ce sépulcre éventré, sans paraître faire plus d'attention à ces nouvelles fouilles et à ces nouveaux débris qu'il n'en avait fait aux premiers, et, prenant l'escalier circulaire qui rampait à ses flancs, il se trouva en un instant au sommet du gigantesque tombeau.

Napoleone Orsini suivait son hôte en silence et avec

un étonnement et une curiosité qui ressemblaient à du respect.

Le sommet du monument, protégé par un parapet de trois pieds de hauteur, construction moderne superposée au sépulcre antique, découpée en créneaux guelfes et enfermant une terrasse plantée de magnifiques oliviers, — de sorte que, comme la reine Sémiramis, Orsini avait aussi son jardin suspendu, — le sommet du monument, disons-nous, véritable montagne de marbre, dominait tous les environs. De là, on voyait non-seulement au-dessous de soi et autour de soi les constructions dépendantes de cette espèce de tour seigneuriale consacrée à la mort, cette grande suzeraine du genre humain, mais encore,—au premier plan, en se tournant du côté de Rome, l'église de Santa-Maria-Nova avec son clocher rouge et ses fortifications de briques;—au second plan, le tombeau de Cecilia Metella, sur l'authenticité duquel il n'y avait pas à se tromper, la plaque de marbre qui porte son nom, et qu'y scella la main avare de Crassus, n'ayant jamais été descellée, même par les ongles d'acier du temps;—au troisième plan, la forteresse des Frangipani, grande famille qui a tiré son nom des pains innombrables qu'elle brisait en faisant l'aumône à ses clients, et qui possédait en outre, non-seulement l'arc de triomphe de Drusus, mais encore les arcs de triomphe de Constantin et de Titus, sur lesquels elle a posé des bastions, comme sur le dos des éléphants les rois de l'Inde posent

des tours;—enfin, dans le lointain, la porte Appia, encadrée dans la muraille Aurélienne, et surmontée des remparts de Bélisaire.

Les intervalles compris entre ces grands points de repère étaient remplis par des tombeaux en ruines au milieu desquels s'agitait, avec l'activité de la misère, toute une population de vagabonds, de mendiants, de bohémiens, de jongleurs, de courtisanes à soldats, qui, repoussée de la ville, comme l'écume que la vase rejette par-dessus ses bords, était venue demander aux morts une hospitalité que lui refusaient les vivants.

Tout cela formait un spectacle bien digne d'exciter la curiosité, et, cependant, celui qui paraît destiné à devenir le héros principal de cette histoire ne daigna arrêter son regard sur aucun objet en particulier, et, après avoir laissé errer sur tout cet ensemble un coup d'œil vague :

— Monseigneur, dit-il, vous voulez donc savoir l'histoire de ce tombeau, de cette villa, de ces ruines?

— Mais, sans doute, mon hôte, répondit Orsini; car il me semble que vous m'avez promis...

— Oui, c'est vrai... qu'il y aurait peut-être un trésor au fond de cette histoire. Alors, écoutez donc.

Le jeune capitaine, afin, sans doute, que le récit qu'il allait entendre fût plus complet, montra au voyageur un torse de statue, débris gigantesque qui servait de banc aux soldats lorsqu'au soleil couchant, les plus vieux et les

plus aguerris racontaient aux nouveaux venus dans leurs rangs les guerres de la république florentine et du royaume de Naples.

Mais l'inconnu se contenta de s'adosser au parapet, et, son bâton de bois de laurier entre ses deux jambes, ses deux mains croisées sur le haut de son bâton, sa belle tête rêveuse appuyée sur ses deux mains, il commença l'histoire si impatiemment attendue de son auditeur avec cette facilité d'élocution qui lui était naturelle, et cet accent railleur dont il ne pouvait se défendre.

— Vous avez entendu raconter, n'est-ce pas, monseigneur, dit-il, qu'il existait autrefois à Rome... il y a de cela quelque chose comme seize cents ans... deux hommes, l'un né de paysans obscurs du village d'Arpinum, je crois, et qui se nommait Caïus Marius; l'autre né d'une des plus vieilles familles patriciennes, et qui se nommait Cornelius Sylla?

Napoleone fit un signe de tête qui voulait dire que ces deux noms ne lui étaient pas absolument inconnus.

— De ces deux hommes, continua l'étranger, l'un, Caïus Marius, représentait le parti populaire; l'autre, Cornelius Sylla, représentait le parti aristocratique. C'était l'époque des luttes gigantesques : on ne se battait pas, comme aujourd'hui, homme contre homme, escouade contre escouade, compagnie contre compagnie, non; un monde faisait la guerre à l'autre, un peuple se ruait sur un autre peuple. Or, deux peuples, les Cimbres et les Teutons, un

million d'hommes à peu près, se ruaient contre le peuple romain. Ils venaient on ne savait d'où ; de pays ignorés que personne n'avait encore parcourus, de rivages contre lesquels venaient battre des mers qui n'étaient pas encore nommées. Ces peuples, c'était l'avant-garde des nations barbares; ces hommes, c'étaient les précurseurs d'Attila, d'Alaric, de Genseric. — Marius marcha contre eux, et les anéantit : hommes, femmes, enfants, vieillards, il tua tout; il tua jusqu'aux chiens, qui défendaient les cadavres de leurs maîtres; il tua jusqu'aux chevaux, qui ne voulaient pas se laisser monter par de nouveaux cavaliers; il tua jusqu'aux bœufs, qui ne voulaient pas traîner les chars des vainqueurs! Cette boucherie terminée, il fut décrété par le Sénat que Marius avait bien mérité de la patrie, et il reçut le titre de *troisième fondateur de Rome.* Tant d'honneurs rendirent Sylla jaloux : il résolut de détruire Marius. La lutte entre les deux rivaux dura dix ans. Rome fut prise deux fois par Sylla, deux fois reprise par Marius. Chaque fois que Marius rentrait dans Rome, il faisait égorger les partisans de Sylla; chaque fois que Sylla y rentrait à son tour, il faisait étrangler les partisans de Marius. On calcula que ce qu'il y avait eu de sang versé, pendant ces dix ans, aurait pu mettre à flot, dans la naumachie d'Auguste, qui avait deux mille pieds de long, sur douze cents de large et quarante de profondeur, les trente vaisseaux à rostres qui étaient montés par trente mille combattants sans compter les rameurs, et qui repré-

sentaient la bataille de Salamine. Enfin, Marius succomba le premier; il est vrai que c'était le plus vieux, qu'il avait des varices aux jambes et le cou très-court. Le sang l'étouffa : c'était bien justice! Alors, Sylla reprit Rome pour la troisième fois, et, cette troisième fois-là, comme il était seul, il proscrivit tout à son aise, y mettant du temps et du choix. On commençait, d'ailleurs, à en avoir assez de la manière de tuer de Marius : il étranglait dans les prisons, — la Mamertine est sourde! — on n'entendait même pas les cris des patients; cela ennuyait le peuple. Sylla faisait mieux : il tranchait les têtes en public; il précipitait les proscrits du haut des terrasses de leurs maisons; il poignardait les fugitifs dans la rue. Le peuple ne s'apercevait pas que c'étaient ses partisans que l'on traitait ainsi, et criait : « Vive Silla! » Au nombre des proscrits était un tout jeune homme, neveu de Marius; mais ce n'était point pour cette parenté qu'il était proscrit. Il était proscrit pour s'être marié à dix-sept ans, et avoir refusé de répudier sa femme, malgré l'ordre du dictateur. Ce jeune homme était beau, riche, noble surtout; bien autrement noble, ma foi! que Sylla : par son père, il descendait de Vénus, c'est-à-dire des Dieux de la Grèce! par sa mère, d'Ancus Martius, c'est-à-dire des rois de Rome! — Ce jeune homme s'appelait Julius César. — Aussi Sylla tenait-il fort à le faire mourir. On le cherchait partout; sa tête était mise à prix à dix millions de sesterces; ce que voyant César, au lieu de se sauver chez

un de ses amis riches, il se sauva chez un pauvre paysan à qui il avait donné une chaumière et un petit jardin, et qui ne voulut pas, au prix d'une trahison, changer ce petit jardin et cette chaumière contre un grand jardin et un palais. — Pendant ce temps, tout le monde intercédait pour le jeune proscrit, peuple et noblesse, les chevaliers, les sénateurs, tout le monde, enfin, jusqu'aux vestales. On aimait beaucoup ce charmant jeune homme, qui, à vingt ans, avait déjà trente millions de dettes, et à qui Crassus... — Tenez, monseigneur, celui qui a fait bâtir ce beau tombeau à sa femme.

Et le voyageur étendit son bâton dans la direction du monument de Cecilia Metella, puis il reprit :

— Et à qui Crassus, le plus avare des hommes, prêta quinze millions, afin qu'il se débarrassât des créanciers qui lui barraient la rue, et l'empêchaient de partir pour la préture d'Espagne, d'où il revint avec quarante millions, toutes ses dettes payées... Mais Sylla tenait bon : il voulait absolument que César mourût. Au reste, peu lui importait de quelle manière, pourvu qu'il mourût; ce qu'il demandait, c'était sa tête, pas autre chose. Enfin, vint à son tour un de ses amis qui, autrefois, du temps que Sylla était proscrit lui-même, lui avait rendu un grand service, sauvé la vie peut-être. A cet ami, Sylla avait promis de ne pas refuser la première demande qu'il lui adresserait, si jamais il arrivait au pouvoir. L'ami lui demanda la vie de César. « Je vous la donne, puisque

vous le voulez absolument, dit Sylla en haussant les épaules; mais, je me trompe fort, ou, dans ce jeune efféminé à la tunique lâche, aux cheveux parfumés, et qui se gratte la tête du bout de l'ongle, vous aurez plus d'un Marius! » Sylla, qui mourut de la lèpre, comprenait mal qu'on ne se grattât point franchement et à pleines mains. Maintenant, cet homme qui sauva la vie du futur vainqueur de Vercengetorix, de Pharnace, de Juba, de Caton d'Utique, se nommait Aurelius Cotta, et nous sommes sur son tombeau.

—Comment! s'écria Napoleone Orsini, ce tombeau est celui d'un simple particulier?

—Pas tout à fait, vous allez voir... Vous avez remarqué, monseigneur, ce nom d'*Aurelius?* il indique un ancêtre de cette grande famille Aurelia que l'empereur Antonin conduisit sur le trône par l'adoption de Marc-Aurèle. Aurelius Cotta avait fait bâtir ce tombeau en pierre; Marc-Aurèle le fit revêtir de marbre, y transporta les cendres de sa famille, et ordonna que les siennes et celles de son successeur y fussent déposées. Il en résulte donc, monseigneur, que ce tombeau que vous avez ouvert, ces urnes que vous avez brisées, ces cendres que vous avez répandues, et que chaque bouffée de vent éparpille sur la terre du vieux Latium, c'est le tombeau, ce sont les urnes, ce sont les cendres du sénateur Aurelius Cotta, du noble Annius Verus, du divin Marc-Aurèle et de l'infâme Commode!

Le jeune capitaine passa la main sur son front couvert de sueur. Était-ce remords de son sacrilége? était-ce impatience de ce que le narrateur inconnu n'arrivait pas assez vite à ce qu'il désirait?

S'il était resté sur ce point un doute à celui-ci, ce doute fut bien vite dissipé.

— Mais, dit Napoleone Orsini, je ne vois pas, mon hôte, que, dans tout cela, il soit le moins du monde question d'un trésor.

— Attendez donc, monseigneur, dit l'inconnu; ce n'est pas sous les bons princes que l'on cache l'argent; mais Commode va venir... patience! — Il débuta bien, ce petit-fils de Trajan, ce fils de Marc-Aurèle : à l'âge de douze ans, trouvant son bain trop chaud, il ordonna qu'on mît au four l'esclave qui l'avait fait chauffer, et, quoique le bain eût été refroidi et amené à point, il ne voulut le prendre que lorsque l'esclave fut cuit! Le caractère fantasque du jeune empereur ne fit, du reste, que croître du côté de la férocité; il en résulta beaucoup de conspirations contre lui, et, entre autres, celle des deux Quintilien...—Tenez, monseigneur, ceux-là même à qui appartenait cette magnifique villa dont vous avez fait vos appartements.

Et l'inconnu, comme il avait fait pour le tombeau de Cecilia Metella, montra de son bâton les différents restes encore admirablement conservés, sinon dans leur ensemble, du moins par portions, de ce qui avait été autrefois la villa des deux frères.

Napoleone Orsini fit à la fois un signe de la tête et de la main ; le signe de la tête voulait dire : « J'ai compris; » le signe de la main voulait dire : « Continuez. »

Le voyageur continua :

— Il s'agissait tout simplement d'assassiner Commode. Commode passait la moitié de sa vie au cirque ; il était très-adroit : il avait appris d'un Parthe à tirer de l'arc, et d'un Maure à lancer le javelot. Un jour, dans le cirque, à l'extrémité opposée à celle où se trouvait l'empereur, une panthère s'était saisie d'un homme, et s'apprêtait à le dévorer. Commode prit son arc, et lança une flèche si bien ajustée, qu'il tua la panthère sans toucher l'homme. Un autre jour, voyant que l'amour du peuple commençait à se refroidir à son endroit, il fit proclamer dans Rome qu'il abattrait cent lions avec cent javelots. Le cirque regorgeait de spectateurs, comme vous le pensez bien. On lui apporta dans sa loge impériale cent javelots; on fit entrer dans le cirque cent lions. Commode lança les cent javelots, et tua les cent lions! Hérodien dépose du fait : il y était, il l'a vu. En outre, l'empereur avait six pieds et demi de haut, et était très-fort : d un coup de bâton, il cassait la jambe d'un cheval; d'un coup de poing, il abattait un bœuf. Voyant une fois un homme d'une énorme corpulence, il l'appela, et, tirant son épée, il le trancha en deux d'un seul coup! Voilà pourquoi il se fit représenter une massue à la main, et, au lieu de se faire appeler Commode, fils de Marc-Aurèle, il se fit appeler

Hercule, fils de Jupiter.—Ce n'était ni rassurant, ni facile de conspirer contre un pareil homme; cependant, poussés par Lucilla, sa belle-sœur, les deux frères Quintilien s'y décidèrent. Seulement, ils prirent leurs précautions : ils enterrèrent tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent monnoyé, tout ce qu'ils avaient de bijoux et de pierreries...— Ah! monseigneur, nous y voici enfin!—Puis ils préparèrent des chevaux pour fuir, s'ils manquaient leur coup, et attendirent l'empereur sous une voûte sombre, passage étroit qui conduisait du palais à l'amphithéâtre. La fortune parut d'abord servir les conspirateurs. Commode parut à peine accompagné : ils l'entourèrent aussitôt; un des deux Quintilien se jeta sur lui en le frappant d'un coup de poignard, et en lui disant : « Tiens, César, voilà ce que je t'apporte de la part du sénat. » Alors, sous cette voûte obscure, dans cet étroit passage, eut lieu une effroyable lutte. Commode n'était que légèrement blessé : les coups qu'on lui portait l'ébranlaient à peine; chacun de ses coups, à lui, tuait un homme. Enfin, il parvint à saisir celui des deux Quintilien qui l'avait frappé, serra autour de son cou le nœud de ses doigts de fer, et l'étrangla! En mourant, ce Quintilien, qui était l'aîné, cria à son frère : « Sauve-toi, Quadratus! tout est perdu! » Quintilien se sauva, sauta sur un cheval, et partit ventre à terre. Les soldats se mirent aussitôt à sa poursuite. La course fut rapide et acharnée : il s'agissait de la vie pour celui qui fuyait, d'une récompense énorme pour ceux qui

poursuivaient. Cependant, les soldats finirent par gagner sur Quintilien; par bonheur, celui-ci avait tout prévu et s'était ménagé une ressource, ressource étrange, mais à laquelle il faut croire, puisque Dion Cassius la raconte ainsi : « Le fugitif avait, dans une petite outre, du sang de lièvre, seul animal parmi tous les animaux, même l'homme, dont le sang se conserve sans se figer ni se décomposer. Il prit de ce sang tout ce que sa bouche en pouvait contenir, et se laissa tomber de cheval comme par accident. Quand les soldats arrivèrent à lui, ils le trouvèrent étendu sur le chemin, et vomissant le sang à flots. Alors, le regardant comme mort et bien mort, ils le dépouillèrent de ses vêtements, laissèrent le faux cadavre sur la place, et revinrent dire à Commode que son ennemi s'était tué et comment il s'était tué. » Pendant ce temps, comme vous l'imaginez bien, monseigneur, Quintilien se relevait et fuyait...

— Sans prendre le temps de revenir chercher son trésor? interrompit Napoleone Orsini.

— Sans prendre le temps de revenir chercher son trésor, répéta le narrateur.

— Alors, reprit le jeune capitaine, les yeux brillants de joie, le trésor est toujours ici?

— C'est ce que nous allons voir, dit l'inconnu; tant il y a que Quintilien disparut.

Napoleone Orsini respira, et un sourire commença de rayonner sur ses lèvres.

— Dix ans après, continua le voyageur, le monde respirait sous Septime Sévère. Commode était mort empoisonné par Marcia, sa maîtresse favorite, et étranglé par Narcisse, son athlète préféré. Pertinax s'était emparé de l'empire, et se l'était laissé reprendre six mois après avec la vie. Didius Julianus avait, alors, acheté Rome et le monde par-dessus le marché; mais Rome n'était pas encore accoutumée à être vendue;—elle s'y habitua depuis! — Pour cette fois donc, elle se révolta : il est vrai que l'acquéreur avait oublié de payer. Septime Sévère profita de la révolte, fit tuer Didius Julianus, et monta sur le trône... Or, comme je l'ai dit, entre Commode et Caracalla, le monde respira un instant.

Alors, le bruit se répandit dans Rome que Quintilien venait de reparaître...

— Oh! fit Napoleone Orsini, en fronçant le sourcil.

—Attendez donc, monseigneur; l'histoire est curieuse et vaut que vous l'écoutiez jusqu'au bout... En effet, un homme de l'âge que devait avoir Quintilien, se donnant pour Quintilien, et que tout le monde reconnaissait à son visage comme étant Quintilien, cet homme rentra dans Rome, racontant d'une manière spécieuse sa fuite, son absence, son retour : puis, lorsqu'il n'y eut plus de doute sur son identité, il réclama de l'empereur Septime Sévère les biens que l'empereur Commode avait confisqués sur lui et sur son frère. La chose parut on ne peut plus juste à l'empereur; seulement, il voulut voir ce Quintilien, qu'il

avait connu autrefois, et s'assurer que le ressuscité avait bien réellement droit à l'héritage qu'il réclamait. Quintilien se présenta devant l'empereur. S'il fallait en juger par l'aspect, c'était bien l'homme que l'empereur avait connu. « Bonjour, Quintilien! » lui dit-il alors en langue grecque. Quintilien rougit, balbutia, essaya de répondre, mais ne fit qu'articuler des mots sans signification et qui n'appartenaient à aucune langue. Quintilien ne savait pas le grec! L'étonnement de l'empereur fut profond; il avait autrefois, — et il s'en souvenait parfaitement, — parlé cette langue avec Quintilien. « Seigneur, excusez-moi, dit enfin le proscrit; mais je m'étais réfugié chez les nations barbares, et j'ai si longtemps vécu au milieu d'elles, qu'il n'est pas étonnant que j'aie oublié la langue d'Homère et de Démosthènes. — N'importe, répondit l'empereur, cela ne m'empêchera pas de te donner la main comme à un vieil ami. » Et il tendit sa main impériale à Quintilien, qui n'osa lui refuser la sienne; mais à peine Septime Sévère eut-il touché la main du proscrit : « Oh oh! dit-il, qu'est-ce que cela? voici une main qui ressemble fort à celle de ces hommes du peuple à qui Scipion Nasica demandait : « Dites donc, amis, est-ce « que vous marchez sur les mains? » Puis, prenant un air grave : « Cette main n'est point une main de patricien, c'est une main d'esclave, dit l'empereur; vous n'êtes point Quintilien!... Mais avouez tout, confessez qui vous êtes, et il ne vous sera rien fait. » Le pauvre homme

tomba aussitôt aux pieds de l'empereur, et avoua tout; c'est-à-dire qu'il n'était pas noble, qu'il n'était pas patricien; que non-seulement il n'était pas Quintilien, mais encore qu'il ne le connaissait pas, ne l'ayant jamais vu; que, bien plus, il ignorait même qu'il existât un homme de ce nom, quand, un jour, dans une ville de l'Étrurie, où il était venu fixer sa demeure, un sénateur l'avait rencontré et l'avait salué du nom de Quintilien et du titre d'ami; puis, un autre jour, un second en avait fait autant; et, un autre jour, enfin, un troisième. A ces trois premiers, il avait dit la vérité; mais, comme ils insistaient, ne voulant pas le croire, et disant, d'ailleurs, qu'il n'avait plus rien à craindre pour sa vie, Septime Sévère régnant; qu'il pouvait revenir à Rome, et réclamer ses biens, ces derniers mots l'avaient déterminé : il avait avoué alors qu'il était bien véritablement Quintilien : il avait forgé une histoire expliquant sa fuite et son absence; il était venu à Rome, où tout le monde l'avait reconnu, même l'empereur, et, grâce à cette ressemblance avec le vrai Quintilien, le faux Quintilien allait entrer en possession d'une immense fortune, quand l'ignorance où il tait du grec avait tout dévoilé. La sincérité de l'aveu toucha Septime Sévère, qui pardonna, comme il l'avait promis, au faux Quintilien, et lui fit même une petite rente viagère de dix à douze mille sesterces, mais qui garda la villa des deux frères... Voilà, monseigneur, dit en s'inclinant l'inconnu, l'histoire que j'avais à vous raconter.

— Mais, dit Napoleone Orsini, qui ne se laissait distraire par rien de sa préoccupation, le trésor, le trésor?

— Quintilien l'avait enterré sous la dernière marche d'un escalier, à l'extrémité d'un corridor, et il avait écrit sur la pierre qui le recouvrait cette épitaphe grecque :

Ενθα κειται η ψυχῆ του κοσμου.

(*Ici est enfermée l'âme du monde.*)

C'était une précaution prise pour le cas où il ne pourrait venir chercher ce trésor lui-même, et où il serait forcé de le faire prendre par quelque ami.

— Et, ce trésor, demanda Napoleone Orsini, est-il toujours à l'endroit où il a été enterré?

— C'est probable.

— Et tu connais l'endroit?

L'inconnu leva les yeux vers le point du ciel où était le soleil.

— Monseigneur, dit-il, il est onze heures du matin; j'ai encore six milles à faire; je serai bien certainement retardé en route, et, cependant, je dois être à trois heures sur la place Saint-Pierre pour prendre ma part de la bénédiction pontificale.

— Cela ne te retardera pas beaucoup de m'indiquer où est le trésor.

— Faites-moi l'honneur de me conduire jusqu'à l'extrémité de vos domaines, monseigneur, et peut-être,

grâce au chemin que je vais vous faire prendre, rencontrerons-nous sur notre route ce que vous désirez.

— Allons, indique-moi la route, dit Orsini, et je te suis.

Et, comme le voyageur reprenait le chemin par où il était venu, il le suivit avec un empressement qu'avait peine à satisfaire, si rapide qu'elle fût, la marche de l'étrange voyageur.

En passant devant les décombres arrachées au tombeau des Auréliens, l'inconnu montra à Napoleone Orsini une torche éteinte qui avait servi à explorer l'intérieur du colombarium. Le capitaine comprit le signe avec la prompte intelligence de la cupidité, et ramassa la torche.

Une pince de fer gisait au milieu des débris de pierre et des fragments de marbre : le voyageur s'en empara et continua sa route.

A un four où l'on cuisait le pain des soldats, Orsini alluma sa torche.

A travers les appartements de la villa, dont la topographie, d'ailleurs, paraissait lui être parfaitement familière, le voyageur marcha droit à un escalier de marbre qui conduisait à une salle de bain dans le goût de celles que nous voyons aujourd'hui encore à Pompeï.

C'était une salle souterraine formant un carré long, et éclairée seulement par deux soupiraux obstrués d'herbes et de ronces. Cette salle était divisée en panneaux de

marbre de six pieds de haut sur trois pieds de large; chacun d'eux était entouré d'une moulure, et des têtes de nymphes taillées sur le modèle de la médaille de Syracuse ornaient le milieu de chaque panneau.

Au reste, depuis longtemps, cette salle de bain avait été distraite de sa destination primitive. Les canaux qui conduisaient l'eau avaient été rompus par les fouilles que l'on avait faites, par les fondations que l'on avait creusées, et les robinets avaient été arrachés par les soldats, qui avaient reconnu que, de cuivre ou de bronze, ces morceaux de métal n'étaient point tout à fait sans valeur.

Quant à la salle de bain elle-même, elle était devenue une espèce de succursale des caves, et l'on y renfermait, ou plutôt on y entassait les tonneaux vides.

Le voyageur s'arrêta une seconde sur la dernière marche de l'escalier, sonda l'étuve d'un regard, et se dirigea vers un panneau placé à droite de la porte. Arrivé là, il appuya l'extrémité de sa pince sur l'œil de la nymphe formant le milieu du panneau, et, après un léger effort nécessité par la rouille qui s'était attachée au ressort, le panneau céda, et, tournant sur ses gonds, découvrit la sombre entrée d'un souterrain.

Orsini, qui, le cœur bondissant d'espoir, suivait chaque mouvement de l'inconnu, voulut se précipiter à travers l'escalier, dont on apercevait les marches supérieures; mais son compagnon l'arrêta.

— Attendez, dit-il, il y a quelque chose comme douze cents ans que cette porte n'a été ouverte; laissez le temps à l'air mort d'en sortir, et à l'air vivant d'y entrer; sans quoi, la flamme de votre torche s'y éteindrait toute seule, et vous-même n'y sauriez pas respirer.

Tous deux restèrent sur le seuil; mais l'impatience du jeune capitaine était telle, qu'il insista bientôt pour entrer, au risque de ce qui pourrait advenir.

Alors, le voyageur lui passa la pince, prit la torche pour éclairer le chemin dans lequel il allait lui servir de guide, et descendit les dix marches qui conduisaient au fond du souterrain; mais Napoleone Orsini eut à peine descendu le quatrième degré, qu'il fut obligé de s'arrêter: cet air de sépulcre n'était pas respirable pour les vivants.

Le voyageur s'aperçut que son compagnon chancelait.

— Attendez ici, monseigneur, dit-il, je vais vous frayer le chemin; tout à l'heure vous me rejoindrez.

Napoleone Orsini voulut répondre affirmativement, mais il ne put trouver de voix. C'était bien là cet air dont parle Dante, si épais, qu'il étouffe jusqu'aux plaintes des damnés, et tue les reptiles les plus impurs.

Le jeune homme monta deux marches pour se remettre en contact avec l'air extérieur, et, de plus en plus étonné, il suivit du regard, au milieu de cet air épais et de cette méphitique obscurité, cet homme qui paraissait fait d'une autre chair que les autres hommes, et n'être soumis ni aux mêmes faiblesses, ni aux mêmes besoins qu'eux.

Pendant l'espace de cent pas à peu près, il vit la torche s'éloigner, diminuant de clarté, diminuant de flamme, ne projetant aucune lumière sur les murs, n'éclairant ni la voûte suspendue sur la tête de l'inconnu, ni les dalles sur lesquelles il marchait; puis il lui sembla que la lumière, devenue un point presque imperceptible, s'élevait peu à peu, ce qui indiquait que le souterrain était franchi, et que le voyageur montait un escalier parallèle à celui au haut duquel lui-même attendait.

Tout à coup, une grande clarté envahit l'extrémité opposée du souterrain, et un souffle de vie entra dans le corridor humide et sombre en chassant, pour ainsi dire, la mort devant lui.

Napoleone Orsini crut sentir passer la noire déesse : il lui sembla qu'en fuyant, elle l'effleurait de ses ailes.

Dès lors, il comprit qu'il pouvait rejoindre son compagnon.

Tout frissonnant encore, il descendit les degrés visqueux, et s'engagea dans le souterrain.

Le voyageur l'attendait à l'autre extrémité, un de ses pieds posé sur la première marche, l'autre sur la troisième.

Il éclairait de sa torche renversée une pierre sur laquelle on lisait distinctement ces six mots grecs : Ενθα κειται η ψυχῆ του κοσμου, , qu'il avait annoncés comme signalant le gisement du trésor.

La lumière qui ruisselait le long des marches supé-

rieures venait de l'ouverture que le voyageur avait pratiquée en soulevant de ses puissantes épaules une des dalles donnant sur le chemin de ronde.

— Et, maintenant, monseigneur, dit l'inconnu, voici la pierre, voici la pince, voici la torche... Je vous remercie de votre hospitalité. Adieu!

— Comment! s'écria Napoleone Orsini avec étonnement, n'attends-tu pas que j'aie déterré le trésor?

— Pourquoi faire?

— Pour en prendre ta part.

Un sourire passa sur les lèvres de l'inconnu.

— Je suis pressé, monseigneur, dit-il. Je dois être à trois heures sur la place Saint-Pierre pour y recevoir ma part d'un trésor bien autrement précieux que celui que je vous abandonne.

— Laisse-moi, du moins, te donner une escorte qui t'accompagne jusque dans la ville.

— Monseigneur, répondit l'inconnu, de même que j'ai fait vœu de ne boire que de l'eau, de ne manger que du pain, de ne prendre ma nourriture que debout, j'ai fait vœu de ne voyager que seul. Adieu, monséigneur, et, si vous croyez me devoir quelque chose, priez pour le plus grand pécheur qui ait jamais imploré la miséricorde divine !

Et, remettant la torche à la main de son hôte, le mystérieux inconnu monta les degrés qu'il lui restait encore à franchir, s'éloigna à travers les ruines de ce pas rapide

et régulier qui lui était habituel, et, longeant la muraille intérieure de la villa des Quintiliens, il sortit par la porte opposée à celle qui lui avait donné entrée, et se retrouva de nouveau sur la voie antique.

—

Les Gaëtani.

Une fois sur la via Appia, et entré dans l'enceinte de ce singulier faubourg qui prolongeait Rome sur la route de Naples, à peu près comme l'épée du poisson armé prolonge son corps, le voyageur se trouva au milieu de l'étrange population dont nous avons dit un mot, et les détails qui lui avaient échappé lorsque, du haut du tombeau d'Aurelius Cotta, il avait jeté un vague regard du côté de Rome, durent non-seulement lui devenir visibles, mais encore se mettre, pour ainsi dire, en contact direct avec lui.

En effet, tandis que les grands bandits, tels que les Orsini, les Gaëtani, les Savelli, les Frangipani, s'étaient emparés des gros sépulcres, et y avaient mis garnison, les bohémiens, les vagabonds, les mendiants, les petits voleurs enfin, s'étaient emparés des petits tombeaux, et y avaient établi leur demeure.

Une partie de ces tombeaux aussi avaient été consacrés à des usages publics : troués dans un but de cupidité particulière, ils avaient, à la suite de leur dévastation, été tournés vers un but d'utilité générale. En effet, le colombarium de quelques-uns avait offert aux re-

gards étonnés des déprédateurs une voûte arrondie, solidement maçonnée en briques; de sorte qu'après avoir réfléchi à ce que l'on pouvait faire de ces ouvertures demi-circulaires, on avait résolu d'en faire des fours. Chacun y venait donc, comme à la servitude banale d'un village normand, cuire son pain et sa viande. En outre, aux environs de ces fours, des espèces de rôtisseurs de bas étage s'étaient établis, et vendaient de la charcuterie, de la volaille, des poissons séchés et des pâtisseries aux soldats qui, les jours de paye, venaient, avec les malheureuses courtisanes vivant du luxe de cette misère, s'attabler dans l'intérieur ou aux portes de ces cabarets improvisés, et qui, le repas fini, allaient achever la journée, si c'était le jour, la nuit, si c'était le soir, dans ces lupanars mortuaires dont tout l'ameublement se composait d'un matelas étendu sur un sarcophage; funèbres maisons de débauche en harmonie avec les populations et les localités au milieu desquelles elles s'élevaient!

Puis, comme l'église était une nécessité du XV[e] siècle, encore plus comme lieu d'asile que comme centre de prières, de temps en temps, au milieu de tous ces débris appartenant à une civilisation évanouie, se dressait une espèce de temple, païen par sa base, chrétien par son sommet, avec ses clochers à créneaux, son couvent fortifié et sa garnison de moines tenue au complet par le prieur ou par l'abbé, avec autant de soin et d'orgueil que les officiers et les capitaines en mettaient à tenir au complet leurs garnisons de soldats.

Plus d'une fois déjà nous avons entendu le voyageur parler du pardon qu'il venait solliciter à Rome ; plus d'une fois nous l'avons entendu mettre en doute l'application à son égard de la miséricorde divine, que l'on représente, cependant, comme infinie; l'occasion était belle pour lui d'essayer de cette miséricorde de Dieu, et de demander ce pardon qu'il a permis aux ministres de son Église d'accorder. Certes, les moines qui étaient chargés de répandre la parole du Seigneur au milieu de ce monde de réprouvés devaient être habitués à de sombres confidences, et à moins que l'absolution—comme le voyageur l'avait du reste laissé entrevoir — ne pût descendre sur lui que des plus hauts sommets de la hiérarchie ecclésiastiques, nous le répétons, l'occasion était belle et valait bien qu'il s'arrêtât à l'un de ces temples, et essayât de se confesser à l'un de ces moines, qu'on avait souvent peine, soit par leur costume, soit par leur langage, soit même par leurs mœurs, à distinguer de ces bohèmes de toute espèce parmi lesquels ils vivaient.

Et, cependant, l'étranger passa devant l'église de Santa-Maria-Nova sans s'arrêter, et continua sa route; mais, au bout d'un mille à peu près, il trouva cette route barrée par une porte arrondie en plein cintre qui se rattachait d'un côté, au mur de l'église de Saint-Valentin, et, de l'autre, aux ouvrages avancés d'un château fort au-dessus du rempart duquel on apercevait le sommet du tombeau de Cecilia Metella.

Outre la grande porte cintrée dont nous venons de parler, une autre porte placée à quinze pas de la route, et à droite, donnait entrée dans la cour de cette forteresse, laquelle appartenait aux Gaëtani, ces neveux du pape Boniface VIII, qui essayaient de ressaisir à force de brigandages, la puissance gigantesque qu'ils avaient conquise dans les premières années du pontificat de Benedetto Gaëtano, — lorsque les rois de Hongrie et de Sicile, conduisaient celui-ci à Saint-Jean de Latran, marchant à pied et tenant la bride de son cheval, — puissance qu'ils perdirent peu à peu, depuis le soufflet que le pape et la papauté reçurent de la main de Colonna dans la personne de leur aïeul.

Le tombeau de Cecilia Metella jouait pour les Gaëtani le même rôle que le tombeau d'Aurelius Cotta jouait pour les Orsini, c'est-à-dire qu'il leur servait de principale forteresse.

Peut-être, au reste, de tous les tombeaux de la voie Appienne, celui de la femme de Crassus, de la fille de Metellus le Crétique, était-il alors, comme il est encore aujourd'hui, le mieux conservé. Le sommet conique avait seul disparu pour faire place à une plate-forme crénelée, et un pont jeté des ouvrages modernes sur la construction antique conduisait des remparts au gigantesque bastion.

Ce ne fut que soixante-quinze ans plus tard que le tombeau de la femme noble, spirituelle, artiste, poëte, qui réunissait chez elle Catilina, César, Pompée, Cicéron,

Lucullus, Terentius Varon, tout ce que Rome avait de noble, d'élégant, de riche, devait être fouillé par ordre du pape Paul III, qui fit transporter l'urne contenant ses cendres dans un angle du vestibule du palais Farnèse, où on la voit encore aujourd'hui.

Il fallait que cette femme eût une bien grande valeur, pour qu'à sa mort, Crassus lui fît élever un pareil tombeau. — Ce tombeau et les quinze millions prêtés à César, ce sont les deux taches de la vie de Crassus!

De même que la forteresse des Orsini était bâtie sur les ruines de la villa de Quintilien, la forteresse des Gaëtani était bâtie sur les terrains qu'avait couverts autrefois l'immense villa de Julius Atticus. L'histoire de Julius est moins tragique que celle des Quintiliens sans être moins singulière. Nommé préfet de l'Asie par l'empereur Nerva, il trouva, en démolissant la citadelle d'Athènes, un immense trésor. Épouvanté à l'aspect de ces richesses, il écrivit au successeur de Domitien et au prédécesseur de Trajan pour lui annoncer sa bonne fortune; mais l'empereur, qui ne se croyait aucun droit sur le trésor, se contenta de lui répondre : « Tant mieux pour toi! » avec un point d'exclamation.

Mais cette réponse ne satisfaisait pas complétement Julius Atticus : il craignit que Nerva n'eût compris qu'il avait trouvé un trésor ordinaire, quelque chose de misérable comme deux ou trois millions de sesterces; en conséquence, il reprit la plume, et écrivit de nouveau à

l'empereur : « Mais, César, le trésor que j'ai trouvé est considérable! »

Ce à quoi Nerva ne jugea point à propos de répondre autre chose que ce qu'il avait déjà répondu dans sa première lettre, en ajoutant seulement un second point d'exclamation : « Tant mieux pour toi!! »

Julius Atticus avait la conscience timorée : il craignit de n'avoir pas donné à l'empereur, dans ses deux premières lettres, une idée suffisante des richesses qu'il n'osait s'approprier, et il écrivit une troisième fois : « Mais, César, c'est que le trésor que j'ai trouvé est immense! »

« Tant mieux pour toi!!! » répondit l'empereur, en ajoutant un troisième point d'exclamation aux deux premiers.

Ce troisième point d'exclamation rassura Julius Atticus. Il n'hésita donc plus à s'approprier le trésor, qui, en effet, était tel, qu'après avoir donné à son fils six millions trois cent mille francs pour bâtir des bains, qu'après avoir fait élever palais à Athènes, palais à Rome, palais à Naples, des villas partout; qu'après avoir ramené avec lui de l'Attique quinze ou vingt philosophes, quinze ou vingt poëtes, dix ou douze musiciens, six ou huit peintres, aux besoins desquels il pourvoyait d'une si large façon, que chacun d'eux menait un train à se faire prendre pour un sénateur; qu'après avoir laissé trente millions à l'empereur, et soixante millions à son fils, il put encore

léguer quatre-vingt-dix francs de rente viagère à chaque Athénien.

Hélas! comme Charlemagne, à la vue des Normands, pleura sur la décadence de l'empire, Julius Atticus put, malgré ses millions, pleurer sur la décadence de sa race. Poëte, orateur, artiste, père de rhéteur, il vit son petit-fils si dégénéré de cette intelligence héréditaire, que, pour lui apprendre à lire, Hérode Atticus, son père, fut obligé de lui donner vingt-quatre esclaves représentant les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et portant, chacun sur sa poitrine, la figure de la lettre à laquelle il correspondait.

Or, tout cet emplacement, — tombeau de Cecilia Metella, villa de Julius et d'Hérode Atticus, cirque de Maxence, qui n'en est éloigné que d'une centaine de pas, — tout cela appartenait à Enrico Gaëtano, et était commandé, pour le moment, par un Gaëtano d'Agnani, bâtard de la famille.

Les Gaëtani avaient habité le bourg d'Agnani, où, pendant ses querelles avec le roi de France, s'était réfugié le pape Boniface VIII, et l'avaient peuplé de bâtards.

A l'heure où nous sommes arrivés, c'est-à-dire vers midi, Gaëtano le Bâtard, — c'était le nom qu'on lui donnait, — s'amusait à exercer sa garnison dans le cirque de Maxence.

Cette garnison se composait particulièrement d'Anglais, d'Allemands et d'hommes des montagnes, Basques, Piémontais, Tyroliens, Écossais, Suisses, paysans des Abruzzes.

A force de se frotter les uns aux autres, de vivre ensemble, d'être soumis aux mêmes besoins, de courir les mêmes dangers, ces hommes s'étaient créé entre eux une espèce de langue pareille à ce patois que l'on parle sur les bords de la Méditerranée, et à l'aide duquel un voyageur peut faire le tour de ce grand lac, que les anciens appelaient la mer Intérieure. Cette langue suffisait à l'échange de leurs pensées et à la communication de leurs désirs.

C'était dans ce patois que le chef leur donnait ses ordres.

Au jour du combat, un même esprit animait ces hommes : on eût dit des compatriotes, des amis, presque des frères; mais, le champ de bataille évacué, pour la garnison, les nationalités différentes reprenaient le dessus : l'Anglais allait à l'Anglais, l'Allemand à l'Allemand, le montagnard au montagnard.

Ils étaient donc, selon leur habitude des jours de repos et des heures de garnison, divisés par groupes, chaque groupe représentant en quelque sorte un peuple. Le sentiment de la nationalité, qui subsiste surtout à l'étranger, était l'élément d'attraction et de cohésion qui réunissait ces fils de la même terre. En parlant ensemble la langue de leur pays, en s'amusant aux exercices de leur pays, une illusion momentanée rendait à l'Anglais les brouillards de la Bretagne, à l'Allemand le murmure des fleuves germaniques, au montagnard la neige de ses pics alpestres. Ces illusions consolaient ces cœurs durs, caressaient ces rudes imaginations : ils se croyaient encore dans leur pays natal.

Les uns s'exerçaient à l'arc : — c'étaient des archers anglais, des restes de ces grandes bandes qui nous avaient tiré tant de sang, à nous autres Français, aux batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Ils étaient experts dans l'art de lancer un trait au but, et ces Parthes modernes, qui avaient d'habitude douze flèches dans leur trousse, disaient hardiment qu'ils portaient à leur côté la mort de douze hommes.

Les autres s'exerçaient à la lutte : — c'étaient les Allemands; ces blonds descendants d'Arminius n'avaient point oublié les exercices gymnastiques de leurs pères; aussi personne ne se risquait à jouer avec eux ce jeu terrible. On eût dit ces anciens gladiateurs que la Germanie envoyait à Rome pour lutter avec les ours et les lions; l'emplacement dans lequel on se trouvait — le cirque de Maxence — ajoutait encore à l'illusion.

Les autres, enfin, — c'étaient les hommes des montagnes, — s'exerçaient au bâton. Souvent, au fort de la mêlée, le fer de la lance était abattu par un vigoureux coup d'épée; dès lors, le cavalier ou le fantassin n'avait plus que son bâton; il fallait donc qu'il s'en fît une arme. C'était l'étude à laquelle se livraient ces hommes, et ils étaient arrivés à un tel degré d'adresse, que mieux valait avoir affaire à eux quand le fer était au bout de la lance que lorsque la hampe seule voltigeait entre leurs mains.

Gaëtano le Bâtard allait d'un de ces groupes à l'autre, encourageant les vainqueurs, raillant les vaincus, tirant

à l'arc avec les Anglais, luttant avec les Allemands, jouant du bâton avec les montagnards.

C'était en partageant les jeux de ces hommes, aux jours du repos, qu'il les entraînait à sa suite, les poussait en avant, ou les ralliait autour de lui aux jours de combat.

Au reste, des sentinelles veillaient aux murailles et aux portes, comme si l'ennemi eût été campé à une portée de trait. La consigne était sévère, la discipline inflexible; on pouvait se fier à elles.

Pour le moment, Gaëtano le Bâtard était assis sur le piédestal d'une statue absente, et songeait... à quoi ? aux choses dont rêvent les condottieri : aux belles femmes, à l'argent, à la guerre.

Il entendit derrière lui la marche régulière de plusieurs personnes, et se retourna.

Trois soldats lui amenaient un étranger.

Un des soldats vint à lui, et lui adressa quelques mots à demi-voix, tandis que les deux autres, arrêtés à dix pas en arrière du premier, se tenaient à la droite et à la gauche de l'homme qu'ils conduisaient à leur chef, bien plus comme un prisonnier que comme un hôte.

Les Gaëtani n'avaient pas, pour exercer l'hospitalité, le jeudi saint, la même raison que les Orsini, aucun des leurs n'ayant été ressuscité ni ce jour-là, ni aucun autre.

Gaëtano inclina le haut de son corps pour écouter le rapport verbal du soldat; puis, l'ayant entendu :

— Ah! ah! dit-il; eh bien, qu'il approche.

Le soldat fit un signe : ses deux compagnons poussèrent l'inconnu du côté de Gaëtano le Bâtard.

Celui-ci le regarda venir sans se lever, jouant de la main gauche avec son poignard au manche doré, et, de la droite, avec sa moustache noire.

Puis, quand il fut en face de lui :

— C'est donc toi, dit-il, qui as la prétention de traverser nos domaines sans payer ton droit de passage?

— Monseigneur Gaëtano, dit l'étranger en s'inclinant, je ne refuserais pas de payer si je possédais la somme que vos hommes me demandent; mais je viens de l'autre bout du monde pour recevoir la bénédiction du saint-père, et je suis pauvre comme un pèlerin qui compte sur l'aide des bons cœurs et des âmes pieuses pour arriver au terme de sa route.

— Combien t'a-t-on demandé?

— Un écu romain.

— Ah çà! mais c'est donc une somme considérable, qu'un écu romain? demanda en riant le Bâtard.

— Tout est relatif, monseigneur, répondit humblement l'étranger; un écu romain est une somme plus considérable pour celui qui ne l'a pas, c'est-à-dire pour moi, qu'un million ne l'était pour celui qui a fait élever ce monument.

Et il montra du bout de son bâton le tombeau de Cecilia Metella.

— Alors, tu n'as pas même un écu romain?

— Vos soldats m'ont fouillé, monseigneur, et n'ont trouvé sur moi que quelques sous de cuivre.

Gaëtano jeta un coup d'œil interrogateur sur les soldats.

— C'est vrai, dirent ceux-ci : voilà tout ce qu'il possédait.

Et ils montrèrent quelques pièces de monnaie faisant à peu près un demi-paul.

— C'est bien, dit Gaëtano, on va te rendre tes baïoques; mais tu n'en es pas quitte pour cela; il est d'habitude ici que l'on paye d'une façon ou de l'autre. Les jeunes et jolies filles payent, comme sainte Marie l'Égyptienne, avec leur personne; les riches payent avec leur bourse; les marchands, avec leurs marchandises; les ménétriers nous jouent un air; les improvisateurs nous récitent des vers; les baladins nous dansent un pas; les bohémiens nous disent la bonne aventure; chacun a sa monnaie en ce monde, et nous paye avec sa monnaie. Dis-nous quelle est ta monnaie, à toi, et paye-nous avec celle-là.

Le pèlerin regarda autour de lui, et, voyant, à cent pas à peu près, un de ces grands boucliers anglais faits en forme de cerf-volant qui était planté en terre par la pointe, et tout hérissé de flèches :

— Eh bien, s'il vous plaît, monseigneur, dit-il humblement, j'apprendrai à ces braves gens à tirer de l'arc.

Gaëtano le Bâtard éclata de rire, et, comme les Anglais n'avaient pas compris les paroles du nouveau venu, celui-ci ayant parlé en italien :

— Savez-vous ce que cet homme offre pour son péage?

reprit Gaëtano dans ce patois que nous avons dit être la langue courante des condottieri; il offre de vous donner une leçon d'adresse!

Les archers, à leur tour, éclatèrent de rire.

— Que dois-je répondre? demanda Gaëtano.

— Oh! acceptez, capitaine, dirent les Anglais, et nous allons nous amuser.

— Eh bien, soit, dit Gaëtano en se retournant vers l'étranger. Les Anglais vont tirer d'abord tous ensemble dans le bouclier que tu vois là-bas; les trois qui approcheront le plus près du but concourront avec toi à un nouvel essai, et, si tu l'emportes sur eux, non-seulement tu auras le passage libre, mais encore, sur ma parole, cinq écus romains que je te donnerai de ma poche pour payer ton passage aux autres barrières.

— J'accepte, dit l'étranger; mais hâtez-vous : je dois être à trois heures sur la place Saint-Pierre.

— Oh! bon! dit Gaëtano; alors, nous avons le temps; à peine est-il midi.

— Il est midi et demi, dit l'étranger en regardant le soleil.

— Faites attention à vous, mes braves! dit Gaëtano, s'adressant aux archers, car vous allez lutter avec un homme qui m'a l'air d'avoir le coup d'œil juste.

— Oh! dit un des archers nommé Herbert, qui était le meilleur tireur de la troupe, il m'est avis qu'il est plus facile de voir l'heure au soleil, que de mettre à

cinquante pas le fer d'une flèche dans un demi-paul.

— Vous vous trompez, mon ami, dit l'étranger en excellent anglais, l'un n'est pas plus difficile que l'autre.

— Ah! dit Herbert, si vous êtes né de l'autre côté du détroit, comme l'annonce votre façon de parler notre langue, il n'y a rien d'étonnant à ce que vous soyez bon archer.

— Je ne suis pas né de l'autre côté du détroit, j'ai voyagé seulement en Angleterre, reprit le pèlerin; mais hâtons-nous, s'il vous plaît; j'ai dit à votre chef que j'étais pressé, et il permet que notre essai se fasse sans retard.

— Allons, Edwards! allons, Georges! cria Herbert, préparez un bouclier pour prendre la place de celui-ci ; tracez un cercle de six pouces de diamètre, et, au milieu du cercle, collez une mouche.

Les deux Anglais interpellés par leur camarade se hâtèrent d'obéir. Ils préparèrent un bouclier complétement intact, tandis que les autres archers allaient arracher les flèches du bouclier qui servait de but.

Puis, pour donner à l'étranger une plus haute idée de leur adresse, et lui offrir une difficulté plus grande, ils transportèrent le bouclier de cinquante à cent pas.

Enfin, l'ancien bouclier placé à distance et le nouveau bouclier préparé, les archers comme un essaim d'abeilles qui se groupent autour de leur chef, se groupèrent autour d'Herbert, qu'ils reconnaissaient tacitement pour

exercer sur eux la royauté de l'adresse et du coup d'œil.

Alors, on vit ce que peut faire sur les hommes une grande émulation : chacun à son tour lança sa flèche, et, malgré la distance augmentée du double, les cinquante flèches — les archers étaient cinquante — portèrent toutes dans le bouclier.

Onze flèches avaient frappé dans le cercle intérieur; mais, comme on l'avait prévu d'avance, les trois flèches les plus rapprochées de la mouche étaient celles d'Edwards, de Georges et d'Herbert.

— Bien tiré, enfants! dit Gaëtano en battant des mains; on boira ce soir du meilleur vin de la cave à la santé de ceux qui ont tiré ces cinquante flèches... Et, maintenant, aux trois vainqueurs et à notre pèlerin! Êtes-vous prêt, mon maître?

L'étranger fit de la tête un signe affirmatif.

— Bon! dit le Bâtard, vous savez qu'il y a cinq écus romains pour celui qui mettra sa flèche le plus près de la mouche... Allons, au bouclier !

Un archer alla arracher de terre l'ancien bouclier, tout chargé de dards comme un porc-épic, et y substitua le bouclier intact.

— Place! place! place! cria-t-on de toutes parts.

Ce n'étaient plus seulement les archers qui s'intéressaient à la lutte, c'étaient tous ces hommes qu'une espèce de nationalité, comme nous l'avons dit, reliait entre eux. Les Allemands avaient cessé la lutte, les montagnards

avaient jeté leurs bâtons; tous étaient accourus, formant un cercle immense autour du groupe composé de Gaëtano le Bâtard, du pèlerin et des trois archers destinés à soutenir vis-à-vis de l'étranger l'honneur de la vieille Angleterre.

— Dépêchons-nous, dépêchons-nous, murmura le pèlerin en regardant de nouveau le soleil, il est une heure moins un quart.

— Nous sommes prêts, répondit Herbert, et nous allons tirer selon le rang que les lettres initiales de nos noms tiennent dans l'alphabet. A toi, Edwards, la première flèche; à toi, Georges, la seconde; à moi la troisième. Le pèlerin tirera le dernier. A tout seigneur, tout honneur!

En effet, au jeu de l'arc, l'honneur du coup est à celui qui tire le dernier.

— Gare! dit Edwards en s'avançant.

Edwards avait d'avance choisi celle de ses flèches qu'il tenait pour la meilleure, et il l'avait placée sur son arc. Parvenu à l'endroit d'où il devait tirer, il s'arrêta, deux fois amena à lui la corde de son arc, deux fois la détendit. Enfin, à la troisième fois, la flèche s'échappa en sifflant, et alla s'enfoncer dans le cercle tracé sur le bouclier, à deux pouces à peine au-dessus de la mouche.

— Ah! murmura-t-il, si le bouclier eût été seulement à dix pas plus loin, je mettais ma flèche en plein but! Mais n'importe, je crois que le coup n'est pas mauvais.

Ses camarades, en l'applaudissant, lui prouvèrent qu'ils étaient de son avis.

— A ton tour, Georges, dit Gaëtano le Bâtard, et mesure bien la distance.

— Je ferai de mon mieux, monseigneur, dit l'archer.

Et, pour prouver la disposition dans laquelle il était, i tira l'une après l'autre trois flèches de sa trousse; mais, jetant les deux premières comme défectueuses, il ne s'arrêta qu'à la troisième.

Cette troisième flèche, il l'ajusta sur son arc, qu'il tendit d'un mouvement à la fois lent et ferme, et lâcha le trait.

La flèche alla frapper le bouclier, et, malgré la distance, il fut facile de voir qu'elle gagnait de quelques lignes sur celle d'Edwards.

— Ma foi, dit Georges, voilà tout ce que je puis faire; qu'un autre fasse mieux!

— Bravo, Georges! bravo, Georges! crièrent les spectateurs en applaudissant.

C'était au tour d'Herbert, c'est-à-dire de celui sur lequel on comptait le plus.

Il s'avança gravement et lentement comme un homme qui sent tout le poids de la responsabilité qui pèse sur lui.

Aussi mit-il encore plus d'attention que Georges dans le choix du projectile qu'il s'apprêtait à lancer. Il vida entièrement sa trousse à ses pieds, posa un genou en terre, et choisit longuement et avec soin une flèche dont la pondération fût parfaite. Puis, se relevant, il tendit la corde de son arc de manière à la ramener jusque der-

rière sa tête, demeura un instant aussi immobile que le chasseur antique changé en marbre par la vengeance de Diane, — et lâcha le coup.

La flèche passa invisible, tant elle passait rapide, et alla s'enfoncer si près de la mouche, qu'elle en entama le contour.

Tous les condottieri, les archers surtout, étaient restés les yeux fixes et la poitrine haletante; mais, quand ils virent le résultat du coup, une immense acclamation en trois ou quatre langues s'échappa de la bouche de ces hommes, qui se regardaient tous comme intéressés dans leur orgueil à ce que l'un d'eux, quelle que fût sa spécialité ou sa nation, l'emportât sur un étranger. Puis, d'un même mouvement, tous s'élancèrent vers le but, chacun voulant juger par ses propres yeux de la place où avait frappé la flèche d'Herbert.

Comme nous l'avons dit, la mouche était effleurée.

Alors, d'une commune voix, les archers poussèrent leur acclamation habituelle :

— Hourrah pour la vieille Angleterre!

Et les cris redoublèrent, chacun s'empressant autour du but, et montrant à Gaëtano avec force bravos et clameurs cette flèche qui, personne n'en doutait, devait remporter la victoire.

Pendant ce temps, le pèlerin, sans prendre la peine de se débarrasser de son manteau, s'était contenté de poser son bâton à terre, avait ramassé un des arcs abandonnés

par les archers, avait pris, parmi les flèches sorties de la tronsse d'Herbert, la première flèche venue, et l'avait ajustée sur son arc.

— Gare! cria-t-il tout à coup d'une voix forte.

Les condottieri entouraient le but; ils se retournèrent, et, voyant, à cent pas d'eux, le voyageur qui levait son arc, ils s'écartèrent rapidement. A peine le bouclier fut-il démasqué, qu'ils entendirent passer la flèche, qui s'arrêta en tremblant juste au milieu de la mouche.

Il s'était écoulé si peu de temps entre le cri de l'étranger et l'arrivée de sa flèche, qu'on eût pu croire qu'il avait lâché le coup sans prendre la peine de viser. — Lui était resté debout, appuyé sur son arc.

Quand on s'approcha du but, on s'aperçut que le bouclier, fait d'une claie d'osier recouverte de trois peaux de taureau entre chacune desquelles était une plaque de fer, avait été percé de part en part.

La flèche passait de l'autre côté d'une longueur de six pouces!

Les archers se regardèrent stupéfaits : pas un cri, pas un souffle, pas une haleine ne sortit de leur bouche.

— Eh bien! demanda Gaëtano, après un moment de silence, que dis-tu de cela, Herbert?

— Je dis qu'il y a magie ou surprise, répondit l'archer, et je demande une seconde épreuve.

— Tu l'entends, pèlerin, dit Gaëtano s'adressant à l'étranger, tu ne peux pas refuser sa revanche à un brave

archer qui doute que tu sois un simple mortel comme lui, et qui te prend pour le dieu Apollo, déguisé en berger, et gardant les troupeaux du roi Admète.

— C'est bien, dit l'étranger; mais, quand j'aurai donné cette revanche, me laissera-t-on partir?

— Oui, oui, crièrent d'une seule voix tous les condottieri.

— Je t'engage ma parole de chevalier, dit Gaëtano.

— Soit, dit le pèlerin, toujours de sa place, tandis que les aventuriers, de leur côté, continuaient d'entourer le but, qu'ils regardaient avec autant d'étonnement que d'admiration; — mais la distance à laquelle nous avons fait ce premier essai me paraît bonne à exercer des enfants. Portez le bouclier à deux cents pas plus loin, et, alors, je ne demande pas mieux que de faire raison à Herbert et même à ses deux compagnons.

— Deux cents pas plus loin! tirer à trois cents pas? mais vous êtes fou, mon maître? s'écria Herbert.

— Portez le bouclier à deux cents pas plus loin, répéta l'inconnu; j'ai accepté vos conditions sans les débattre; c'est à vous maintenant, d'accepter les miennes sans les discuter.

— Faites ce qu'il demande, ordonna impérieusement Gaëtano; c'est à lui, en effet, de dire à présent ce qu'il veut.

Deux hommes prirent le bouclier, mesurèrent la distance, et l'allèrent porter jusqu'à l'extrémité du cirque.

Les autres aventuriers, Gaëtano en tête, revinrent

silencieux à l'endroit où les attendait le pèlerin.

Herbert jeta un coup d'œil sur le bouclier, et, regardant avec découragement son arc et ses flèches :

— Impossible, dit-il, de tirer à une distance pareille!

— Oui, dit l'inconnu, avec ces jouets d'enfant, impossible, j'en conviens; mais je vais vous montrer les armes avec lesquelles je vous défie.

Alors, indiquant du doigt aux condottieri une espèce de fragment de rocher long de dix pieds, large de cinq, qui sortait du sol rugueux, couvert de mousse, et sous la forme d'un gigantesque couvercle de sépulcre :

— Levez cette pierre, dit-il.

Les condottieri se regardèrent, ne comprenant rien à cet homme qui leur paraissait un être surhumain, et hésitant à lui obéir.

— N'avez-vous pas entendu? demanda Gaëtano.

— Si fait, répondit Herbert en grommelant; mais est-ce donc cet homme qui ordonne ici, maintenant?

— C'est lui, si je veux, dit Gaëtano; levez cette pierre!

Huit ou dix aventuriers se mirent à l'œuvre; mais, si bien qu'ils combinassent leurs efforts, ils ne parvinrent pas même à ébranler l'énorme bloc.

Ils se redressèrent, et, regardant Gaëtano :

— Cet homme est fou! dirent-ils; autant vaudrait nous donner l'ordre d'arracher le Colysée!

— Ah! c'est vrai, murmura le voyageur, se parlant à lui-même, je me rappelle, le tombeau a été scellé en dedans.

Et, s'approchant à son tour du bloc de granit :

— Écartez-vous, dit-il; je vais essayer, moi.

Alors, jetant bas son manteau, il se courba par-dessus un des angles du sépulcre, attacha ses mains nerveuses aux anfractuosités des roches; puis, collant ses bras à la pierre comme un bas-relief, il lui imprima trois secousses successives.

On eût dit Ajax ou Diomède arrachant des plaines de Troie une de ces bornes gigantesques avec lesquelles ils écrasaient la moitié d'une armée.

Au premier effort, la pierre se gerça; au second, les crampons de fer se rompirent; au troisième, le couvercle de granit se souleva et découvrit un tombeau dans lequel était couché le squelette d'un géant.

La tête seule manquait.

Les aventuriers jetèrent un cri de surprise mêlé de terreur, et reculèrent effrayés. Gaëtano passa sa main sur son front humide de sueur.

C'étaient bien là, en effet, ces grands ossements dont parle Virgile, et qui devaient, mis à jour dans leur sépulcre par le fer de la charrue, glacer d'étonnement les races à venir.

Le géant avait près de lui un arc de neuf pieds de long, et six flèches de trois coudées chacune.

— Eh bien! Herbert, demanda l'inconnu, croyez-vous qu'avec cet arc et ces flèches, on puisse tirer à trois cents pas?

Herbert ne répondit point : lui et ses compagnons semblaient courbés sous le poids d'une terreur superstitieuse.

Le premier à qui la parole revint fut Gaëtano.

— Quels sont ces ossements? demanda-t-il d'une voix dont il essayait en vain de dissimuler l'émotion, et pourquoi ce squelette n'a-t-il plus de tête?

— Ces ossements, répondit l'inconnu avec un sourire d'une profonde tristesse, et comme il en passe sur les lèvres des vieillards qui racontent des choses qu'ils ont vues au temps de leur jeunesse; ces ossements sont ceux d'un homme qui, lorsqu'il était debout, avait huit pieds de haut, de sorte que, sans sa tête, il serait encore aujourd'hui le plus grand de nous tous. Il était né dans la Thrace; son père descendait des Goths, sa mère des Alains. Il avait été pâtre d'abord dans ses montagnes, puis soldat sous Septime Sévère, puis centurion sous Caracalla, puis tribun sous Élagabale, puis, enfin, empereur après Alexandre. Il portait à son pouce, en guise de bagues, les bracelets de sa femme; il traînait d'une seule main un chariot chargé; il ramassait la première pierre venue, et en faisait de la poussière entre ses doigts; il terrassait les uns après les autres, et sans reprendre haleine, trente lutteurs; il courait à pied aussi vite qu'un cheval lancé au galop; il faisait trois fois le tour du grand Cirque en quinze minutes, et, à chaque tour, il emplissait une coupe de sueur; enfin, il mangeait quarante livres de viande

par jour, et vidait une amphore d'un seul coup. Il s'appelait Maximin; il fut tué devant Aquilée par ses propres soldats, qui expédièrent sa tête au sénat, lequel la fit brûler à la vue du peuple dans le champ de Mars. Soixante ans après, un autre empereur qui prétendait descendre de lui envoya chercher son corps à Aquilée; puis, comme il faisait bâtir ce cirque, il le coucha dans le sépulcre, et, comme l'arc et les flèches étaient les armes favorites du défunt, il mit près de lui ces flèches en roseaux de l'Euphrate, cet arc en frêne de Germanie, cette corde en fil d'amiante, sur laquelle ne peuvent ni l'eau, ni le feu, ni le temps, et, de ce sépulcre impérial, il fit la borne autour de laquelle tournaient ses chevaux et ses chars. Cet autre empereur s'appelait Maxence. — Allons, Edwards! allons, Georges! allons, Herbert! je suis pressé... prenez vos arcs et vos flèches; quant à moi, voici les miens.

Et, tirant l'arc et les flèches hors du tombeau, il gravit le piédestal sur lequel était assis Gaëtano à son arrivée, déposa les six flèches à ses pieds, et, comme Ulysse tendit son arc sans effort, lui, ainsi qu'il eût fait d'un arc ordinaire, banda l'arc de Maximin.

— Eh bien, soit! dit Herbert; il ne sera pas dit que des archers anglais auront refusé de tenter ce qu'un autre aura fait. — Voyons, Edwards; voyons, Georges, faites de votre mieux; je vais tâcher de faire, moi, ce que je n'ai jamais fait.

Les deux archers se préparèrent, mais en secouant la tête d'un air découragé, et pareils à des hommes qui entreprennent une chose qu'ils savent d'avance être impossible.

Edwards prit rang le premier, tendit son arc, et lança sa flèche; mais la flèche décrivit sa parabole, et s'enfonça en terre vingt pas avant d'avoir atteint le bouclier.

— Je l'avais bien dit! murmura Edwards.

Et il céda sa place à Georges.

Georges se présenta à son tour, et tout son effort se borna à ce que sa flèche portât un peu plus loin que celle de son compagnon, et tombât à quelques pieds seulement du bouclier.

— C'est tenter Dieu, murmura-t-il en se retirant, que de demander à l'homme au delà de ses forces.

Enfin, Herbert, qui avait de nouveau tendu son arc, qui avait choisi sa meilleure flèche, et qui avait fait tout bas sa prière à saint Georges, atteignit le but, mais si faiblement, que la flèche ne put pas même entamer le premier cuir, et tomba près du bouclier.

— Ma foi, dit-il, tant pis! voilà tout ce que je puis faire pour l'honneur de la vieille Angleterre.

— Voyons, dit alors le pèlerin, ce que je pourrai faire, moi, pour la gloire de Dieu.

Et, sans quitter le piédestal, du haut duquel, pareil à une divinité antique, il dépassait d'une coudée et demie tous les spectateurs, il envoya, l'une après l'autre, contre

le bouclier, les six flèches, qui dessinèrent une croix, — les quatre premières formant l'arbre, les deux autres la branche.

Un cri d'admiration s'éleva parmi les spectateurs, quand les deux dernières flèches surtout eurent expliqué, en complétant le religieux symbole, l'intention de l'archer mystérieux; alors, la plupart, croyant à un miracle, firent sur leur front le signe sacré que l'inconnu venait de tracer sur le bouclier.

— Ce n'est pas un homme, dit Herbert, c'est le dieu Teutatès ou Thor, fils d'Odin, qui se décide à se convertir à la foi chrétienne, et qui va demander au pape la rémission de ses vieux péchés.

L'inconnu entendit ces paroles, et tressaillit.

— Ami, dit-il, tu n'es peut-être pas si loin de la vérité que tu le crois... Prie donc pour moi, comme tu prierais, non pas pour un dieu qui se rallie, mais pour un homme qui se repent!

Puis, se tournant vers Gaëtano le Bâtard :

— Monseigneur, dit-il, les cinq écus que vous m'avez promis sont à Edwards, à Georges et à Herbert, auxquels je demande, ainsi qu'à vous, pardon de mon orgueil. Hélas! je viens d'avouer tout bas, et j'avoue maintenant tout haut, que je suis un grand pécheur!

Puis, s'inclinant avec humilité :

— Avez-vous autre chose à exigerde moi, demanda-t-il, et voulez-vous me permettre de continuer mon chemin ?

— Pour mon compte, dit Gaëtano, je n'y vois aucun empêchement, avec d'autant plus de raison que tu as ma parole, et, à moins qu'il ne convienne aux lutteurs et aux joueurs de bâton de te demander une leçon pareille à celle que tu viens de donner aux archers, tu es libre.

Mais les Allemands et les montagnards firent de la tête un signe indiquant qu'ils étaient satisfaits d'avoir assisté à la leçon que venaient de recevoir les archers.

Alors, s'adressant aux premiers dans le plus pur allemand, et aux autres tour à tour dans le dialecte écossais, basque ou piémontais :

— Je remercie mes frères les Germains et mes frères les montagnards, dit le voyageur, de ne plus s'opposer à ce que je continue ma route, et les conjure de se joindre, sinon de paroles, du moins d'intention, aux prières qu'Edwards, Georges et Herbert voudront bien dire pour moi.

Et, déposant l'arc gigantesque aux mains du chef des condottieri, il rejeta son manteau sur son épaule, reprit à la main son bâton, salua humblement à droite et à gauche, et, par une des brèches du cirque de Maxence, du même pas dont il était venu, il regagna la voie Appienne.

De tous ces aventuriers, qu'il laissait pleins d'étonnement, d'admiration et surtout de doute, une partie l'accompagna jusqu'à la route romaine, tandis que l'autre monta sur les ruines pour le suivre plus longtemps des yeux.

Alors, les uns et les autres assistèrent à un singulier spectacle, et qui laissa dans leur esprit une bien autre impression encore que ce qu'ils venaient de voir.

La troisième tour qui commandait la via Appia, avant d'arriver aux murailles d'Aurélien, ceinture du Rome, appartenait aux Frangipani, famille non moins noble, non moins puissante que celle des Orsini et des Gaëtani, et dont le dernier descendant vient de mourir de nos jours au monastère du mont Cassin.

Nous avons dit que leur nom venait de la quantité de pains qu'ils rompaient tous les matins en faisant l'aumône : — *frangere panes.*

De même que leurs confrères avec lesquels nous venons de faire connaissance, les Frangipani vivaient d'extorsions, de vols et de pillages, et leur château était là comme un dernier péage placé près de la porte de la ville.

Mais, sans doute, le voyageur était pressé d'arriver, car, cette fois, au lieu d'essayer, comme il l'avait fait à Casa-Rotondo et au château des Gaëtani, de passer à travers les domaines de ces maîtres du chemin, il contourna les remparts de la forteresse, ne répondant point aux *qui vive* des sentinelles placées au haut de la tour.

Les sentinelles appelèrent leurs camarades.

Une vingtaine d'hommes accoururent : voyant le pèlerin qui, alors, continuait son chemin, ne daignant pas leur répondre et refusant de s'arrêter, archers et arbalétriers tendirent, ceux-ci leurs arcs, ceux-là leurs arbalètes, et l'accablèrent de traits

Mais lui, à travers les projectiles mortels qui obscurcissaient l'air, poursuivit sa route sans hâter ni ralentir son pas, ne s'inquiétant guère plus de ces flèches et de ces traits d'arbalète que si c'eût été une grêle ordinaire; seulement, lorsqu'il fut hors de leur portée, il se contenta de secouer son manteau et sa tunique : les traits et les flèches qui s'y étaient attachés tombèrent, et, débarrassé de ce poids inutile, il disparut derrière l'arc de Trajan, sous cette voûte qu'on appelle aujourd'hui la porte Saint-Sébastien.

—

Urbi et orbi.

Tandis que les condottieri, gardiens de la voie antique, de Casa-Rotondo à la tour des Frangipani, se demandaient avec une curiosité mêlée d'effroi, et sans pouvoir résoudre la question, quel était cet homme qui parlait toutes les langues avec la même facilité que si chacune de celles qu'il parlait fût la sienne; qui savait l'histoire des siècles passés comme s'il eût vécu dans tous les siècles; qui connaissait le gisement des trésors enfouis comme si lui-même eût tracé l'inscription des pierres qui les recouvraient; qui soulevait le couvercle d'un tombeau impérial scellé de fer et enduit de ciment romain comme il eût fait d'un couvercle de coffre; qui tirait à la cible avec l'arc des géants, et, à trois cents pas, dessinait sur un bouclier la figure de la croix; et qui enfin, passant invulnérable au milieu des traits et des flèches de toute une garnison, se contentait, une fois passé, de secouer son manteau et sa tunique; — lui, le voyageur mystérieux, s'acheminait à travers les rues de

Rome, comme si depuis longtemps ces rues lui eussent été familières.

La porte Saint-Sébastien franchie, il avait trouvé la rue barrée par des chaînes. Ces chaînes partaient du bas de l'arc de Drusus, élevé, chose rare! après la mort du héros auquel il était destiné à faire honneur. Au sommet de cet arc, constatant les victoires du père de Germanicus et de Claude sur les Germains, les Frangipani avaient bâti une tour, et, pour laisser passer les voyageurs, ils exigeaient d'eux un péage qu'ils partageaient avec les moines de Saint-Grégoire à la montée de Scaurus. Mais, en faveur de la solennité du jour, et surtout de ce que le pèlerin leur dit qu'il avait déjà été visité par les Orsini, les Gaëtani et les Frangipani de la via Appia, les Frangipani de l'arc de Drusus le laissèrent passer.

Un instant après, il rencontrait, à sa droite, la petite chapelle élevée sur la place même où avait eu lieu le miracle de la résurrection de Napoleone Orsini; il laissait à sa gauche les thermes de Caracalla, et s'engageait dans la rue du Grand-Cirque, bordée des deux côtés par les ruines de l'immense édifice, et ombragée, à cette époque encore, par la voûte Triomphale.

C'est dans ce cirque que César et Pompée donnèrent leurs fameuses chasses de bêtes et leurs incomparables combats de gladiateurs; sanglantes solennités où l'on tua en un jour trois cents lions à crinière! fêtes homicides

où s'égorgèrent dans une seule lutte cinq cents gladiateurs!

Le voyageur passa outre.

En sortant du cirque, il laissa à sa droite les ruines gigantesques du palais impérial : plus loin, à sa gauche, le temple de Vesta; plus loin encore, il effleura du bout de son manteau la maison de Colazzo de Rienzi, toute fraîchement sculptée , et qui devait sembler à cet époque un ouvrage d'ivoire sorti de la main patiente des Chinois. En marchant toujours, il joignit et dépassa, le laissant à sa droite, le théâtre de Marcellus, une des forteresses des Savelli; puis il prit la rue qui, en longeant le théâtre de Pompée, point de repère des Orsini au centre de Rome, se rendait directement par la Vallicella à la basilique de Constantin.

A mesure que l'on approchait de la vieille et sainte bâtisse qui précéda l'église actuelle de douze siècles, les rues devenaient de moins en moins praticables, à cause de l'encombrement qu'occasionnaient les milliers de fidèles accourus non-seulement des environs de Rome et de la plupart des villes de l'Italie, mais encore de tous les points du monde, afin de recevoir la grande bénédiction. Néanmoins, où tout autre voyageur eût été forcé de s'arrêter, notre pèlerin trouvait moyen de continuer sa route; où nul n'eût pu passer, l'inconnu savait se frayer un chemin.

Il arriva ainsi jusqu'au milieu de la place Saint-

Pierre, pénétra dans la grande cour, espèce d'atrium inhérent à toutes les basiliques qu'on appelait le *Paradis*, et au milieu de laquelle s'élevait une fontaine jaillissante. Là seulement, et lorsqu'il fut parvenu au premier rang de la foule qui encombrait cette cour, il s'arrêta. C'était juste l'endroit où se trouvait autrefois l'entrée du cirque de Néron, cirque fatal, où tant de chrétiens avaient péri, d'où tant de martyrs étaient montés au ciel!

Devant le voyageur se dressait, enfin, la basilique avec ses cinq portes.

La première s'appelait la porte du *Jugement :* c'était celle par où passaient les morts.

La seconde s'appelait la porte de *Ravennes :* elle avait, en effet, été donnée par la colonie des Ravennois qui habitaient au pied du mont Janicule, et qu'on nommait les *hommes de la Flotte*, parce que c'étaient eux qui faisaient toute la navigation du Tibre.

La troisième s'appelait la porte du *Milieu :* elle avait été autrefois d'argent; — c'était un don d'Honorius I[er] et de Léon IV; — mais elle avait disparu lors du sac des Sarrasins, et avait été refaite en bronze par Eugène IV.

La quatrième s'appelait la porte *Romaine :* elle supportait à son fronton des *ex-voto* offerts à l'église, des chaînes de ports, des cadenas de citadelles, des drapeaux, des enseignes, et jusqu'à des armures.

Enfin, la cinquième s'appelait la porte *Sainte,* ou la

porte du *Jubilé*, par laquelle on n'entrait que tous les cinquante ans.

Les trois portes du milieu seules étaient ouvertes.

A travers ces trois portes, on voyait fuir l'intérieur de la basilique, offrant, d'après les formes primitives, cinq rangs de colonnes, avec ses chapelles à droite et à gauche, le chœur au fond dans l'abside, et, au milieu du chœur, la représentation du saint-sépulcre, éclairé par cinq cent soixante-sept lampes ardentes.

Les cardinaux s'avançaient deux à deux du fond de la basilique, ayant à la main le cierge et la mitre, dans laquelle ils cachent leur calotte rouge par respect pour le saint sacrement, porté par le pape à pied, nu-tête, et marchant sous un dais soutenu par huit évêques assistants.

En passant devant l'autel, le pape y déposa le saint sacrement, et continua sa route vers l'escalier qui conduit à la loge de la Bénédiction, toute tapissée de damas.

En l'attendant, la loge de la Bénédiction était vide.

Le pape et son cortége disparurent; ils venaient d'entrer dans l'escalier.

On entendait les choristes qui continuaient de chanter le *Pange lingua*, cette belle hymne composée par Théodose, évêque d'Orléans, vers l'an 838.

En ce moment, non-seulement dans la cour de la basilique, non-seulement sur la place Saint-Pierre , mais encore dans toutes les rues aboutissant à cette place comme les rayons d'une étoile à leur centre, on voyait

une mer de fidèles, flux immense, houle mouvante et tumultueuse, montant d'un effort unanime vers la basilique, et que la main de Dieu semblait impuissante à fixer.

Tout à coup, la loge de la Bénédiction s'ouvrit.

L'océan s'arrêta comme pétrifié. Un profond silence se fit au-dessus de ces vagues humaines. Trois cent mille chrétiens à la fois plièrent les deux genoux.

Cinq minutes auparavant, on n'eût point entendu passer le tonnerre grondant dans les nues.

On entendit le vol d'une colombe qui traversait la place, et allait se reposer sur le fronton aigu de la basilique.

Le souverain pontife Paul II, porté sur un fauteuil, avec la mitre en tête, abrité sous le dais, toujours soutenu par les huit évêques, apparut dans la loge de la Bénédiction.

Un cardinal vint s'agenouiller devant lui, et lui présenta un livre.

Un autre s'approcha de sa gauche tenant un cierge allumé.

Alors, le pape commença de lire dans le livre, et, quoiqu'il ne forçât point sa voix, on entendit les paroles suivantes, qui semblèrent descendre du ciel :

« Les saints apôtres Pierre et Paul, dans l'autorité et le pouvoir desquels nous mettons toute notre confiance, intercèdent en personne pour nous près du trône de Dieu.

» Amen!

» Qu'en considération des prières et des mérites de la bienheureuse Marie, toujours Vierge, du bienheureux archange Michel, du bienheureux Jean-Baptiste, des saints apôtres Pierre et Paul, et de tous les saints, le Dieu tout-puissant ait pitié de vous, et que, vos péchés vous étant remis, Jésus-Christ vous conduise à la vie éternelle.

» Amen!

» Que l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous vos péchés; que le temps de faire une bonne et fructueuse pénitence; qu'un cœur toujours humble et toujours ouvert au repentir; que la persévérance dans les bonnes œuvres, vous soient accordés par le Seigneur très-bon et très-miséricordieux.

» Amen!

» Et que la bénédiction du Père tout-puissant, du Fils et du Saint-Esprit descende sur vous, et y demeure pendant l'éternité.

» Amen! »

En disant ces dernières paroles, le pape se leva, et, en prononçant le nom de chacune des personnes de la très-sainte Trinité, il fit une croix sur le peuple; puis, à ces mots : « Descende sur vous, et y demeure pendant l'éternité! » il leva les bras au ciel, les ramena croisés sur sa poitrine, et s'assit.

Aussitôt un cardinal-diacre lut l'indulgence plénière accordée aux assistants, et jeta l'écrit sur la place.

Ce parchemin était l'ambition des trois cent mille personnes assemblées devant la basilique de Saint-Pierre. Pas une qui n'eût donné dix ans de sa vie pour être le privilégié du hasard, ou plutôt du Seigneur, qui parviendrait à s'emparer de ce bienheureux écrit portant la signature du saint père.

Ce parchemin flotta pendant quelques secondes au gré du vent, et tandis que toutes les mains s'étendaient afin de le saisir, il vint tomber aux genoux du pèlerin.

Celui-ci n'avait qu'à faire un mouvement pour s'en emparer; sans doute, il ne l'osa point.

Un de ses voisins le ramassa sans qu'il essayât de le lui disputer; on eût dit que, de cette bénédiction, de cette rémission des péchés, de cette indulgence plénière, il était seul excepté.

Au moment où l'écrit échappa à la main du cardinal, les canons du château Saint-Ange tonnèrent tous à la fois; toutes les cloches de la basilique et les cloches des trois cents autres églises de Rome bondirent et envoyèrent leurs volées à travers les airs. Enfin, le son de cinq cents instruments de musique monta vers le ciel accompagné des cris de joie, de reconnaissance et d'actions de grâces du monde chrétien tout entier, dont chaque ville, en signe de vassalité éternelle, semblait avoir envoyé sa députation vers la ville sainte.

Seul, au milieu de tous ces hommes criant gloire à Dieu, le voyageur resta muet, se leva, entra dans

l'église, passa devant le bénitier sans toucher à l'eau bénite, devant l'autel sans faire le signe de la croix, devant le grand pénitencier sans s'agenouiller et lui demander l'absolution, et entra dans la chapelle des pèlerins.

Il est d'usage que, le jeudi saint, en descendant de la loge de la Bénédiction, le pape lave les pieds à treize pèlerins. Ces treize pèlerins, pendant les trois jours sacrés, deviennent les hôtes du pape, et sont nourris par lui.

Douze étaient déjà sur leurs siéges, et attendaient.

Le treizième siége était vacant.

Le voyageur alla s'y asseoir.

A peine avait-il pris sa place, que le pape entra, toujours porté sur sa chaise.

Là seulement, Sa Sainteté descendit, passa dans ce que l'on appelle la salle des ornements, où elle quitta la chape blanche, le formale et la mitre de gaze d'or, et où le cardinal-diacre lui mit l'étole violette, le manteau de satin rouge, le formale d'argent doré et la mitre de gaze d'argent.

Ce changement fait, le pape rentra dans la chapelle, s'assit sur le trône préparé pour lui, sans baldaquin, avec deux tabourets pour les deux cardinaux, et deux flambeaux allumés, un de chaque côté du trône.

En même temps, il fit verser l'encens dans l'encensoir par le cardinal-prêtre, et donna sa bénédiction au cardinal-diacre, qui devait chanter l'évangile prescrit pour la cérémonie.

Le cardinal-diacre chanta l'évangile ; après quoi, le sous-diacre donna le livre saint à baiser au pape, tandis que le cardinal-diacre, prenant l'encensoir, l'encensait trois fois, et que les chantres entonnaient le verset : *Mandatum novum do vobis.*

Pendant ce chant, le pape se leva, et, le cardinal-diacre lui ayant ôté sa chape, il s'approcha du premier pèlerin, c'est-à-dire de celui qui était le plus éloigné du voyageur. Deux camériers le suivaient portant dans deux bassins, l'un treize essuie-mains, l'autre treize bouquets de fleurs.

Le trésorier venait après eux, en chape et en rochet, portant une bourse de velours cramoisi, brodée d'or, dans laquelle étaient treize médailles d'or et treize médailles d'argent.

Le voyageur suivait tous ces détails avec une anxiété visible, et il était facile de comprendre qu'il approchait de quelque terrible crise.

La cérémonie commença, rappelant celle de Jésus lavant les pieds des apôtres. A mesure que le pape en avait fini avec un pèlerin, il passait à un autre, et, par conséquent, se rapprochait du voyageur. Alors, la pâleur de celui-ci augmentait, et cette anxiété qui faisait tressaillir tout son corps de mouvements convulsifs devenait plus profonde. Enfin, le pape arriva à lui; le sous-diacre se baissa pour dénouer le cordon de ses sandales; mais en ce moment, le pèlerin retira son pied, et se précipita aux genoux du vicaire de Notre-Seigneur en s'écriant :

— O saint, trois fois saint, je ne suis pas digne que vous me touchiez!

Paul II ne s'attendait point à cet éclat : il se recula presque effrayé.

— Alors, dit-il, que désirez-vous de moi, mon fils?

— Je désire, ô très-saint père, dit le pèlerin en touchant la dalle de son front, je désire bien humblement que vous entendiez en confession un malheureux pécheur... le plus grand et le plus indigne de ceux que vous avez jamais entendus! le plus grand et le plus indigne de ceux que vous entendrez jamais!

Le pape regarda un instant avec hésitation cet homme prosterné à ses pieds ; puis, comme aux sanglots qui s'échappaient de sa poitrine, comme à sa parole sombre, comme à son geste désespéré il était facile de reconnaître le sentiment d'une profonde douleur :

— C'est bien, mon fils, dit-il, puisque vous faites partie des treize pèlerins, vous êtes mon hôte. Allez donc m'attendre à mon palais de Venise... Aussitôt l'office du jour fini, je vous y joins : j'entendrai votre confession, et, s'il y a un moyen de rendre la tranquillité à votre cœur, espérez, la tranquillité lui sera r ndue.

L'inconnu saisit à deux mains le bas de la robe du saint père, la baisa humblement et ardemment, se releva, prit son bâton qu'il avait déposé dans un coin, et sortit de la chapelle suivi des regards étonnés du ape et des cardinaux, des prélats et des douze pèlerins, se de-

mandant quel était cet étranger qui était venu s'asseoir un instant parmi eux, et quel crime si irrémissible il avait commis, qu'il fût obligé de s'adresser au saint père lui-même pour en obtenir l'absolution.

—

Le maudit.

Le palais de Venise, vers lequel s'acheminait le voyageur inconnu, bâti par Paul II, d'après les dessins de Julien Maïano, avec les débris du Colysée, et sur l'emplacement des anciennes Septa Julia, venait d'être achevé depuis deux ans à peine. Il s'élevait, — à cette époque où les palais Braccioli, Panfili, Altieri et Buonaparte n'étaient pas encore bâtis, — sur une immense place où, à son avénement au pontificat, le pape Paul II avait, à l'imitation de César, donné un grand repas à tout le peuple romain. Vingt mille couverts avaient été, pendant cinq jours, renouvelés cinq fois par jour, et l'on évaluait à cinq cent mille le nombre des convives qui avaient pris part à cette gigantesque collation.

En effet, Paul II, qui pouvait avoir, alors, cinquante-deux ou cinquante-trois ans, après avoir été un des plus beaux hommes de l'Italie,—si beau, qu'il renonça à s'imposer le nom de *Formose*, qu'il avait choisi d'abord, de peur que l'on n'entachât d'orgueil le choix de ce nom; — Paul II était demeuré un des plus fastueux princes du monde, adorant les bijoux, faisant des collections de

diamants, d'émeraudes et de saphirs, et jouant sans cesse avec des pierres précieuses qu'il roulait en cascade de l'une de ses mains dans l'autre.

C'était dans ce magnifique palais, aujourd'hui siége de l'ambassade d'Autriche, qu'il avait donné rendez-vous au voyageur, qui, introduit dans son cabinet, l'attendait avec anxiété.

L'attente ne fut pas longue. — Paul II avait remarqué le costume antique du pèlerin, le caractère profondément accentué de sa physionomie, la violence presque furieuse de son repentir, et toutes ces circonstances réunies lui avaient inspiré une grande curiosité de se retrouver en face de cet homme.

Lorsque le voyageur s'était présenté au palais, venant de la part du pape, les serviteurs de Paul II l'avaient reconnu pour un des treize pèlerins qui devaient être les hôtes du souverain pontife pendant la semaine sainte. En conséquence, d'après les ordres donnés d'avance, ils avaient voulu lui présenter un repas composé de poisson, de gibier maigre et de fruits secs; mais, comme il avait fait à Casa-Rotondo, le voyageur n'avait accepté qu'un morceau de pain et un verre d'eau qu'il avait mangé et bu debout.

C'était dans cette attitude que Paul II le retrouvait en rentrant dans son cabinet.

Maintenant, comment se faisait-il que cet homme, que nous avons vu jusqu'ici si fort, si puissant, si maître de

lui-même, tremblât au bruit des pas qui s'approchaient de la porte de ce cabinet? et comment se fit-il encore que, lorsque cette porte s'ouvrit, et qu'il eut reconnu que c'était bien le souverain pontife qui venait à lui, un tel frisson passa par tout son corps, qu'il fut obligé, pour ne pas défaillir, de s'appuyer à un fauteuil placé à portée de sa main?

Paul II fixa sur lui son grand œil noir, et, à la douteuse lueur de deux bougies, unique lumière qui éclairât le cabinet, il remarqua sa pâleur presque livide.

En effet, placé dans la pénombre comme était l'inconnu, vêtu de sa tunique grise, et enveloppé de son manteau bleu, qui se fondait dans l'obscurité, son visage seul était visible, apparaissant plus pâle encore qu'il n'était peut-être en réalité, au milieu de l'encadrement de sa barbe et de ses cheveux noirs.

Tout autre que le pape Paul II eût hésité, sans doute, à demeurer seul avec cet homme; mais, esprit aventureux, cœur intrépide, Pietro Barbo comprit qu'il avait devant lui quelque chose d'incommensurable comme douleur, sinon comme repentir, et que ce pécheur, venu de si loin pour lui avouer un crime qui ne pouvait être pardonné que par lui, devait nécessairement être un de ces grands coupables comme nous en a légué la seule antiquité, un de ces privilégiés des grandes colères célestes que l'on nomme Prométhée, OEdipe ou Oreste.

Repoussant donc toute terreur vulgaire, il marcha droit à l'étranger.

— Mon fils, lui dit Paul II d'une voix pleine de douceur et de sérénité, je vous ai promis le secours de mon intercession près du Seigneur, je vous l'apporte.

L'inconnu ne répondit que par un gémissement.

— Quel que soit le crime que vous ayez commis, si grande que soit la faute que vous ayez faite, la miséricorde de Dieu est plus grande encore... Confessez ce crime, avouez cette faute, et Dieu vous pardonnera.

— Mon père, répondit l'inconnu d'une voix sourde, Dieu a-t-il pardonné à Satan?

— Satan s'était révolté contre Dieu; Satan était l'ennemi du genre humain; Satan était la personnification du mal sur la terre... D'ailleurs, Satan ne s'est pas repenti, et vous vous repentez, vous.

— Oui, murmura l'inconnu, humblement, sincèrement, profondément.

— Si vous parlez du cœur et des lèvres à la fois, la moitié du chemin est faite vers la miséricorde divine, et vous n'avez plus qu'à achever... Maintenant, dites-moi qui vous êtes, d'où vous venez, ce que vous demandez.

L'inconnu poussa un second gémissement, et porta ses deux mains à son visage, qu'il déroba entièrement aux regards de son juge, formant un réseau de ses doigts, qu'il croisait convulsivement sur ses yeux et sur son front.

— Ce que je veux? dit-il, oh! je le sens bien, je veux la chose impossible: mon pardon!... D'où je viens? puis-je vous le dire, depuis le temps que j'erre d'un bout du monde

à l'autre... Je viens du Nord, je viens du Midi, je viens de l'Orient, je viens du Couchant, je viens de partout! Qui je suis?...

Il hésita un instant comme si un combat terrible se livrait en lui; puis, avec un geste et un accent désespérés :

— Regardez, dit-il.

Et, relevant des deux mains sa longue chevelure noire, il découvrit son front, et fit luire aux yeux épouvantés du souverain pontife ce signe de flamme que l'ange de la colère céleste, imprime au front des maudits.

Puis, faisant un pas vers lui pour rentrer dans le cercle de lumière hors duquel il s'était réfugié :

— Et, maintenant, dit-il, me connaissez-vous?

— Oh! s'écria Paul II étendant malgré lui le doigt vers le signe fatal, es-tu donc Caïn?

— Plût à Dieu que je fusse ou que j'eusse été Caïn! Caïn n'était pas immortel; il fut tué par son neveu Lamech. Bienheureux ceux qui peuvent mourir!

— Tu ne peux donc pas mourir, toi? demanda le pape en reculant involontairement.

— Non, pour mon malheur; non, pour mon désespoir; non, pour ma damnation! C'est mon supplice, à moi, de ne pouvoir mourir... Oh! ce Dieu qui me poursuit, ce Dieu qui m'a condamné, ce Dieu qui se venge, ce Dieu sait, cependant, si j'ai bien fait tout ce qu'il faut pour cela!

Ce fut le pape qui à son tour voila son visage entre ses mains.

— Malheureux! s'écria-t-il, oublies-tu que le suicide est le seul crime sans pardon, parce qu'il est le seul dont on n'ait pas le temps de se repentir?

—Ah! dit l'inconnu, voilà que, vous aussi, vous me jugez à la mesure des autres hommes, moi qui ne suis pas un homme, puisque j'échappe à cette loi humaine à laquelle nul n'échappe : à la mort! — Non, je suis, comme Encelade, un titan mal foudroyé qui, à chacun de mes mouvements, à chacune de mes haleines, soulève tout un monde de douleurs!... J'avais un père, une mère, une femme, des enfants; j'ai vu mourir tout cela, et les enfants de mes enfants, et je n'ai pu mourir!... Rome la géante est tombée en ruines : je me suis mis aux pieds de la géante qui s'écroulait, et je suis sorti poudreux, mais sain et sauf du milieu de ses ruines! Du haut des pics qui nouent à leurs flancs une ceinture de nuages, là où Charybde gronde, là où Scylla aboie, je me suis précipité dans la mer : j'ai descendu jusqu'au fond de ses gouffres tournoyants, et, à travers les requins aux nageoires de cuivre, à travers les caïmans aux écailles d'acier, la mer m'a repoussé et jeté sur le rivage comme un débris de navire échoué! On m'avait dit que le Vésuve était une bouche de l'enfer; je me suis élancé dans le Vésuve au moment où la lave bouillonnait, au moment où le volcan lançait au ciel ses plus profondes entrailles : le cratère a été pour moi ce qu'eût été une couche de sable, un lit de mousse; il m'a vomi avec sa cendre, roulé avec sa lave, et je me suis retrouvé vivant

au milieu des fleurs des prairies, et sous l'ombrage embaumé des orangers de Sorrente! Une forêt indienne avait pris feu, une de ces forêts de boababs dont un seul forme une forêt : j'entrepris de la traverser, espérant n'en jamais sortir; chaque arbre était une colonne de feu, avait des branches de feu, secouait une chevelure de feu... Je mis trois jours et trois nuits à franchir l'incendie immense, et, entré d'un côté, je sortis de l'autre sans que la flamme eût offensé un seul de mes cheveux! Je savais qu'il existait dans l'île de Java un arbre dont l'ombre et le suc sont mortels; un homme passant sous cette ombre au galop du cheval le plus rapide tombe mort : j'ai été me coucher sous l'ombre de cet arbre, je me suis étendu entre deux cadavres, je m'y suis endormi, je m'y suis réveillé, et j'ai continué mon chemin! Dans les lacs des îles encore inconnues de l'Océanie, à cette heure où, à son zénith, le soleil brise ses rayons dans une eau tiède, et fait étinceler sur les feuilles de gigantesques nénuphars des familles entières de serpents enroulés par milliers les uns autour des autres ; là où l'on ne distingue que des nœuds d'or, d'acier et d'émeraude doublement, triplement entrelacés; là où l'on ne voit que des yeux flamboyants, des gueules enflammées, des langues dardant leurs triples dards; là où l'on n'entend que des froissements d'écailles visqueuses, des sifflements d'haleines empestées; là, je me suis laissé glisser à la surface de l'eau, battant l'herbe de mes mains et de mes pieds, prenant à poignées

ces chevelures de Méduse, fouettant avec le serpent noir du Cap l'aspic du Nil et la vipère de Ceylan, et ni la vipère de Ceylan, ni l'aspic du Nil, ni le serpent noir du Cap n'ont rien pu contre moi!... Une nuit, je traversais le désert; je vis venir à moi, avec la rapidité du simoun, à travers l'obscurité transparente du tropique, quelque chose comme une trombe de sable accompagnée de bruits impossibles à définir. Une girafe était allée chercher le frais dans une de ces boueuses lagunes où s'endorment les lions; un lion qui dormait s'était réveillé, et, du milieu des roseaux, bondissant sur les épaules de la girafe, il avait enfoncé ses ongles de fer dans les muscles de son cou. Le cheval gigantesque avait alors pris la fuite, enragé de douleur, insensé d'effroi, emportant le cavalier à la longue crinière, qui rongeait sa proie vivante. Partout où le groupe rapide avait passé, il avait attiré à lui tigres, panthères, léopards, hyènes, chacals, lynx, chasseurs nocturnes cherchant chacun sa proie; alors, tous s'étaient lancés sur leurs traces selon la rapidité ou le courage, rugissant, hurlant, glapissant, les tigres d'abord, les panthères ensuite, puis les léopards, puis les hyènes, puis les chacals, puis les lynx, tous le museau contre terre pour ne pas perdre la piste du sang. A dix pas de moi, la trombe roula : la girafe n'avait plus la force de porter son terrible fardeau; elle étendit son long cou de mon côté, poussa un faible râle, et expira... Eh bien, j'allai disputer sa proie au lion; je me ruai au milieu des tigres, des

panthères, des léopards, des hyènes, des chacals et des lynx, rugissant, hurlant, glapissant comme eux! Le jour vint: j'étais seul, haletant, mais sans blessure, couché sur le cadavre de la girafe... Tous ces monstres qui eussent déchiré un Hercule, un Antée, un Gerion, avaient regagné, les uns leurs roseaux, les autres leurs jongles, ceux-ci leurs bois, ceux-là leurs cavernes. Ongles et dents s'étaient émoussés sur moi! — Oh! à défaut de pardon, mon Dieu! mourir, mourir, mourir, voilà tout ce que je vous demande!...

— Mais, alors, dit le pape, qui avait écouté sans l'interrompre ce long cri de désespoir, le plus terrible, le plus douloureux qu'il eût jamais entendu, si tu n'es pas Caïn... tu es donc?...

Et il s'arrêta comme effrayé de ce qu'il allait dire.

[— Je suis, reprit l'inconnu d'une voix sombre, celui qui n'a pas eu pitié de la grande douleur... Je suis celui qui a refusé à l'Homme-Dieu, succombant sous le poids de sa croix, une minute de repos sur le banc de pierre de sa porte... Je suis celui qui a repoussé le martyr du côté de son calvaire... Je suis celui sur lequel Dieu venge, non pas la divinité, mais l'humanité... Je suis celui qui a dit: « Marche! » et qui, en expiation de ce mot, doit marcher toujours... Je suis l'homme maudit! je suis le Juif-Errant!]

Et, comme le pape faisait, malgré lui, un pas en arrière:

— Écoutez-moi, écoutez-moi, saint père, s'écria-t-il

en l'arrêtant par le bas de sa longue lévite blanche, et, quand vous saurez ce que j'ai souffert pendant lés quinze siècles que j'ai vécu, peut-être aurez-vous pitié de moi, et consentirez-vous à être l'intermédiaire entre le coupable et le juge, entre le crime et le pardon!

Le pape ne put résister à cette profonde prière : il s'assit, appuya son coude sur une table, laissa tomber sa tète sur sa main, et écouta.

Le juif se traîna jusqu'à lui sur ses genoux, et commença.

—

Maintenant, que le lecteur nous permette de nous substituer à celui qui parle, et nous accorde sa patiente attention pour le gigantesque récit qui, à travers quinze siècles, va se dérouler sous ses yeux.

Ce n'est point, cette fois, l'histoire d'un homme que nous racontons, c'est l'histoire de l'humanité.

FIN DU PROLOGUE.

INTRODUCTION.

Jérusalem.

Il y a des noms de villes ou des noms d'hommes, qui, lorsqu'on les prononce dans quelque langue que ce soit, éveillent à l'instant même une si grande pensée, un si pieux souvenir, que ceux qui entendent prononcer ce nom, cédant à une puissance surnaturelle et invincible, se sentent tout près de ployer les deux genoux.

Jérusalem est un de ces noms saints pour toutes les langues humaines; le nom de Jérusalem est balbutié par les enfants, invoqué par les vieillards, cité par les historiens, chanté par les poëtes, adoré par tous.

Dans l'opinion des vieux siècles, Jérusalem était le centre du monde; dans la croyance des siècles modernes, elle est restée le centre de la famille universelle.

Yerousch al Aïm, dont nous avons fait Jérusalem, veut dire *vision de paix;* — ce sera la ville choisie de Dieu, la ville glorieuse, la ville bâtie sur les montagnes saintes.

La tradition du passé dit qu'Adam y est mort; la tradition de l'avenir dit que le Sauveur y naîtra.

Moïse rêve d'en faire la capitale de son peuple errant.— Pourquoi, de ces Hébreux pasteurs; pourquoi, de ces tribus nomades, essaye-t-il, par un labeur de quarante ans, de faire une famille, un peuple, une nation? Pourquoi leur vante-t-il, dans la captivité, le pays de Chanaan? Pourquoi les guide-t-il dans la fuite vers la terre promise? Pourquoi, au milieu de la foudre et des éclairs, demande-t-il pour eux à Jehovah des lois, dans une entrevue dont la majesté semble avoir frappé les rochers du Sinaï d'une stupeur éternelle? C'est pour que la ville de Jésus s'appelle Jérusalem; c'est pour que Jérusalem, qui a précédé la Rome de Romulus, survive à la Rome de saint Pierre; c'est pour que les pèlerins de tous les âges montent vers elle, tantôt couverts de fer et la lance au poing, pour la reconquérir, tantôt pieds nus et le bâton à la main, pour la glorifier.

Aussi, voyez les prophètes, comme ils sont jaloux de cette prédestinée? Tombe-t-elle sous le glaive de Nabuchodonosor, c'est la prostituée de Babylone! se relève-t-elle sous l'épée des Macchabées, c'est la vierge de Sion ! la victoire a effacé sa souillure, l'indépendance lui a rendu sa virginité.

C'est que ces mêmes prophètes ont dit d'elle :

« Toutes les nations tendront, un jour, vers moi, et les peuples se diront entre eux : « Venez! montons vers le
» dieu de Jacob! Il nous instruira de ses principes, et
» nous marcherons dans ses chemins; car la voix sortira

» de Sion, et la parole par excellence, de Jérusalem. Elle » servira d'arbitre aux nations, et elle censurera les » peuples. Alors, les hommes transformeront leurs glaives » et leurs lances en hoyaux et en serpes; une nation » ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et le fruit de la » justice sera la sûreté et la paix! »

Aussi, voyez comme Jehovah, — le Dieu unique, le Dieu jaloux, le Dieu fort, le Dieu puissant, le Dieu vengeur, — la protége, cette Jérusalem, qui est la *vision de paix*. Moïse, l'*interprète du Seigneur*, tend ses bras vers elle; David, l'*oint du Seigneur*, bâtit ses murailles; Salomon, le *bien-aimé du Seigneur*, élève son temple : Moïse, c'est-à-dire le DOGME; David, c'est-à-dire la FORCE, Salomon, c'est-à-dire la SAGESSE.

Jetons donc un coup d'œil sur Jérusalem : voyons-la naître, grandir et tomber, mais tomber providentiellement, tomber devant la puissance romaine, qui enveloppe le monde entre ses bras, et qui, de mille nations, épis séparés, fait une seule gerbe que mûrira, en vue de la civilisation moderne et dans le but de la fraternité universelle, le soleil du christianisme, — seul astre qui luira à la fois pour le riche et pour le pauvre, pour le fort et pour le faible, pour l'oppresseur et pour l'esclave, étant fait de l'étoile des rois et de l'étoile des bergers!

Un des cinq rois qu'a battus Josué à Gabaon, — pendant ce combat de trois jours où le soleil ne se coucha point, afin de donner au vainqueur le temps d'achever sa victoire, —

s'est, après sa défaite, réfugié sur une montagne, et s'y est fortifié. — Ce roi se nomme Adonisech; cette montagne s'appelle le mont Sion.—Le peuple auquel commande Adonisech, ce sont les Jébuséens, descendants de Jébus, troisième fils de Chanaan.

La nation élue du Seigneur, la nation qui devait être en lutte avec toutes les nations, faire une guerre d'extermination à tous les peuples; cette nation avait besoin, pour bâtir sa ville, d'un lieu fortifié par la nature même; il lui fallait tout autour d'elle des escarpements et des défilés. La *vision de paix* ne pouvait se montrer que sur les hauts lieux. — Écoutez Tacite, et vous allez voir comme il est d'accord avec Moïse, comme il justifie David.

« Jérusalem, située dans une position difficile, avait encore été fortifiée par des ouvrages avancés, et par des masses de constructions qui l'eussent rendue presque imprenable, eût-elle été bâtie au milieu d'une plaine. Les fondateurs de Jérusalem avaient prévu que la différence des mœurs leur attirerait des guerres fréquentes; c'est pourquoi ils avaient tout disposé contre le plus long siége. »

David comprend bien l'importance de la position, et Adonisech connaît bien la force de la place.

— Venez! venez! crie ce dernier, du haut des remparts, à David et à son armée; nous n'enverrons contre vous que les aveugles et les boiteux : cela suffira pour vous vaincre!

Que répond David? Il étend le bras vers l'imprenable forteresse.

— Celui, dit-il, qui montera le premier sur ce rempart, sera mon général, et commandera après moi!

A cette promesse, les trente forts d'Israël s'élancent; l'armée royale les suit. Joab, neveu du roi, applique son échelle contre la muraille, qu'il escalade au milieu des traits, des solives et des quartiers de roc; puis il saisit le créneau, saute sur le rempart, et s'y maintient jusqu'à ce que ses compagnons viennent le secourir.

La forteresse est prise, — et Joab est ce rude général qu anéantira, dans Isobeth, la race de Saül, qui assassinera Abner, et qui plantera lui-même trois lances dans le cœur d'Absalon, le fils de son roi.

Quant à la garnison, — on sait ce que les rois d'Israël font de leurs ennemis depuis que Saül a été puni pour avoir épargné les Amalécites et leur roi, — l'épée du vainqueur la dévore!

Le chant de triomphe de David nous donnera une idée de l'importance de cette victoire.

« Les rois et les chefs de la terre avaient conspiré ensemble contre nous ; ils avaient dit en secret : « Venez, et nous les détruirons! ils ne seront plus une » nation, et nous ferons disparaître le nom d'Israël de la » surface de la terre! » Mais le Dieu fort a disposé mon bras pour la bataille. J'ai poursuivi mes ennemis, et j'ai toujours march en avant jusqu'à ce que je les eusse

consumés. Ils sont tombés sous mes pieds, et je les ai dispersés comme la poussière au souffle du vent! J'ai assujetti des peuples que je ne connaissais point; au bruit de mon nom, ils se sont soumis. L'étranger s'est écoulé et a tremblé dans ses retraites! »

David est donc maître du formidable emplacement; il a pour centre de défense trois montagnes reliées par leurs contre-forts mêmes : Sion, Acra et Moriah; il a trois fossés gigantesques créés par la main qui ébranle les mondes : à l'orient, la profonde vallée de Josaphat, où roule le Cedron; au midi, le ravin escarpé de Gehennon; à l'occident, le gouffre des Cadavres. Au nord seulement, la nouvelle ville sera attaquable; aussi est-ce par le nord que, malgré sa triple muraille, l'attaqueront successivement Nabuchodonosor, Alexandre le Grand, Pompée, Titus et Godefroy de Bouillon.

Et, maintenant, qu'était le monde à cette époque où David nous apparaît, son épée sanglante à peine rentrée au fourreau, sa harpe entre les mains, et remerciant le Seigneur, qui, en le faisant fort et victorieux, a préparé par lui les grands destins d'Israël?

Le monde n'est pas encore descendu vers l'Europe; il en est aux civilisations patriarcales, théocratiques et sacerdotales de l'Orient.

L'Inde est déjà caduque; elle a des dynasties éteintes et oubliées, des villes dont les noms sont effacés, dont les ruines sont inconnues; il y a des milliers d'années

que sa civilisation s'est levée derrière l'Himalaya : les premiers maîtres auxquels elle se souvient d'avoir obéi, ce sont les Bardht, qui florissaient un siècle après le déluge; les Chandras, qui remontent à trois mille deux cents ans avant le Christ; les Djadouster, qui viennent mille ans après eux. Au reste, on trafique avec elle, on lui achète ses soies, ses cotons, ses étaims, son bois de sandal, sa gomme, sa laque, son huile, son ivoire, ses perles, ses émeraudes, ses diamants; mais on ne la connaît pas.

L'Égypte, la fille de l'Éthiopie, lui a succédé, comme la Grèce succédera à l'Égypte; — l'Égypte, faite du limon du Nil, sur les bords duquel vingt-quatre dynasties et cinq cents rois ont élevé Thèbes, Éléphantine, Memphis, Héraclée, Diospolis ; l'Égypte, la mère des Anubis, des Typhon et des Osiris, dieux aux têtes de chien, de chat et d'épervier; patrie des monuments démesurés et mystérieux; l'Égypte, avec ses avenues de pylônes, ses forêts d'obélisques, ses camps de pyramides et ses troupeaux de sphinx; l'Égypte, à la captivité de laquelle les Hébreux viennent miraculeusement d'échapper, et qui a vu engloutir dans la mer Rouge son pharaon Aménophis et sa puissante armée, lesquels avaient eu l'audace de poursuivre le peuple de Dieu; l'Égypte, avec son azur implacable, son soleil rouge et sanglant comme l'œil d'une fournaise; l'Égypte, où, chose effrayante! les morts ont gardé leur forme depuis qu'il y a des morts; où des baumes magiques disputent la matière au néant; où

chaque génération qui passe sur la terre va, se couchant dessous, se superposer, spectre desséché, aux vingt générations de momies qui l'ont précédée! l'Égypte, enfin, vaste tombe souterraine, où l'éternité se fait palpable et où rien ne trouble le silence de la mort, pas même le ver du sépulcre!

L'Assyrie vient après elle, et fleurit dans toute sa vigueur. Au nord, Assur, fils de Sem, a fondé Ninive; au midi, Nemrod, petit-fils de Cham, a fondé Babylone; — Ninive, que le fils de Bélus agrandit en lui donnant son nom, et qui s'étend pendant toute une lieue sur la rive gauche du Tibre; Babylone, où l'on entre par cent portes de bronze, et qui couvre de ses palais, de ses murailles, de ses jardins suspendus les deux rives de l'Euphrate. — Les deux sœurs soupirent d'amour sous les palmiers gigantesques qui ombragent le beau pays berceau du genre humain; elles tiennent les clefs du commerce de l'Asie; elles sont les routes où passent les richesses du monde. Les produits de l'Inde et de l'Égypte leur arrivent, à l'une par l'Euphrate, à l'autre par le Tigre, à toutes deux par d'immenses caravanes de chameaux.

La Phénicie a quelques siècles à peine d'existence; son peuple innombrable fourmille sur l'étroite plage que dominent les cèdres du Liban; — sur le rocher d'Arad, les maisons ont jusqu'à sept étages; — c'est une race impure chassée de l'Inde par Tarak'hya, chassée de l'Égypte par

Sésostris. Le Seigneur, qui a puni Gomorrhe et Sodôme, a oublié Tyr et Sidon : là, les générations pullulent, les races croisées grouillent sans famille certaine, chacun ignorant qui est son père, qui est son fils, tous multipliant au hasard, comme les insectes et les reptiles après les pluies d'orage. Acculés à la Méditerranée, ils l'ont asservie et prise pour esclave, et, tandis que Sidon se fait l'atelier de toutes les fines merveilles de l'Asie, Tyr bat les mers avec les ailes de ses mille vaisseaux.

Carthage, leur fille, vient d'être fondée; c'est la sentinelle avancée de la civilisation orientale en occident. Mais Carthage n'est encore qu'un entrepôt de Sidon, qu'un comptoir de Tyr, et c'est dans cent cinquante ans seulement que Didon, fuyant son frère, fera de Carthage, en l'agrandissant, la future rivale de Rome.

Athènes, née d'une colonie égyptienne, vient d'épuiser la série de ses rois, ouverte par Cécrops et fermée par Codrus, à sa période monarchique a succédé sa période aristocratique ; ses archontes perpétuels la régissent depuis cent ans; c'est déjà la reine de la Grèce. Mais qui connaît la Grèce? — Homère n'est pas né!

Albe grandit; les rois latins reculent de jour en jour ses limites; mais elle a trois siècles encore à parcourir avant d'essaimer sa première colonie, et ses troupeaux paissent sur les sept collines où sera Rome.

Quant à l'Espagne, quant à la France, quant à l'Allemagne, quant à la Russie, ce sont des plaines incultes,

des rochers déserts, des forêts profondes, et à peine si l'homme habite ces contrées sauvages, bonnes pour les loups, les sangliers et les ours.

L'Europe n'est encore connue que comme la troisième partie du monde.

Revenons à la ville sainte.

Après David, le roi de la guerre, apparaît Salomon, le roi de la paix. Son père lui a tout préparé pour un règne tranquille. — C'est David qui a usé contre son bouclier la guerre étrangère et la guerre civile; c'est David, enfin, qui a bâti Jérusalem, et qui l'a assise sur un trépied dont l'une des branches, celle de l'occident, s'appuie à la mer Intérieure, et dont les deux autres aboutissent, celle du midi, à la mer des Indes par le golfe Arabique, celle du nord, à la mer Caspienne par les passages de l'Euphrate et du Tigre.

Pour dominer la mer Intérieure, il lui a fallu battre les Philistins; pour commander le golfe Arabique, il lui a fallu dompter les tribus iduméennes; enfin, pour devenir maître des passages de l'Euphrate et du Tigre, il lui a fallu vaincre les rois de Syrie et de Damas.

Salomon n'aura plus qu'à bâtir le temple, et à fonder Palmyre.

Le jeune roi monte sur le trône l'an 2970 de la création du monde.

Son premier soin est d'aller à la colline de Gabaon offrir à Dieu mille victimes sur l'autel d'airain que Moïse

avait fait construire dans le désert; offrande si agréable au Seigneur, qu'il lui apparaît la nuit suivante, et lui promet, en récompense de sa piété, de lui accorder le don qu'il désirera.

Salomon demanda la sagesse.

Et Dieu lui répondit :

— Puisque tu me demandes la sagesse, qui est l'intelligence du bien et du mal, je t'accorde non-seulement ce que tu me demandes, mais encore la beauté, la richesse et la gloire; si bien qu'aucun roi des siècles passés ne t'aura égalé, et qu'aucun roi des siècles à venir ne t'égalera!

« Aussi, dit le troisième livre des *Rois*, l'esprit de Salomon était capable de s'appliquer à autant de choses qu'il y a de grains de sable sur les bords de la mer. »

Et ce fut par cette grâce du Seigneur que Salomon, effaçant la réputation des quatre fils de Mahol, les premiers poëtes du temps, composa trois mille paraboles, fit cinq mille cantiques, écrivit un livre gigantesque sur la création comprenant les végétaux, depuis le cèdre qui s'épanouit au sommet du Liban jusqu'à l'hysope qui rampe aux gerçures des murailles; décrivant les animaux des mers, des airs, des forêts et des montagnes, depuis le poisson qui fend les eaux les plus profondes de l'Océan jusqu'à l'aigle qui nage dans l'azur des cieux, et se perd dans les rayons éblouissants du soleil.

Beaucoup de ces livres, beaucoup de ces chants, beaucoup de ces paraboles, nous sont inconnus, s'étant égarés

sur une route de trois mille ans; mais tout le monde a lu le *Cantique des cantiques*, cette suave vision de la Judée à ses plus beaux jours; cette fraîche poésie tout imprégnée du parfum des lys de Gelboë et des roses de Saaron; cette mélodie d'amour que le poëte composa pour le mariage du roi avec la fille du pharaon Osochor, qui lui apportait en dot l'alliance de l'Égypte et la possession de la ville de Gaza sur la Méditerranée.

C'est alors qu'affermi dans sa puissance, il s'occupe de remplir la grande mission de son règne : c'est lui que le Seigneur a choisi pour lui bâtir un temple ; il faut que le temple soit digne du Dieu.

Il a l'or, l'argent, l'airain, les pierreries, les perles, la pourpre et l'écarlate; mais il lui manque les bois de cèdre, de genièvre et de pin; il lui manque surtout l'architecte, le sculpteur, l'artiste qui fondra l'airain, l'argent et l'or; qui enchâssera les pierreries et les perles, qui taillera l'écarlate et la pourpre. Hiram, le roi de Tyr et de Sidon, le vieil allié de son père, lui enverra tout cela, et Salomon donnera aux seuls ouvriers qui couperont le bois dans le Liban vingt mille mesures de blé, vingt mille mesures d'orge, vingt mille pièces de vin et vingt mille tonneaux d'huile.

Hiram dépêche vers le jeune roi un maître habile, et met la cognée dans les montagnes du Liban; ses ouvriers y travaillent par dix mille, et se relayent tous les mois.

Et le maître envoyé à Salomon est, en effet, si habile,

que les deux cent mille ouvriers qu'il a sous ses ordres lui expédient les charpentes tout équarries, les marbres tout taillés, les colonnes toutes fondues, et, cela, d'après des mesures si parfaites, des calculs si exacts, que, le temple sort de terre, grandit et s'achève sans que sur le mont Moriah, où il est placé, on ait entendu un seul bruit de scie, un seul coup de marteau!

Salomon avait commencé à bâtir le temple dans la quatrième année de son règne, au second mois de l'année, — que les Macédoniens nomment *arthemisius*, et les Hébreux *zio*, — deux mille neuf cent soixante et onze ans après la création du monde, treize cent quarante ans après le déluge, mille vingt-deux ans après qu'Abraham fut sorti de la Mésopotamie pour venir en la terre de Chanaan, cinq cent quarante-huit ans après la sortie d'Égypte, et mille treize ans avant Jésus-Christ.

Sept ans après, le temple était achevé!

Il faudra deux cent vingt ans aux Ioniens pour bâtir le temple de Diane à Ephèse.

Ainsi Dieu, comme il l'avait promis à Salomon, lu ayant donné sagesse, richesse et beauté, lui donna aussi la gloire, en permettant qu'en si peu d'années, il bâtît un si magnifique temple.

On sait le jugement qui prouva que la sagesse résidait dans le fils de David. — Parlons un peu, maintenant, de sa richesse et de sa beauté; puis nous abandonnerons à regret cette grande et poëtique figure à la nuit du passé,

qu'elle illumine, depuis trois mille ans, des rayons de sa gloire et de sa splendeur.

Les richesses de Salomon étaient fabuleuses, si on les compare à l'étendue du royaume auquel il commandait, et surtout à ce qu'est devenu le territoire de ce royaume après une malédiction de dix-huit cents ans. Il avait d'abord les immenses trésors amassés par son père, puis ceux qu'il se faisait du revenu annuel de son royaume. Ce revenu s'élevait à six cent soixante-six talents d'or, sans compter les droits dont on frappait les marchandises, le tribut des gouverneurs, des princes et des rois de l'Arabie, ce qui faisait plus de cent millions de notre monnaie. Il avait une flotte magnifique qui partait d'Asiongabar sur la mer Rouge, faisait les voyages d'Ophir ou de la Terre d'or, et qui, outre quatre-vingts talents d'or en lingots, c'est-à-dire trente millions en deux voyages, rapportait ces perles si estimées de l'antiquité, ces harpes et ces lyres indiennes auxquelles la Grèce devait emprunter leurs formes, ces dents d'éléphants qui fournissaient l'ivoire en telle profusion, que tous les lambris du palais du roi en étaient incrustés; des singes et des paons, animaux si rares, que Salomon lui seul possédait des singes dans ses ménageries, des paons dans ses jardins. Il avait, enfin, les dons que lui faisait volontairement le royaume, et particulièrement la ville, dons si considérables de la part de cette dernière, que, d'une seule de ces offrandes, il se fit faire un char d'or, sur le devant duquel on lisait

cette phrase, écrite tout en diamants : « Je t'aime, ô ma chère Jérusalem! »

Et, quand, sur ce char, où éclataient à la fois en lettres de feu l'amour du roi pour son peuple et l'amour du peuple pour son roi, Salomon, se rendant à son palais de Hittam, situé à cent vingt stades hors de la ville, passait calme et majestueux, tout vêtu de blanc comme un messager du Seigneur, accompagné d'une troupe des plus beaux et des plus nobles jeunes gens de l'Idumée vêtus de la pourpre tyrienne, armés d'arcs et de carquois, portant leurs longs cheveux couverts de papillotes d'or qui faisaient paraître leurs visages resplendissants de lumière comme ceux des anges, de même qu'il était déjà le roi de la sagesse et de la richesse, Salomon était encore, selon la promesse du Seigneur, le roi de la beauté.

Et sa gloire se répandit si loin, que la reine de Sabah, qui régnait au fond de l'Arabie Heureuse, et qui se croyait la plus riche et la plus puissante reine du monde, le voulut voir de ses yeux;—et c'est ici que le merveilleux arabe éclate au milieu de l'histoire comme un saphir oriental monté par un orfévre phénicien.

Qui fournit le saphir? C'est Mahomet, lequel écrit son *Koran* seize cents ans après que Salomon a écrit l'*Ecclésiaste*.

Lisez le chapitre de la *Fourmi*.

Une huppe arrive du royaume de Sabah, et annonce à Salomon que la reine du Midi a quitté ses États pour le

visiter. Alors, Salomon, dont l'anneau commande aux génies, ordonne à l'un d'eux d'aller chercher à Sabah le trône de la reine, afin que la présence de ce trône qui l'attend lui soit une preuve que rien n'est caché à celui à qui Dieu fit don de la sagesse. Et, lorsque la belle Nicaulis descend de son éléphant, et qu'elle est introduite dans le palais du roi, prenant pour de l'eau le pavé, qui est de verre poli, elle découvre sa jambe, et lève le bas de sa robe de peur de se mouiller.

Derrière l'éléphant de la reine venait une longue suite de serviteurs conduisant des chameaux de Madian, et des dromadaires d'Epha tout chargés de présents destinés au prince que visitait sa royale sœur : des parfums, des aromates, des pierres précieuses et cent vingt talents d'or sept millions de notre monnaie).

La reine, qui croyait éblouir, fut éblouie ; et, quand elle eut monté, avec Salomon, les six marches qui, entre douze lionceaux d'or, conduisaient au trône d'or où il rendait ses jugements, elle s'écria en se prosternant à ses genoux :

— Heureux ceux qui sont à vous ! Heureux ceux qui vous servent! heureux ceux qui jouiront toujours de votre présence! heureux ceux qui écouteront éternellement votre sagesse !

Et la reine Nicaulis avait raison : nul prince ne s'était encore assis au milieu de tant de gloire; nul roi n'avait encore compris comme Salomon la grandeur de la majesté humaine.

Et, quand la reine s'en alla, comblée à son tour des présents de celui qu'elle était venue pour enrichir; quand, partout sur sa route, elle trouva le royaume heureux et florissant, elle s'étonnait, à chaque pas, d'une si profonde paix et d'une si grande prospérité; « car, dit le troisième livre des *Rois*, Israël et Juda vivaient sans nulle crainte, chacun sous son figuier ou sous sa vigne, depuis Dan jusqu'à Bersabée. »

Rien ne reste aujourd'hui du temple magnifique que Salomon éleva au Seigneur; rien ne reste des trois palais qu'il bâtit : un pour lui, l'autre pour la reine, l'autre pour les étrangers ; rien ne reste du tombeau où, fils pieux, il coucha sur un lit de pièces d'or son père David. Mais traversez les solitudes qui s'étendent de la Syrie à l'Euphrate, et, dans une fraîche oasis, sous ces arbres merveilleux qui lui firent donner le nom de Palmyre par les Romains, vous trouverez les ruines de la vieille Tadmor, que le désert religieux a conservées dans son vaste écrin de sable mieux que n'eût fait la main sacrilége de la civilisation.

Salomon régna quarante ans, puis mourut. Mais sa gloire l'avait précédé dans le sépulcre, et s'était couchée avant lui dans la tombe où l'attendait le cadavre paternel. — Les femmes étrangères, les filles de la Phénicie, les courtisanes de Sidon et de Tyr, avaient fait irruption dans son royaume et dans son cœur, et lui avaient imposé leurs dieux. Cette Astarté, la Vénus indienne, qui a

descendu le Nil avec les rois pasteurs, et qui deviendra plus tard l'Aphrodite de la Grèce, la Junon de Carthage et la bonne déesse de Rome; — ce Moloch, le Saturne-Feu, fournaise ardente qui, au bruit des tambours et des cymbales, dévorait ses victimes dans un embrassement enflammé! — cette Astarté et ce Moloch étaient devenus ses dieux.

Et, cependant, tout cela, — c'est-à-dire les égarements de la fin d'une si belle vie, cette suprême sagesse qui roule des hauteurs éthérées de son midi pour aller se perdre, engloutie, dans les nuages de son couchant; ces derniers regards voilés par l'erreur qui voient le prophète Ahias, de Silo, déchirer son manteau en douze parts, sans comprendre qu'ainsi, et à cause des péchés de son roi, sera tiré et déchiré en douze morceaux le royaume d'Israël; — tout cela n'ôte pas au nom de Salomon son éclatant reflet, son immense prestige. Salomon, c'est à tout jamais le symbole de la gloire, de la justice et de la science; c'est le soleil de la Judée; c'est le roi qui lutte avec Sésostris, le bâtisseur qui lutte avec Chéops, le poëte qui lutte avec Orphée; enfin, pour les Arabes, c'est plus encore : c'est l'enchanteur qui a des armées d'hommes, de dragons et d'oiseaux; qui connaît la langue de la création tout entière; qui sait ce que veut dire le cri des animaux, le murmure des arbres, le parfum des fleurs; qui, de l'aurore au couchant, du midi au septentrion, commande aux vents, messagers rapides portant sa parole aux quatre coins du monde; qui ordonne aux génies, esclaves obéissants,

d'aller lui cueillir la perle éclose au fond des mers, ou le diamant mûri dans les gerçures des roches de Golconde; lesquels génies, le croyant endormi seulement, continuent de le servir après son trépas, ne s'apercevant qu'il est mort qu'à la vue des vers qui rongent le bâton sur lequel s'appuie le cadavre royal, enterré debout.

—

Jérusalem.

II.

Avec Salomon, Jérusalem a épuisé son ère de joie, sa période de prospérité; après les poëtes qui ont chanté sa grandeur vont venir les prophètes qui prédiront sa ruine. Encore un siècle ou deux, et Israël entendra avec effroi ces grands cris précurseurs et compagnons des désastres, voix qui passent dans les tempêtes, qui retentissent dans les ténèbres, qui se lamentent sur les ruines.

En effet, Nabuchodonosor se lève. C'est l'Attila de la Bible, c'est le préposé des vengeances célestes, c'est le marteau de Jehovah frappant sur ceux qui ont déserté les autels du vrai Dieu.

Voyez, au reste, si c'est bien lui que les prophètes annoncent.

Isaïe parle :

« Il viendra un temps où tout ce qui est dans votre maison, et tout ce que vos pères y ont amassé jusqu'à ce jour, sera transporté à Babylone !

» Vos enfants mêmes qui sont sortis de vous, qui ont

été engendrés par vous, seront pris, alors, pour être esclaves, et conduits dans la ville du vainqueur... »

Puis, à son tour, c'est Habacuc qui dit au nom de Dieu :

« Je vais susciter cette nation cruelle et d'une incroyable vitesse, qui court toutes les terres pour s'emparer des maisons des autres.

» Elle porte avec elle l'horreur et l'effroi; ses chevaux sont plus légers que les léopards, plus rapides que les loups qui courent le soir.

» Sa cavalerie se répandra de toutes parts, et ses cavaliers viendront de loin, volant comme l'aigle qui fond sur sa proie.

» Ils viendront tous au butin, et leur roi assemblera des troupes de captifs comme des monceaux de sable... »

En effet, Nabuchodonosor arrive.

« En ce temps-là Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint avec ses gens pour prendre la ville.

» Alors, Joachim, roi de Juda, sortit de Jérusalem, et alla se rendre au roi de Babylone avec sa mère, ses serviteurs, ses princes et ses esclaves, et le roi de Babylone le reçut à discrétion.

» Il emporta de Jérusalem tous les trésors de la maison du roi; il brisa tous les vases d'or que Salomon, roi d'Israël, avait fait mettre dans le temple du Seigneur, selon ce que le Seigneur avait prédit.

» Il transféra tout ce qu'il y avait de considérable dans

Jérusalem, tous les princes, tous les vaillants de l'armée, au nombre de dix mille captifs, et il ne laissa après lui que les plus pauvres dans le peuple.

» Il transféra aussi à Babylone Joachim avec sa mère, ses femmes et ses esclaves, et il emmena captifs de Jérusalem à Babylone les juges du pays.

» Et ce fut ainsi que le roi de Babylone enleva les plus vaillants de Juda, les artisans, les lapidaires, tous les gens de guerre et tous les gens de cœur, et les emmena captifs à Babylone. »

C'était cette captivité qui avait été prédite par le roi David, dans ce magnifique psaume où se personnifiera la douleur des exilés de tous les temps :

« Au bord des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis, et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion!

» Nous avons suspendu nos harpes aux saules de leurs rives.

» Parce que ceux qui nous avaient emmenés en captivité nous demandaient des chants de notre pays.

» Et ils nous disaient : « Chantez-nous une hymne des » cantiques de Sion. »

« Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur sur une terre étrangère?

» Si je t'oublie, ô Jérusalem! que ma droite elle-même soit mise en oubli!

» Que ma langue se sèche dans ma gorge, si je t'oublie, ô Jérusalem!

» Si Jérusalem n'est pas à jamais le principe de ma joie!

» Souviens-toi des fils d'Edom, Seigneur, au jour où tomba Jérusalem.

» Lorsqu'ils disaient : « Détruisez-la, détruisez-la » jusque dans ses fondements! »

» Misérable fille de Babylone! béni soit qui te rendra les douleurs que tu nous as faites!

» Béni soit qui t'arrachera tes petits enfants, et les écrasera contre la pierre! »

Au nombre des exilés était Daniel.

Daniel, du sang de Juda, enlevé tout enfant à cette Jérusalem qui n'a plus de population, qui n'a plus de temple; Daniel, expliquant les songes de Nabuchodonosor, et lisant le *Manè Thecel Pharès* de Balthasar; Daniel, jeté deux fois dans la fosse aux lions, où, la première fois, il passe une nuit, et, la seconde fois, six jours; Daniel obtient, enfin, de Cyrus un édit qui autorise les Hébreux à reprendre le chemin de leur patrie, et à rebâtir le temple, auquel il fixe une hauteur de soixante coudées, une largeur égale, trois rangs de pierres polies, et un rang de bois *poussé en Syrie.*

Après soixante et dix ans de captivité, quarante-deux mille trois cent soixante Juifs rentrèrent dans leur patrie; — car deux fois, pendant ces soixante et dix années, Jérusalem avait été reprise et pillée, et, à chaque fois, une nouvelle dîme d'hommes avait été prélevée sur sa population, et avait suivi le vainqueur.

Cyrus avait mieux fait que d'autoriser à rebâtir le temple : il s'était chargé des frais de construction, et avait rendu aux Hébreux cinq mille quatre cents vases d'or et d'argent emportés de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Hélas! ce n'était pas l'ancien temple, mais c'était encore le temple. Tandis que les vieillards pleuraient, les jeunes gens poussaient des cris joyeux : ils n'avaient pas vu le premier! L'an 515 avant Jésus-Christ, on consacra le nouvel édifice en présence d'une multitude d'Hébreux accourus de la Palestine pour cette fête solennelle, pendant laquelle on immola cent veaux, deux cents béliers, quatre cents agneaux et douze boucs — un par tribu — pour les péchés d'Israël.

Le temple rebâti et consacré, c'était la nationalité reconquise.

Après avoir relevé le temple, on songea à relever les murailles; mais il fallait, pour cela, une autorisation d'Artaxercès, et nul n'osait la lui demander.

Artaxercès avait pour esclave un Juif nommé Néhémie, fils de Helchias; il avait pris cet esclave en amitié, et avait fait de lui son échanson.

Un jour, un des frères de Néhémie, nommé Hanani, vint le voir, et lui demanda ce que les Juifs qui se rencontraient sur la terre étrangère se demandaient tout d'abord entre eux : — il lui demanda des nouvelles de Jérusalem.

Hanani secoua la tête.

— Le temple est rebâti, dit-il; mais les murailles sont toujours détruites, et les portes ont été consumées par le feu!

Or, quelques jours après, pendant la vingtième année du règne d'Artaxercès, au mois de *nisan,* comme on apportait du vin devant le roi, Néhémie prit ce vin, et le lui servit. Alors, le roi le regarda, et, lui ayant trouvé le visage tout abattu :

— Pourquoi as-tu le visage si triste, lui demanda-t-il, n'étant pas malade? Il faut que tu aies quelque mal qui te tienne le cœur!

Néhémie fut saisi d'une grande crainte; mais, rappelant tout son courage, et croyant le moment favorable :

— O roi! lui répondit-il, que votre vie soit éternelle! Comment mon visage ne serait-il pas abattu quand la ville où sont les tombeaux de mes pères est déserte, quand ses murailles sont détruites, quand ses portes sont brûlées?...

— Eh bien! que demandes-tu? dit le roi.

Néhémie pria Dieu tout bas, et répondit plus hardiment :

— Si ma demande ne déplaît pas au roi, si son serviteur n'a pas démérité de lui, qu'il m'envoie, je l'en supplie, en Judée, à la ville du sépulcre de mes pères, afin que je la relève de ses ruines.

Le roi et la reine se regardèrent et échangèrent un coup d'œil d'assentiment.

— Combien ton voyage durera-t-il, et quand reviendras-tu? reprit Artaxercès.

Néhémie fixa une époque.

— C'est bien, dit le roi; va!

— Sire, dit alors Néhémie, ce que vous faites est déjà beaucoup, mais n'est pas encore assez. Je supplie le roi de me donner des lettres pour les gouverneurs du pays d'au delà le fleuve, afin qu'ils me fassent passer sûrement jusqu'à ce que je sois en Judée; je le supplie, en outre, de me donner une lettre pour Asaph, grand maître de ses forêts, afin que je puisse prendre le bois dont j'aurai besoin.

Et le roi accorda à Néhémie tout ce que Néhémie lui demandait.

Alors, Néhémie partit pour la Judée.

Peut-être rencontra-t-il sur sa route Thémistocle, exilé d'Athènes, et venant implorer l'hospitalité d'Artaxercès. — La Grèce commençait à compter au rang des nations : elle était ingrate.

Néhémie employa douze ans à accomplir la pieuse tâche qu'il avait entreprise, et, la douzième année après son départ, il revint auprès d'Artaxercès comme il le lui avait promis.

Ce que voyant celui-ci, et quelle avait été la fidélité de Néhémie à remplir sa promesse, il le renvoya à Jérusalem avec le titre de gouverneur.

Un peu plus de cent ans s'étaient écoulés depuis la reconstruction des murailles de la ville, lorsque l'on apprit tout à coup à Jérusalem qu'un conquérant étranger, venant

du nord, avait pris Damas et Sidon, et assiégeait Tyr.

Huit jours après, un messager arriva porteur d'une lettre écrite par ce conquérant au grand prêtre Jaddus.

Il lui demandait trois choses : des secours, un commerce libre avec son armée, et l'appui qu'il prêtait au roi des Perses, l'assurant qu'il n'aurait pas à se repentir d'avoir préféré son amitié à celle de Darius.

La lettre était signée d'un nom inconnu aux Juifs; — celui qui l'avait écrite s'appelait Alexandre fils de Philippe.

Jaddus n'attacha donc pas grande importance à cette lettre, et répondit que les Juifs avaient promis avec serment à Darius de ne jamais porter les armes contre lui, et qu'ils ne pouvaient y manquer tant que Darius serait vivant.

Cette lettre qu'avait reçue Jaddus, et à laquelle il venait de répondre d'une si imprudente façon, c'était la conquête européenne qui frappait pour la seconde fois aux portes de l'Asie.

On n'avait pas entendu parler de l'Europe depuis la chute de Troie.

Aussi le grand prêtre ne connaissait-il que Darius III, douzième roi de Perse.

L'empire de celui-ci était immense. Il s'étendait de l'Indus au Pont-Euxin et du Jaxarte à l'Éthiopie ; continuant l'œuvre de Darius Ier et de Xercès, le roi de Perse rêvait une troisième invasion de la Grèce qui vengeât

Marathon et Salamine, quand, tout à coup, dans une province de cette Grèce bornée, à l'orient par le mont Athos, au couchant par l'Illyrie, au nord par l'Hemus, au midi par l'Olympe, et grande à peine comme la vingtième partie de son royaume, un jeune roi se montra, qui résolut de renverser et de réduire en poussière cet immense empire.

C'était Alexandre fils de Philippe.

Il était né à Pella, le 6 du mois *hecatombæon* de la première année de la 106e olympiade, la nuit même où fut brûlé le temple de Diane à Ephèse.

Dans un accès de colère, son père avait, un jour, voulu le tuer; ce qui eût fort changé la face du monde oriental. Lui s'en était vengé en sauvant la vie à son père, dans un combat contre les Triballes où il le couvrit de son bouclier.

A vingt ans, il avait vaincu les Médares, les avait chassés de leur ville, qu'il avait nommée Alexandropolis, et repeuplée de nouveaux habitants; puis, après avoir soumis ces mêmes Triballes auxquels il avait disputé la vie de son père, il avait ravagé le pays des Gêtes. Ensuite, il s'était retourné contre les Thébains et les Athéniens, lesquels, sur l'avis de Démosthènes, et croyant au bruit de sa mort qui s'était répandu, avaient pris les armes; alors, il avait envahi la Béotie, avait ravagé Thèbes, ne laissant debout que la maison de Pindare. Enfin, il avait tenu à OEgé un grand conseil de guerre où l'invasion de l'Asie avait été arrêtée.

A cet effet, il avait levé trente mille hommes d'infan-

terie, quatre mille cinq cents hommes de cavalerie; avait rassemblé une flotte de cent soixante galères, s'était muni de soixante et dix talents d'or, avait pris des vivres pour quarante jours, était parti de Pella, avait longé les côtes d'Amphipolis, passé le Strymon, franchi l'Hèbre; était arrivé en vingt jours à Sestos, avait débarqué sans opposition sur les rivages de l'Asie Mineure, avait visité le royaume de Priam, ou plutôt l'emplacement de ce royaume; avait couronné de fleurs le tombeau d'Achille, son aïeul maternel; avait traversé le Granique, battu les satrapes, tué Mithridate, soumis la Mysie et la Lydie, pris Sardes, Milet, Halycarnasse; avait soumis la Galatie, traversé la Cappadoce, s'était baigné, couvert de sueur, dans le Cydnus, et avait failli en mourir; mais, guéri par l'art de son médecin Philippe, il s'était bientôt relevé de sa couche fiévreuse, plus ardent au combat que jamais; avait repris sa course victorieuse, subjugué la Cilicie, rencontré dans les plaines d'Issus les Perses, qu'il avait chassés devant lui comme une poussière, et leur roi Darius, qui avait fui abandonnant ses trésors, sa mère, sa femme et ses enfants. — Alors, voyant le passage de l'Euphrate ouvert, il avait envoyé un détachement à Damas pour se saisir du trésor royal de Perse, et avait marché en personne pour s'emparer des villes longeant la Méditerranée, puis avait pris Sidon d'un coup de main, et était venu mettre le siége devant Tyr.

C'était de Tyr que ce conquérant, que l'on ne connais-

sait guère encore que comme un fou aventureux, avait écrit au grand prêtre Jaddus, et c'était devant Tyr, qu'il allait prendre après un siége de sept mois, que la réponse de celui-ci lui était parvenue.

— C'est bien, avait-il dit en se retournant vers Parmenion; c'est une ville à détruire lorsque nous en aurons le temps!

Et, alors, Parmenion, au rang des villes à détruire, avait mis sur ses tablettes : — Jérusalem.

Mais, pour le moment, comme l'avait dit Alexandre, le temps lui manquait : avant de s'enfoncer dans les terres, avant de risquer sa pointe insensée dans l'Inde, il lui fallait anéantir les villes de la côte, et Gaza était debout.

Il marche vers Gaza, la prend et la saccage après un siége meurtrier; irrité d'une blessure grave qu'il a reçue, il passe une courroie dans les talons du commandant perse Bœthys, comme fit autrefois Achille à Hector, et le traîne trois fois autour des murailles croulantes de la ville incendiée. Il ajourne Jérusalem, poursuit son chemin vers l'Égypte, qui, heureuse d'échapper au joug de Darius, le reçoit comme un libérateur; il remonte le Nil jusqu'à Memphis, visite les Pyramides, redescend jusqu'à Canope, fait le tour du lac Mareotis, et, arrivé sur sa rive septentrionale, entre cette rive et la mer, voyant la beauté de la plage et la force de la situation, se décide à donner une rivale à Carthage, qu'il ne peut détruire comme il a fait de Tyr et de Sidon, et charge

l'architecte Dinocrates de bâtir une ville qui s'appellera Alexandrie.

L'architecte obéit. Il trace une enceinte de quinze mille pas à laquelle il donne la forme d'un gigantesque manteau macédonien, coupe sa ville en deux rues principales, afin qu'elle puisse aspirer la fraîche haleine des vents étésiens; la première de ces rues s'étendra de la mer au lac Mareotis, et elle aura dix stades ou onze cents pas de longueur; la seconde traversera la ville dans toute son étendue, et elle aura quarante stades ou cinq mille pas d'une extrémité à l'autre. Toutes deux auront cent pieds de large.

Et lui, tandis qu'on jette les fondements de cette ville, dont les brillantes destinées resplendissent déjà dans cette nuit de l'avenir plus sombre encore que celle du passé, lui part pour l'oasis d'Ammon, coupe le désert du nord au sud, laisse à sa droite le tombeau d'Osiris, à sa gauche les lacs Natron et le Fleuve sans Eau, arrive au temple de Jupiter après huit jours de marche, se fait reconnaître pour le fils de ce Dieu, repasse par Alexandrie, qu'il ne reverra plus que du haut de son char funéraire, reprend la route qu'il a déjà suivie, et, comme Jérusalem est sur le chemin d'Arbelles, et que Darius l'attend à Arbelles, il se dirige à travers les montagnes d'Ascalon vers Jérusalem, où Parmenion lui rappelle qu'il a un exemple à faire.

Jérusalem avait vu passer au bord de la mer le conquérant et son armée, pareils à une trombe; elle avait

entendu les cris de Tyr; elle avait vu l'incendie de Gaza; puis le vainqueur avait continué son chemin, disparaissant derrière Héliopolis, et elle avait cru que, comme un soleil, il allait s'éteindre à l'occident.

Et voilà que, tout à coup, il reparaissait marchant de l'occident à l'orient.

Il ne fallait pas songer à résister par des moyens humains à l'homme qui venait de prendre Tyr, et de raser Gaza. Dieu seul, — comme aux jours où s'arrêtait le soleil, et où tombaient des pluies de pierres, — pouvait secourir Jérusalem.

Le grand prêtre ordonna des prières publiques, et fit des sacrifices.

La nuit suivante, Dieu lui apparut.

— Sème de fleurs les rues de la ville, lui dit-il ; fais-en ouvrir toutes les portes, et va, revêtu de tes habits pontificaux, avec tous les prêtres et tous les lévites, revêtus aussi de leurs habits, au-devant d'Alexandre, et ne redoute rien de lui : au lieu d'anéantir Jérusalem, il la protégera!

Jaddus prévint le peuple de cette vision, afin qu'au lieu d'attendre dans les larmes, il attendît dans la joie; puis, lorsqu'on commença à entendre les pas du victorieux qui s'approchait, le grand sacrificateur, accompagné de tous les prêtres en habits sacerdotaux, des lévites vêtus de blanc, et de tout le peuple en costume de fête, alla au-devant de lui.

L'armée du destructeur et le peuple des suppliants se rencontrèrent sur la route de Samarie et de Galilée, à un lieu nommé Sapha, lieu fort élevé d'où l'on pouvait voir et le temple et la ville, ce lieu n'étant éloigné de Jérusalem que de sept stades.

A la vue de cette multitude d'hommes et de femmes chantant des cantiques de joie, comme aux jours des fêtes d'Israël, portant dans leurs mains des palmes et des fleurs; à la vue de cette troupe de prêtres et de lévites vêtus de lin, de ce grand sacrificateur avec son ephod d'azur constellé de diamants, avec sa tiare ornée d'une lame d'or sur laquelle éclatait le nom de Jehovah, — au grand étonnement des généraux d'Alexandre et de son armée, qui regardaient déjà le temple et la ville comme une proie, Alexandre étendit la main pour que tout le monde s'arrêtât, descendit de cheval, s'approcha seul, salua le grand prêtre, et, s'agenouillant devant lui, adora le nom de Dieu.

Alors, les Juifs entourèrent le conquérant, les enfants étendant leurs petites mains vers lui, les femmes lui jetant des fleurs, les hommes élevant la voix, et lui souhaitant toutes sortes de prospérités.

Et le lion macédonien, devenu humble et doux comme l'agneau qui se suspend des lèvres aux vignes d'Engaddi, toucha les mains des plus petits enfants, sourit aux femmes, et remercia les hommes des vœux qu'ils faisaient pour lui.

Et son armée le croyait fou, et ces rois de Syrie qui le

suivaient le croyaient fou, et ce Parmenion auquel il avait dit : « Fais-moi souvenir de détruire Jerusalem, » le croyait fou.

Parmenion s'approcha de lui :

— Seigneur, lui demanda-t-il, d'où vient donc que, toi qui es adoré du monde entier, tu adores le grand prêtre des Juifs?

— Ce n'est pas lui que j'adore, répondit Alexandre; celui que j'adore, c'est le Dieu dont il est le ministre.

— Ce Dieu est-il donc le Jupiter dont tu t'es fait déclarer le fils, et dont tu as été visiter le temple dans l'oasis d'Ammon ?

Alexandre secoua la tête.

— Écoute, dit-il à Parmenion.

Puis, élevant la voix :

— Et vous tous aussi, dit-il encore, écoutez! Lorsque j'étais en Macédoine, et que je rêvais aux moyens de conquérir l'Asie, un Dieu m'apparut en songe. Il portait ce même costume que porte le grand prêtre; seulement, à son front resplendissant de lumière, je pus reconnaître sa divinité. « Ne crains rien, Alexandre fils de Philippe, me dit-il, traverse hardiment l'Hellespont; je marcherai à la tête de ton armée, et je te ferai conquérir l'empire des Perses. » Sur cette assurance, je partis, et je fus vainqueur ! Ne sois donc pas étonné, ô Parmenion; ne soyez donc pas étonnés, vous tous qui m'écoutez, que, retrouvant ici ce grand prêtre vêtu du costume que portait

son Dieu lorsqu'il m'est apparu, je m'incline devant lui, et qu'en lui j'adore son Dieu; car c'est par ce Dieu inconnu, je le vois maintenant, et non par tous les nôtres, que j'ai vaincu Darius, que je le vaincrai encore, et que je détruirai l'empire des Perses!

Et, ayant expliqué ainsi sa conduite à Parmenion et aux rois de Syrie, Alexandre embrassa le grand sacrificateur, entra dans la ville à pied, monta au temple, et y offrit des sacrifices à Jehovah, selon la manière dont le grand prêtre lui dit de le faire pour être plus agréable au Seigneur.

Puis, les sacrifices offerts, le grand sacrificateur, ouvrant sous les yeux du roi de Macédoine le livre de *Daniel,* au chapitre VIII, lui fit lire la prédiction suivante, si claire, qu'il n'y avait pas à s'y tromper :

« J'eus une vision lorsque j'étais au château de Suze, dans le pays d'Élam, et, dans cette vision, il me parut que j'étais à la porte d'Ulaï.

» Je levai les yeux, et je vis un bélier qui se tenait au-devant des marais. — Il avait les cornes élevées; — seulement, l'une était plus élevée que l'autre.

» Et il donnait des coups de corne contre l'occident, contre le nord et contre le midi; et aucune bête ne pouvait lui résister; de sorte qu'il fit tout ce qu'il voulut, et devint fort puissant.

» J'étais attentif à ce que je voyais, lorsque, en même temps, j'aperçus une licorne; elle venait de l'occident,

glissant à la surface du sol, mais sans toucher la terre.

» Elle vint jusqu'à ce bélier que j'avais vu se tenir au-devant des marais, hors de la porte d'Ulaï, et s'élança sur lui avec une grande impétuosité.

» Et, l'ayant attaqué avec furie, elle le perça de coups, et, l'ayant renversé à terre, elle le foula sous ses pieds, sans que le bélier lui pût résister, et sans que personne le pût tirer de sa puissance.

» Après quoi, la licorne grandit, et, toujours grandissant, atteignit une taille gigantesque; mais, alors, sa corne se rompit en quatre morceaux, et ces quatre morceaux, devenant quatre cornes différentes, se dressèrent vers les quatre vents du ciel.

» Et, comme, moi Daniel, je cherchais l'intelligence de cette vision, un ange descendit du ciel, et vint vers le lieu où j'étais; et, le voyant tout resplendissant de la lumière céleste, je tombai le visage contre terre, le cœur palpitant et le corps tout frissonnant de crainte.

» Alors, il me toucha, et, me faisant tenir debout, il me dit : « Le bélier que tu as vu, et qui avait des cornes dont » l'une était plus haute que l'autre, est le roi des Perses et » des Mèdes, qui commande à deux royaumes dont l'un est » plus grand que l'autre.

» Et la licorne est le roi des Grecs; et les quatre cornes » qui sont nées de sa corne brisée, ce sont les quatre rois » qui naîtront de sa nation, et qui lui succèderont, mais non » pas avec une force et une puissance égales aux siennes! »

Alexandre lut le livre saint, admira ce peuple élu du Seigneur, lequel, au lieu d'avoir des oracles qui expliquaient le passé ou le présent, avait des prophètes qui prédisaient l'avenir, et demanda au grand prêtre quelle grâce il désirait recevoir de lui.

Et le grand prêtre répondit :

— O roi ! je vous supplie de permettre que nous vivions selon la loi de nos pères; de permettre que les Juifs de Babylone et de la Médie puissent vivre de même selon leurs lois, et de nous exempter, enfin, toutes les septièmes années, du tribut que nous payerons pendant les six autres.

Alexandre, avec une grande bonté, accorda tout ce que demandait Jaddus, et il ajouta :

— Si quelques-uns de vos jeunes guerriers désirent venir avec moi, et servir dans mes armées, il leur sera permis d'y vivre selon leur religion, et d'y exercer toutes leurs coutumes.

Beaucoup acceptèrent et prirent rang dans l'armée macédonienne.

Trois jours après, Alexandre quitta Jérusalem, au milieu des actions de grâces du grand sacrificateur, des prêtres, des lévites et de tout le peuple, qui le suivait des yeux avec reconnaissance et admiration. — Pendant quelque temps encore, on entendit le retentissement de ses pas, qui s'enfonçaient vers l'Euphrate et le Tigre : une bouffée de vent du nord-est apporta, un jour, le bruit

de la bataille d'Arbelles; on entendit comme un écho la chute de Babylone et de Suze; on vit rougir à l'horizon l'incendie de Persépolis; puis, enfin, cette rumeur lointaine se perdit derrière Ecbatane, dans les déserts de la Médie, de l'autre côté du fleuve Arius...

Et, maintenant, voulez-vous savoir comment l'auteur du poëme des *Macchabées* écrit en dix lignes l'histoire d'Alexandre? Écoutez, et dites-nous si les vingt-quatre chants de l'*Iliade* font le fils de Thétis et de Pelée plus grand que le fils de Philippe et d'Olympia.

« Après qu'Alexandre, roi de Macédoine, fils de Philippe, qui régna premièrement dans la Grèce, fut sorti du pays de Cethim, et qu'il eut vaincu Darius, roi des Perses et des Mèdes,

» Il livra beaucoup de batailles, prit les plus fortes villes, vainquit et tua les rois les plus vaillants;

» Il alla jusqu'aux extrémités du monde, s'enrichit de la dépouille des nations, et la terre se tut devant lui! »

—

Jérusalem.

III.

Un de ces rois qui, selon la prophétie de Daniel, s'étaient taillé des royaumes dans l'empire d'Alexandre, se nommait Seleucus Nicator ou Seleucus le Vainqueur. C'était à lui que la Syrie était échue.

Pendant cent vingt-cinq ans, ses successeurs qui, ainsi que lui, avaient Antioche pour capitale, reçurent le tribut de Jérusalem, et, en échange de ce tribut, respectèrent la législation, les mœurs et les croyances juives.

Ces successeurs furent Antiochus le Sauveur, Antiochus le Dieu, Seleucus II, Seleucus III et Antiochus le Grand, — auquel succéda Seleucus Philopator, — et, enfin, Antiochus IV.

Chacun de ces princes, comme on le voit, avait un surnom plus ou moins mérité, Antiochus IV avait pris celui de Theos Epiphanes (Dieu présent).

La postérité changea ce surnom en celui d'Epimanes, qui veut dire *insensé*.

Il avait marié sa sœur à Ptolémée Philometor, et lui avait donné pour dot la Cæle-Syrie et la Phénicie.

Sa sœur morte, il réclama la dot; Ptolémée ne voulut pas la rendre. Antiochus rassembla une grande armée avec des chariots et des éléphants, vingt mille hommes de cavalerie, cent mille d'infanterie, et marcha contre l'Égypte.

Ptolémée, battu dans les premières rencontres, appela à son secours les Romains. Antiochus ne se souciait pas de se compromettre avec les fils de la louve : il ordonna la retraite, et, pour ne pas perdre tout à fait son expédition, il vint s'abattre sur la pauvre Jérusalem, à qui cent vingt-cinq ans de paix, sinon de prospérité, avaient rendu quelque trace de son ancienne splendeur.

Il entra plein d'orgueil dans le temple, prit l'autel d'or, le chandelier d'or, la table d'or où les pains étaient exposés, tous les vases, tous les bassins, toutes les coupes, tous les encensoirs d'or, et, enfin, le voile brodé d'or, et l'ornement d'or qui était devant le temple; puis, en outre, tout l'or, tout l'argent, tous les vaisseaux précieux, tous les trésors cachés qu'il trouva, et, ayant tout enlevé, il fit un grand carnage d'hommes, une grande levée de captifs, et retourna dans son pays.

Ce fut un immense deuil par tout Israël, aussi immense que celui qui s'y était répandu lors de la première captivité.

Les princes et les anciens étaient dans la douleur; les jeunes gens et les vierges, dans l'abattement; les maris s'abandonnaient aux pleurs, et les femmes, assises sur leur lit nuptial, fondaient en larmes.

Ce ne fut pas le tout : deux ans après, vinrent de nouveaux messagers du roi. Ils s'emparèrent de la forteresse, y mirent une garnison grecque, « filet très-dangereux pour prendre les hommes, dit le livre des *Macchabées*, et qui tendait sans cesse des embûches à ceux qui venaient se sanctifier dans le temple. »

Cette forteresse, c'était le mauvais démon d'Israël; car ceux qui l'habitaient répandaient le sang innocent devant le saint lieu, et en souillaient jusqu'au sanctuaire; de sorte que les habitants s'enfuirent, et que Jérusalem, étrangère à ses citoyens, devint la demeure des étrangers.

Mais ce n'était point encore assez. Antiochus écrivit par tous ses États, afin que tous ses peuples ne fissent plus qu'un seul peuple, et toutes leurs croyances qu'une seule croyance.

Il défendait spécialement aux Juifs d'offrir des holocaustes dans le temple de Dieu, de célébrer le sabbat et les fêtes solennelles, et ordonnait de bâtir des temples aux idoles là où était le temple du vrai Dieu.

Et, si quelqu'un n'obéissait pas à cet ordre du roi Antiochus, il encourait la peine de mort.

Et des officiers étaient établis par tous les pays pour surveiller Jérusalem, et la punir.

Il y avait, alors, dans cette ville un saint homme que l'on nommait Mathatias, fils de Jean. C'était un vieillard de cent quarante ans.

Il avait cinq fils, et, avec ses cinq fils, il sortit de

Jérusalem, et se retira sur la montagne de Modin, située à trois heures à l'ouest de la ville sainte.

Ses cinq fils s'appelaient :

Jean, surnommé Gaddis ;

Simon, surnommé Thasi ;

Judas, surnommé Macchabée ;

Éléazar, surnommé Abaron ;

Et Jonathas, surnommé Apphus.

Et, là, debout au milieu des fugitifs, il s'écriait, la barbe et les cheveux au vent, comme ces saints prophètes qui pleuraient autrefois sur Jérusalem :

« O malheur! malheur à moi! Étais-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple et la ruine de la ville sainte? Étais-je donc né pour venir m'asseoir ici, tandis que Jérusalem est souillée, que son sanctuaire est aux mains des étrangers, et son temple traité comme un homme infâme? Les vases consacrés à sa gloire ont été enlevés comme des captifs, et emportés sur une terre ennemie; les vieillards ont été assassinés au seuil de leurs maisons, et les jeunes gens sont tombés morts sous l'épée au milieu des rues. Quelle nation n'a point hérité de ton royaume, ô Jérusalem! et quel peuple ne s'est point enrichi de tes dépouilles? Toute ta magnificence t'a été enlevée, et, de libre que tu étais, te voilà esclave. Tout ce que nous avions de saint, de beau, d'éclatant, a été désolé et profané par les nations. O Jérusalem! Jérusalem! pourquoi donc vivons-nous encore quand tu ne vis plus?

Et, comme, en ce moment même, les envoyés du roi Antiochus venaient pour contraindre les Juifs qui s'étaient retirés à Modin de sacrifier aux idoles, et d'abandonner la loi du vrai Dieu; comme, debout au milieu du peuple, et entouré de ses cinq fils, les officiers voyaient le vieillard, qui leur paraissait le plus considérable et le plus considéré de tous, leur chef s'avança et lui dit :

— Mathatias, soyez le premier à exécuter les ordres du roi, comme ont fait toutes les nations, comme ont fait tous les hommes de Juda, comme ont fait tous les habitants qui sont restés dans Jérusalem, et vous serez placés, vous et vos fils, au rang des amis du roi, et comblé, vous et eux, d'or, de gloire et d'honneurs.

Mais, haussant la voix, afin que personne ne perdît un mot de ce qu'il disait, Mathatias répondit :

— Quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, quand tous ceux d'Israël abandonneraient le culte de leurs pères pour suivre ses ordonnances, quand tous ceux qui sont restés à Jérusalem plieraient le genou devant les idoles, mes frères, mes enfants et moi, ne reconnaîtrons jamais d'autre Dieu que Jehovah !

Et, comme un Juif, effrayé sans doute de l'attitude menaçante qu'avaient prise les soldats grecs à ces paroles, s'avançait vers l'autel des faux dieux pour y sacrifier, Mathatias arracha une épée des mains d'un soldat, et tua le Juif.

Puis, comme l'officier s'avançait pour l'arrêter, il s'élança contre l'officier, et le tua.

Alors, les soldats reculèrent.

Du pied, Mathatias renversa l'autel.

Et, levant au-dessus de toutes les têtes son épée rouge de sang :

— Que quiconque est zélé pour la loi, et veut rester ferme dans l'alliance du Seigneur, me suive ! cria-t-il.

Et il s'enfuit dans la montagne avec ses cinq fils, abandonnant ses maisons, ses biens, enfin tout ce qu'il possédait dans la ville.

Et ce qu'il y avait de cœurs fidèles, d'hommes désireux de vivre suivant la loi et la justice, s'en allèrent avec eux dans le désert.

C'est ici que commence cette magnifique épopée des cinq frères portant un nom prédestiné : — Maccbabée veut dire, en hébreu, *celui qui frappe;* en grec, *celui qui combat.*

Les soldats d'Antiochus poursuivirent les fugitifs, atteignirent une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants, et, quoique ceux-ci fussent armés, quoiqu'ils pussent fuir, comme c'était le jour du sabbat, ils ne voulurent ni fuir, ni se défendre.

Seulement, ils se dirent entre eux : « Frères, mourons dans la simplicité de notre cœur. » Et ils dirent à leurs meurtriers : « Le ciel et la terre seront témoins que vous nous faites mourir injustement. »

Ils tendirent la gorge comme des victimes, et furent tués avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux.

Mille personnes périrent ce jour-là !

Mais leur sang répandu cria vengeance, et le cri fut entendu par tout Israël.

Les premiers, les Assidéens, qui étaient les plus vaillants parmi les Juifs, prirent les armes, et vinrent à Mathatias.

Et tous ceux qui étaient menacés, tous ceux qui fuyaient, vinrent également augmenter la troupe de Mathatias et de ses cinq fils.

Et, lorsqu'ils formèrent une espèce d'armée, ils fondirent sur les prévaricateurs, sur les renégats et sur les gentils, et en firent un grand carnage. Le peu de ces hommes qui échappèrent au glaive s'enfuirent à travers les nations.

Et, maîtres de Jérusalem et de tout Israël, Mathatias et ses cinq fils allèrent du nord au midi, de l'orient à l'occident, renversant tous les autels des dieux étrangers.

Un jour, le vieillard s'arrêta dans sa course : il sentait qu'il allait mourir.

Il fit venir ses fils autour de son lit.

— Mes enfants, leur dit-il en secouant la tête, ce serait une erreur à vous de croire que le règne de l'orgueil est passé; non : voici venir, au contraire, un temps de châtiment et de ruines, un temps d'indignation et de colère; maintenez-vous donc fermes dans la foi, et vouez votre vie à l'alliance que vos pères ont faite avec le Seigneur. Souvenez-vous des œuvres de vos ancêtres;

soyez fidèles comme eux, et vous serez grands, forts et pleins de gloire comme eux! Vous voyez ici Simon, votre frère : il est homme de conseil; écoutez-le toujours; quand je n'y serai plus, il sera votre père. Vous voyez Judas Macchabée : il a été fort et vaillant dès sa jeunesse; quand je n'y serai plus, il sera votre général.

Et, après ces mots, il les bénit, et, la mort l'ayant touché, il se trouva réuni à ses pères.

Il mourut dans la cent quarante-sixième année de son âge, fut enseveli à Modin, dans le sépulcre de ses aïeux, et tout Israël le pleura, menant un grand deuil à l'occasion de sa mort.

A partir de ce moment, comme l'avait décidé Mathatias, Simon devint la tête, et Judas, le bras.

Alors, commença la lutte : elle fut longue, acharnée, mortelle !

Appollonius, qui commandait pour Antiochus dans la Judée, réunit d'abord tout ce qu'il avait de troupes, et sortit de Samarie avec une puissante armée.

Judas marcha contre lui, tailla son armée en pièces, le tua, prit son épée, et ne voulut plus désormais en avoir d'autre.

Alors, Seron, qui était un autre général de l'armée d'Antiochus, et qui commandait dans la basse Syrie, rassembla autour de lui une armée considérable, et s'avança jusqu'à Bethoron. Il menait à sa suite des marchands d'esclaves qui devaient, avec le prix des Juifs

qu'il leur vendrait, payer aux Romains le tribut du roi Antiochus.

Judas ne laissa pas Seron aller plus loin.

Lorsqu'il se trouva en face des ennemis, ses soldats lui firent observer que ceux-ci étaient vingt fois plus nombreux qu'eux.

Judas répondit :

— Quand le Dieu du ciel veut nous sauver, il n'y a pas de différence pour lui entre un grand et un petit nombre.

Et il se rua sur Seron et sur son armée. L'armée fut mise en déroute, et Seron gagna à grand'peine les bords de la mer, et s'enfuit vers Antioche dans une barque.

Et il en fut ainsi des trois armées qu'Antiochus envoya encore contre Judas, qui tua trois mille hommes à Gorgias, cinq mille à Lysias, huit mille à Thimotée.

Antiochus en mourut de rage!

Eupator, son fils, lui succéda.

Le nouveau roi résolut d'en finir d'un seul coup avec cette poignée de fidèles qu'il appelait une poignée de bandits.

Il rassembla une armée de cent mille hommes de pied, de vingt mille cavaliers, et de trente-deux éléphants.

Et chaque éléphant, conduit par un Indien, portait une tour de bois contenant trente-deux soldats.

Le roi se mit à la tête de ses cent vingt et un mille hommes, et s'avança vers Jérusalem.

Et toute cette multitude était effrayante à voir, avec ses clairons sonnants, ses éléphants mugissants, ses chevaux hennissants.

La cavalerie marchait sur les deux ailes pour animer l'infanterie par le son des trompettes. Une partie de l'armée côtoyait les montagnes, tandis que l'autre suivait la plaine; et, quand le soleil frappait sur les boucliers d'or et d'airain, il en rejaillissait sur les collines voisines un tel éclat, qu'elles brillaient comme des lampes ardentes.

Les habitants des campagnes fuyaient, épouvantés, devant cette mer de soldats, les fils portant les vieillards, les femmes tirant leurs enfants après elles; les hommes eux-mêmes se sauvant les premiers, tant était terrible le bruit de la marche de ces cent mille fantassins et de ces vingt mille cavaliers! tant étaient effroyables les cris des éléphants!

Judas Macchabée alla au-devant de l'ennemi.

Le choc fut terrible : six cents hommes de l'armée d'Eupator furent couchés à terre dès ce premier choc, et ne se relevèrent plus.

Un jeune homme nommé Éléazar, voyant un éléphant gigantesque, tout encuirassé sur les flancs, et tout couvert des armes du roi, crut qu'il portait Antiochus Eupator, et, pour finir la guerre d'un coup, et s'acquérir un nom immortel, tuant à droite, à gauche, il arriva jusqu'au monstre, se glissa sous lui, et lui enfonça son épée dans les entrailles.

L'éléphant s'écroula, lui, la tour, les trente-deux hommes qu'il portait, et l'écrasa dans sa chute!

Mais, malgré des miracles de valeur, il fallut reculer devant l'ennemi : c'était la première fois qu'on lui abandonnait le champ de bataille.

Antiochus Eupator continua son chemin vers Jérusalem.

Judas et les siens se renfermèrent dans la forteresse de Sion.

Antiochus les y assiégea.

Le siége fut long; Antiochus y dressa un grand nombre d'instruments de guerre, une foule de machines qui lançaient des pierres, des dards, des feux.

Les assiégés établirent machines contre machines.

Peut-être en eût-il été de Sion comme de Troie; peut-être Antiochus fût-il resté neuf ans sous les murs de la ville sainte, si deux circonstances ne lui eussent fait lever le siége.

On était dans l'année du sabbat,—car les Juifs avaient leur année comme ils avaient leur jour de repos; — on n'avait point labouré, point semé; par conséquent, il n'y avait d'autres fruits sur la terre que ceux qu'elle rapporte naturellement.

La famine se mit dans l'armée d'Antiochus.

D'un autre côté, une révolte éclata à Antioche.

Le roi plâtra une paix rapide avec Judas, reprit le chemin de son royaume, et, en rentrant dans sa capi-

tale, fut tué, avec Lysias, par Démétrius fils de Seleucus, qui avait été écarté du trône par la force, et qui le reprenait par la force.

Démétrius changea de politique : au lieu d'imposer aux Juifs les dieux grecs, phéniciens et égyptiens, il leur laissa leur religion, mais voulut leur nommer un grand prêtre vendu à ses intérêts.

Ce grand prêtre trafiqua de Dieu et du peuple au profit de Démétrius. L'impie s'appelait Alcime.

Mais Judas Macchabée était debout; il cria : « A moi, Israël ! » et son armée, dispersée après la paix, se réunit à son premier cri de guerre.

Alors, Démétrius appela près de lui Nicanor, l'un des principaux seigneurs de sa cour, et lui dit :

— Prends une armée, va! et détruis ce peuple!

Judas était fidèle à ses traditions de victoire : il n'attendit point Nicanor, il marcha au-devant de lui, le rencontra à Capharsalama, le battit, et lui tua cinq mille hommes.

Nicanor, après sa défaite, rallia son armée, trois fois plus nombreuse encore que celle qui l'avait battue, et, comme il attendait une autre armée de Syrie, il vint camper près de ce même Bethoron où Lysias avait été défait.

Judas marcha vers Bethoron.

La bataille eut lieu le treizième jour du mois d'*adar*. L'armée de Nicanor fut culbutée, et Nicanor tué.

Les soldats de Démétrius, voyant leur général mort, jetèrent leurs armes, et prirent la fuite.

Mais les gens de Judas les poursuivirent depuis Adezer jusqu'à Gazara, sonnant des trompettes pour annoncer aux villes et aux villages d'Israël la défaite de l'ennemi; de sorte que tous les hommes des villages et des villes, de sorte que tout enfant et tout vieillard pouvant déjà ou pouvant encore porter une arme sortit au nom du Seigneur, et prit part à la ruine de cette superbe armée.

Tous les soldats de Démétrius se couchèrent sur la terre d'Israël, et pas un ne se releva.

Les vainqueurs coupèrent la tête et la main droite de Nicanor, et les clouèrent à un poteau à la vue de Jérusalem.

Et l'on décida que le treizième jour du mois d'adar, mois pendant lequel s'était livrée la bataille, serait, dans l'avenir, consacré comme une des grandes fêtes d'Israël.

Mais les braves défenseurs de la liberté religieuse et politique de la Judée s'épuisaient dans la lutte : chaque nouveau combat leur tirait des veines le plus pur de leur sang; chaque victoire diminuait les battements de leurs cœurs.

Alors, Judas Macchabée entendit parler d'un peuple qui, né dans la guerre, avait grandi par la guerre; d'un peuple qui, à l'orient, avait soumis les Galates, et les avait faits ses tributaires; qui, à l'occident, avait envahi l'Espagne,

et lui avait pris ses mines d'or, d'argent et de plomb; d'un peuple qui avait assujetti des rois très-éloignés de lui; qui avait détruit des armées venues, pour l'attaquer, des extrémités du monde; qui avait vaincu Philippe et Persée, rois des Cethéens; d'un peuple qui, après avoir défait entièrement Antiochus le Grand, roi d'Asie,— lequel l'avait attaqué avec une puissante armée, cent vingt éléphants, un grand nombre de cavaliers, de chars et de chariots, — avait pris vif ce même Antiochus, et ne l'avait relâché que contre des otages, et en imposant un tribut à lui et à ses successeurs; d'un peuple qui s'était emparé du pays des Perses, des Mèdes et des Lydiens, et qui en avait fait don à l'un de ses alliés, le roi Eumène. On avait dit encore à Judas que ceux de la Grèce, — c'est-à-dire les compatriotes de cet Alexandre que l'on avait vu passer, cent cinquante ans auparavant, à Jérusalem, dans la majesté de la gloire et dans la grandeur de la conquête, — avaient voulu marcher contre ce peuple pour le détruire, mais que lui s'était contenté d'envoyer contre les Grecs un seul de ses généraux et une seule de ses armées, et que ce général les avait vaincus, les avait dispersés, avait mis le feu à leurs villes, avait rasé leurs remparts, et emmené leurs femmes et leurs enfants en captivité. Enfin, on assurait que ce peuple avait ruiné, soumis, tiré à lui tous les autres empires et les villes qui lui avaient résisté.

Mais on affirmait que ce peuple gardait religieusement sa parole, restait fidèle aux alliances jurées, et avait une

main aussi ferme pour le maintien de ses amis que pour la destruction de ses ennemis.

Ce peuple s'appelait le peuple romain.

Judas Macchabée, ayant donc entendu dire cela, choisit Eupolemus fils de Jean, et Jason fils d'Éléazar, tous deux ses neveux, et les envoya à Rome pour faire alliance avec les Romains.

Qu'était donc, en réalité, ce peuple qui venait de se révéler ainsi à la Judée comme un allié, comme un appui, comme un sauveur, et qui devait bientôt devenir son maître?

Nous allons le dire en deux mots.

On a vu que, dans le monde de David, il ne comptait pas encore.

Quatre cent trente-deux ans après la prise de Troie, deux cent cinquante ans après la mort de Salomon, vers le temps de la naissance d'Isaïe, au commencement de la 7e olympiade, dans la première année du gouvernement décennal de l'archonte d'Athènes Charops, — Numitor, roi des Albains, ayant donné à ses deux petits-fils Romulus et Remus, bâtards de sa fille Rhea Sylvia, exposés au bord d'une rivière, nourris par une louve dans un bois désert, retrouvés dans ce bois par un berger qui cherchait un mouton que la louve lui avait enlevé; — Numitor, disons-nous, ayant donné à ses deux petits-fils le canton dans lequel ceux-ci avaient été élevés, ils sortirent d'Albe la Longue avec une troupe de bandits.

Les deux frères et leur troupe descendirent la montagne d'Albano, et gagnèrent une colline la plus élevée au milieu de six autres, et sur le versant de laquelle s'étendait le bois où la louve les avait nourris.

Au bas de cette montagne, et sur la lisière du bois, coulait un ruisseau qu'on appelait la fontaine Juturne.

Plus loin, entre deux collines sans nom, un fleuve qu'on appelait le Tibre.

Arrivés au sommet de cette colline plus élevée que les autres, les deux frères se mirent à contester ensemble sur l'emplacement où ils devaient fonder leur ville. Sans avoir égard aux observations de son frère, Romulus traça l'enceinte de la sienne.

— Belle enceinte et bien respectable! dit Remus en sautant par-dessus la ligne tracée.

Son frère le tua. C'était lui faire payer un peu cher la plaisanterie!

Quelques-uns des partisans de Remus retournèrent à Albe la Longue, annoncer cette nouvelle à Numitor. Trois mille Albains restèrent près de Romulus, sans s'inquiéter s'ils adoptaient la fortune d'un fratricide.

Les dieux ne s'en inquiétèrent pas non plus, car les augures furent favorables.

Romulus attela un bœuf et une vache à la charrue, traça un sillon autour de la montagne, et heurta du fer de sa charrue une tête d'homme qu'il tira hors de terre.

— Bon! dit-il, ma forteresse s'appellera le Capitole, et ma ville s'appellera Rome.

Capitole vient de *caput*, qui veut dire *tête;* Rome, de *ruma*, qui veut dire *mamelle.*

Titre doublement symbolique, comme on voit : Rome doit être la tête du monde et la mamelle où les peuples puiseront la foi.

Puis, comme rien ne met plus obstacle à sa volonté, Romulus fixe un jour pour offrir aux dieux un sacrifice propitiatoire. Ce jour arrivé, il fait son sacrifice, ordonne à chacun d'en faire un autre selon ses moyens, et, allumant un grand feu, il saute le premier à travers les flammes, afin de se purifier. Tous l'imitent.

En ce moment, douze vautours passent au-dessus du fondateur; ils vont d'orient en occident.

— Je promets à ma ville douze siècles de royauté! dit Romulus.

Et, de Romulus à Augustule, douze siècles s'écouleront en effet.

A l'époque où Judas Macchabée lui envoie des ambassadeurs, Rome a juste accompli la moitié de cette course.

Voyons donc où elle en est de la conquête du monde et de la royauté de l'univers.

Romulus fait le recensement de son armée; il se trouve qu'il a autour de lui trois mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers.

C'est le noyau du peuple romain.

Il le divise en trois corps qu'il appelle *tribus;* nomme à chacun de ces corps un chef qu'il appelle *tribun;* sub-

divise ces trois corps en trente autres qu'il appelle *curies*, leur nomme des chefs qu'il appelle *curions;* subdivise de nouveau chaque curie en dix corps qu'il appelle *décuries*, et leur nomme des chefs qu'il appelle *décurions*.

Il y a donc trois tribuns, trente curions, trois cents décurions.

Les hommes partagés, il passe au partage des terres, réserve d'abord la part des dieux et de la chose publique, et fait du reste trente parts égales qu'il distribue aux trente curies.

Puis les hommes et les terres partagés, il partage les emplois et les honneurs.

Il choisit les plus braves et les plus instruits de ses sujets, et les nomme *patriciens*.

Le reste, la foule, la multitude, ce sont les *plébéiens*.

Quant à Romulus, c'est le roi.

Les patriciens auront le soin du culte des dieux; ils rendront la justice; ils aideront le roi dans son gouvernement.

Les plébéiens rempliront les charges inférieures; ils s'appliqueront à l'agriculture, à l'entretien des troupeaux, à l'exercice des métiers.

Les patriciens se convoquent par des héraults; les plébéiens au son de la trompette.

Le roi se réserve la souveraine sacrificature, la garde des lois et des coutumes du pays, le privilége de veiller à l'exacte observation du droit naturel et du droit civil;

il se réserve la rédaction des traités et des conventions, le jugement des grands crimes, la faculté d'assembler le peuple, de convoquer le sénat, de dire son avis le premier, d'exécuter les décisions; il se réserve, enfin, le commandement des armées, et la souveraine autorité dans la guerre. Il réunissait donc le pouvoir religieux au pouvoir militaire, le pouvoir législatif au pouvoir exécutif.

Le nourrisson de la louve s'était, comme on le voit, fait une part de lion.

Ce fut là la base du gouvernement de Rome.

Puis, les pouvoirs ainsi établis, les charges ainsi distribuées, lorsque chacun connut ses droits et ses devoirs, Romulus s'occupa de l'agrandissement du royaume et de l'augmentation des individus.

Dans ce but, il rendit trois lois :

La première interdisait aux parents de tuer leurs enfants avant qu'ils eussent trois ans accomplis, à moins qu'ils ne fussent estropiés et monstrueux à leur naissance; dans ce cas, on les faisait voir à cinq voisins, et, selon le sentiment de ceux-ci, on les mettait à mort, ou on les laissait vivre;

La seconde accordait asile aux peuples mécontents de leurs gouvernements; — au pied du Capitole s'étendait le bois de la louvée : Romulus consacra ce bois, y bâtit un temple, et en fit un lieu d'asile pour toute personne libre;

La troisième portait défense de passer au fil de l'épée

la jeunesse des villes vaincues, l'ordre de ne pas la vendre, de ne point laisser les terres conquises en friche, mais de déclarer la conquête colonie romaine, et, comme telle, de la faire participer aux avantages réservés au peuple romain.

Ce gouvernement dura jusqu'au moment où Brutus chassa les rois, c'est-à-dire jusqu'à l'an 243 de la fondation de Rome.

Brutus était contemporain d'Ézéchiel.

Alors, le nouvel ordre de choses prend le nom de république. Un léger changement s'opère dans la forme; mais le fond reste toujours le même. Le pouvoir, réuni autrefois aux mains d'un roi, est partagé entre deux magistrats, et, de viager qu'il était, devient annuel. On appelle les nouveaux chefs *consuls*, et, par ce nom introduit dans la langue politique de Rome, ils se trouvent avertis de ne rien faire sans consulter les citoyens.

Sauf cette consultation,—dont ils sauront bien se débarrasser, — les consuls héritent non-seulement de l'autorité royale, mais encore de l'appareil du pouvoir souverain. Cet appareil consiste en une troupe de douze licteurs marchant toujours devant le consul, sur une seule ligne, armés de simples verges de bouleau qu'ils surmonteront d'une hache quand ce magistrat sortira de Rome.

Brutus et Collatin sont les premiers consuls romains.

Le premier et le grand travail de Rome est d'abord l'expulsion de l'élément étrusque qui s'était introduit chez

elle avec les Tarquins; puis viennent les querelles entre les patriciens et les plébéiens, querelles dont les OEques et les Volsques profitent pour soutenir une lutte à mort contre Rome. Enfin, malgré l'établissement du tribunat et ses empiétements successifs, malgré le décemvirat et ses crimes, malgré le tribunat militaire, pris, abandonné, repris, l'œuvre de la conquête commence. De même que ces enfants qui, après avoir failli succomber aux maladies du premier âge, se vengent de ce temps d'arrêt par une rapide croissance, et deviennent de robustes adolescents, Rome, à peine débarrassée de ses dissensions civiles, entreprend, comme nous venons de le dire, son œuvre de conquête. Quand elle s'est agrégé les Latins et les Herniques, elle soumet les Volsques, prend Veies, jette, par la main de Manlius, les Gaulois en bas du Capitole, les chasse de Rome avec l'épée de Camille; puis, les Gaulois chassés, avec cette même épée, léguée à Papirius Cursor, elle commence la guerre samnite, qui embrasera l'Italie depuis la pointe de Rhegium jusqu'à l'Étrurie. Mais Tarente y succombera malgré Pyrrhus et ses Épirotes; l'Étrurie, malgré Ovius Paccius et ses Samnites, le Brenn et ses Gaulois; de sorte qu'en même temps, à peu près, qu'Alexandre meurt à Babylone, Rome est ou va devenir maîtresse de l'Italie.

Alors, commencent les guerres étrangères et les victoires extérieures : à son territoire italien, qu'elle vient de conquérir avec tant de peine, Duilius réunit la Sar-

daigne, la Corse et la Sicile; Scipion, l'Espagne; Paul-Émile, la Macédoine; Sextius, la Gaule transalpine. Là, Rome fait une halte, car, à travers cette Gaule transalpine, apparaît, descendant des Alpes, un ennemi terrible dont elle apprend le nom, en même temps qu'il lui fait trois blessures presque mortelles. Le nom de l'ennemi, c'est Annibal; les trois blessures, ce sont Trébie, Trasimène et Cannes. Mais les destins de Rome sont dans la main de Dieu. Le héros carthaginois est abandonné par Carthage; cependant, tout abandonné qu'il est, il lutte dix ans contre toutes les armées romaines et contre tout le peuple romain, ne quitte l'Italie que lorsque Scipion reporte de l'autre côté de la mer la guerre à Carthage, livre et perd la bataille de Zama, se réfugie chez Prusias, et s'y empoisonne, pour ne pas tomber entre les mains de Rome, à peu près au moment où Mathatias, le père de Macchabées, refuse de sacrifier aux idoles, et appelle à la liberté le peuple juif.

Alors, débarrassée de son ennemi, Rome continue ses conquêtes.

Un instant, elle s'était trouvée entre deux mondes, hésitant vers lequel des deux elle devait marcher : l'occidental, pauvre, guerrier, barbare, mais plein de séve et d'avenir; l'oriental, brillant d'art et de civilisation, mais faible, languissant, corrompu. On enverra deux consuls et deux armées consulaires contre deux peuples ignorés, inconnus, imperceptibles: les Boiens et les Insubriens; —Rome, le dos appuyé aux Apennins, roidira ses deux

bras pour les repousser de quelques lieues. — Deux légions et un général suffiront pour marcher contre Antiochus; Rome le touchera du doigt, et le colosse aux pieds d'argile s'écroulera.

Et, en effet, le monde oriental, le monde alexandrin, si vous voulez, méritait bien d'en finir : le parjure et le meurtre s'y étaient faits dieux. Il y avait, à Naxos, un autel à l'impiété, et un autre à l'injustice. L'inceste était passé dans la vie commune : les rois d'Égypte, comme Osiris, épousaient leurs sœurs, et, comme Osiris, dans cet hymen, perdaient leur virilité. Les trente-trois mille villes de l'Égypte grecque n'étaient, en réalité, qu'un corps maigre et faible, une suite de pauvres bourgades descendant le long des cataractes, pour aller s'attacher à une tête monstrueuse : Alexandrie. L'empire des Seleucides, — tout peuplé de rois qui s'appellent le Grand, le Foudre, le Vainqueur des héros, — se déchirait de ses propres mains. Antioche et Seleucie, ces deux sœurs grecques, se faisaient une guerre aussi acharnée que ces frères grecs qu'on appelait Étéocle et Polynice. Tous ces misérables princes, lagides, séleucides, ne se soutenaient qu'à l'aide d'hommes du nord qu'ils faisaient venir de la Grèce, et qui s'énervaient bientôt sous le ciel de l'Asie, de la Syrie et de l'Égypte. Rome leur défendit, un jour, cette exportation de chair vivante et vigoureuse, cette infiltration de sang jeune et guerrier, et, du coup, elle trancha le nerf des monarchies syriennes et assyriennes.

Philippe V de Macédoine, avait tenu plus longtemps : il était retranché derrière des montagnes inaccessibles; il avait pour avant-garde ceux-là qui avaient été considérés jusqu'alors comme les premiers soldats du monde : les fantassins de l'Épire, les cavaliers de la Thessalie; il possédait les *entraves de la Grèce,* comme disait Antipater, c'est-à-dire les places d'Élatée, de Calcis, de Corinthe et d'Orchomènes; il avait la Grèce entière pour arsenal, pour grenier, pour trésor; — mais c'était une tête proscrite, un ennemi qu'il fallait détruire : un instant il s'était ligué avec Annibal!

Rome lui envoya Flaminius, c'est-à-dire un renard cousu dans la peau d'un lion. Flaminius était entré en Grèce donnant des poignées de main aux députés venus à sa rencontre, embrassant les ambassadeurs envoyés au-devant de lui; il embrassa et il caressa jusqu'à ce qu'on lui eût donné des guides pour tourner le défilé d'Antigone, qui était la porte de la Macédoine, et, quand il fut de l'autre côté du défilé, il tira l'épée, et écrasa Philippe à la bataille des Cynoscephales.

Philippe signa la paix, et, en signant la paix, il abandonna toutes ses prétentions sur la Grèce.

C'étaient ces victoires merveilleuses que Judas Macchabée avait entendu raconter, et qui l'avaient déterminé à envoyer Eupolemus et Jason au peuple romain, avec le titre et les pouvoirs d'ambassadeurs.

Les deux envoyés partirent donc, arrivèrent à Rome, et furent introduits dans le sénat.

Ils s'inclinèrent et dirent :

— Illustres seigneurs, Judas Macchabée et ses frères, et le peuple juif nous ont envoyés pour faire alliance avec vous, et pour que vous nous mettiez au nombre de vos amis.

La harangue était courte : c'était ainsi que Rome les aimait; la proposition fut donc agréée, et voici le rescrit que le sénat fit graver sur des tables d'airain, et que les ambassadeurs rapportèrent à Jérusalem, afin qu'elles y demeurassent comme un monument de la paix et de l'alliance que Rome avait faites avec la Judée.

« Que les Romains et le peuple juif soient comblés de biens à jamais sur la terre et sur la mer, et que l'épée de l'ennemi s'écarte d'eux!

» S'il survient une guerre aux Romains ou à leurs alliés pendant toute l'étendue de leur domination, les Juifs les assisteront avec une pleine volonté, selon que le temps le permettra; et il en sera de même des Romains s'il survient une guerre aux Juifs.

» C'est là l'accord que les Romains font avec les Juifs.

» Et, pour ce qui est des maux que le roi Démétrius a faits au peuple juif, le sénat lui a écrit en ces termes :

« Pourquoi avez-vous accablé d'un joug si pesant
» les Juifs, qui sont nos amis et nos alliés? Sachez donc
» que, s'ils reviennent se plaindre à nous de nouveau, nous
» leur ferons toutes sortes de justices, et nous vous atta-
» querons par mer et par terre. »

Mais, lorsque les ambassadeurs revinrent en Judée, ils trouvèrent Judas mort et Jérusalem prise!

Démétrius avait envoyé contre eux une seconde armée; cette seconde armée, composée de vingt mille fantassins et de deux mille chevaux, vint camper à Bérée.

Judas marcha au-devant d'elle avec trois mille hommes, et campa à Laïse.

Mais, le lendemain, lorsque les deux armées furent en présence, la plupart des hommes de Judas Macchabée furent pris d'une grande terreur, et l'abandonnèrent.

Judas resta avec huit cents soldats; mais, ceux-là, c'étaient les forts.

Ce furent eux qui attaquèrent.

Ils attaquèrent l'aile droite, la légion macédonienne, et l'enfoncèrent; le reste des troupes grecques n'osait porter secours à l'aile droite : on croyait n'avoir affaire qu'à une avant-garde, on attendait le reste de l'armée.

On s'aperçut, enfin, qu'on n'avait affaire qu'à Judas et à ses huit cents hommes. L'armée grecque se referma sur eux, et les enveloppa.

Ils furent tous tués.

Rome entendit le bruit de la chute de ce nouvel allié, sans se douter que c'était un autre Achille qui tombait, un autre Léonidas qui venait de mourir; — elle reprit sa course, et continua sa fortune.

Scipion Émilien acheva de lui conquérir tout le littoral de l'Afrique; Pompée, la Syrie et le Pont; Marius, la

Numidie; Jules César, les Gaules et l'Angleterre; enfin, elle hérite la Bithynie de Nicomède; Pergame, d'Attale, et la Lybie d'Appion. Alors, elle est la seule maîtresse, la souveraine absolue de ce grand lac qu'on appelle la Méditerranée, bassin merveilleux, unique, providentiel, creusé pour la civilisation de tous les temps, pour l'utilité de tous les pays; miroir où se sont réfléchies tour à tour Canope, Tyr, Sidon, Carthage, Alexandrie, Athènes, Tarente, Sybaris, Rhegium, Syracuse, Selinonte, Massilia, et où, à son tour, elle se réfléchit, majestueuse, puissante, invincible. Autour de ce lac, et à quelques journées de distance, sont groupées sous sa main les trois seules parties du monde connu : l'Europe, l'Afrique et l'Asie; grâce à ce lac, elle va à tout et partout : par le Rhône, au cœur de la Gaule; par l'Éridan, au cœur de l'Italie; par le Tage, au cœur de l'Espagne; par le détroit de Cadix, à la grande mer et aux îles Cassiterides; enfin, par le détroit de Sestos, au Pont-Euxin, c'est-à-dire à la Tartarie; par la mer Rouge, à l'Inde, au Thibet, à l'océan Pacifique, c'est-à-dire à l'immensité; par le Nil, à Memphis, à Éléphantine, à l'Éthiopie, au désert, c'est-à-dire à l'inconnu!

Alors, elle s'arrête effrayée d'elle-même, et elle attend.

Qu'attend-elle?

Lorsque doit naître un libérateur, les peuples en ont le pressentiment; la terre, cette mère commune à tous, tressaille jusqu'au fond de ses entrailles; les horizons

blanchissent et se dorent comme au lever du soleil; les hommes cherchent des yeux le point où doit avoir lieu l'apparition.

Rome, comme le reste de l'univers, attendait ce Dieu prédit par Daniel et annoncé par Virgile, ce Dieu à qui elle avait d'avance dressé un autel, sous le nom du Dieu inconnu : — *Deo ignoto.*

Seulement, quel sera ce Dieu? De qui naîtra-t-il?

La vieille tradition du monde dit que le genre humain, tombé par la femme, aura un rédempteur né d'une vierge.

Au Thibet, au Japon, le dieu Fo, chargé du salut des nations, choisira son berceau dans le sein d'une jeune et blanche vierge.

En Chine, une vierge fécondée par une fleur mettra au monde un fils qui sera le roi de l'univers.

Dans les forêts de la Bretagne et de la Germanie, où s'est réfugiée leur nationalité expirante, les Druides attendent un sauveur né d'une vierge.

Enfin, les Écritures annoncent qu'un Messie s'incarnera dans les flancs d'une vierge, et que cette vierge sera pure comme la rosée de l'aurore.

Car tous les peuples ont pensé qu'il fallait un sein virginal pour faire au Dieu de l'avenir une demeure digne de lui.

Maintenant, où naîtra ce Dieu?

Peuples, — regardez du côté de Jérusalem !

FIN DU PREMIER VOLUME.

ISAAC LAQUEDEM.

IMPRIMERIE D'AL. LEBÈGUE.

ISAAC LAQUEDEM

PAR

Alexandre Dumas.

2



Bruxelles et Leipzig,

KIESSLING ET COMPAGNIE,

26, Montagne de la Cour.

1853



ISAAC LAQUEDEM.

L'homme à la cruche d'eau.

Pour que le lecteur puisse suivre, après dix-huit cents ans, et à travers les détours d'une ville qu'il ne connaît pas, le récit des grands événements dont, à notre tour, nous allons nous faire l'humble historien, il faut qu'il nous permette de lui dire en quelques paroles ce que cette Jérusalem dont nous venons de raconter les vicissitudes était pendant la dix-neuvième année du règne de Tibère, sous le gouvernement de Ponce Pilate, sixième procurateur imposé à la Judée par la domination romaine, Hérode Antipas étant tétrarque de Galilée, et Caïphe étant grand prêtre de l'année.

La muraille de Néhémie l'enveloppait toujours de sa ceinture de pierres : elle offrait un circuit de trente-trois stades, ce qui correspond à une lieue de nos mesures modernes; elle était commandée par treize tours, et était percée de douze portes ouvertes sur ses quatre faces.

Quatre s'ouvraient sur la face orientale de cette muraille, longeant la vallée de Josaphat, et se dressant devant le mont des Oliviers, dont elle était séparée par le torrent de Cedron.

Ces quatre portes étaient la porte du *Fumier,* la porte de la *Vallée,* la porte *Dorée,* et la porte des *Eaux.*

La première donnait sur la fontaine du Dragon, ainsi appelée du dragon de bronze qui la surmontait et qui jetait de l'eau par la gueule.

La seconde s'élevait dans la direction du village de Gethsemani, où se trouvaient un grand nombre de pressoirs à huile, et qui tirait son nom de ces pressoirs.

La troisième et la quatrième conduisaient à un pont jeté sur le Cedron, et au delà duquel le chemin se bifurquait allant, par sa branche droite, à Engaddi et à la mer Morte, et, par sa branche gauche, au Jourdain et à Jéricho.

Deux portes s'ouvraient sur la face méridionale dominant le torrent de Gihon; c'étaient la porte des *Jardins du roi,* qui donnait sortie à la citadelle, et la porte du *Grand Prêtre,* qui donnait sortie au palais de Caïphe. La première conduisait à la piscine Supérieure et au mont Erogé; par la seconde, on allait rejoindre le chemin de Bethléem et d'Hebron.

Trois s'ouvraient sur la face occidentale, dominant le gouffre des Cadavres; c'étaient la porte des *Poissons*, la porte *Judiciaire* et la porte *Genath*.

En sortant par la première, on trouvait, après cinquante pas à peine, quatre routes : la première, à gauche, qui contournait les murs de la ville, était ce même chemin de Bethléem à Hebron que l'on pouvait rejoindre, avons-nous dit, en sortant par la porte du Grand Prêtre; la seconde, à gauche encore, était la route de Gaza et d'Égypte; la troisième, en face, était celle d'Emmaüs; la quatrième, celle de Joppé et de la mer.

En sortant par la seconde, on trouvait le chemin de Silo et de Gabaon, qui s'avançait au nord-ouest, en laissant, à gauche, le tombeau du pontife Ananie, à droite, le mont Calvaire.

La troisième, qui était une issue du palais des Hérodes, ne s'ouvrait que pour les maîtres et les serviteurs de ce palais; mais, comme elle n'était fermée que par une grille, on pouvait, à travers les barreaux de cette grille, voir les magnifiques jardins du tétrarque avec leurs allées d'arbres à fruits, leurs carrés de plantes rares et de fleurs embaumées, leurs massifs de pins, de palmiers et de sycomores d'où tombait l'ombre, leurs fontaines jaillissantes d'où ruisselait la fraîcheur, leurs bassins pleins de cygnes, et leurs gazelles bondissantes courant par troupes à travers les arbres, les plantes et les fleurs.

Enfin, trois portes s'ouvraient sur la face septentrio-

nale; c'étaient la porte des *Tours des femmes,* la porte 'Ephraïm, et la porte de l'*Angle* ou de *Benjamin.*

La première de ces portes conduisait à des jardins, à des vergers et à une forêt d'arbres à fruits; la seconde, à la route de Samarie et de Galilée; la troisième, enfin, au chemin d'Anathot et de Bethel ; — chemin qui, traversant le Cedron pour s'enfoncer au nord-est, laissait, à sa gauche, l'étang des Serpents, et, à sa droite, le mont du Scandale.

Les treize tours se nommaient: la première, la tour des *Fourneaux;* la seconde, la tour *Angulaire;* la troisième, la tour d'*Hananéel;* la quatrième, la *Haute tour;* la cinquième, la tour *Meah;* la sixième, la *Grande tour;* la septième, la tour de *Siloë;* la huitième, la tour de *David,* la neuvième, la tour *Psephine ;* et les quatre dernières, enfin, — qui flanquaient les quatre coins de la porte à laquelle elles donnaient leur nom, — les tours des *Femmes.*

Cette enceinte générale, percée de douze portes, surmontée de treize tours, enfermait quatre villes différentes, chacune séparée de la ville voisine par une muraille coupant Jérusalem dans toute sa longueur ; muraille elle-même percée de portes de communication donnant d'une ville dans l'autre, et s'étendant de l'occident à l'orient dans une ligne parfaitement droite.

Ces quatre villes, que nous allons prendre selon l'ordre chronologique dans lequel elles furent bâties, étaient :

La ville supérieure ou la cité de David.

Elle renfermait le palais d'Anne et celui de Caïphe, son gendre; le palais des rois de Juda, qui n'était autre que la citadelle, située au haut de la montagne de Sion, et, enfin, le tombeau de David.

La ville inférieure ou la fille de Sion.

Elle renfermait d'abord le temple, qui en occupait à lui seul le quart; puis le palais de Pilate, adossé à la citadelle Antonia, à laquelle il se reliait par le Xistus, espèce de pont du haut duquel les gouverneurs romains haranguaient le peuple; le théâtre, bâti par Hérode le Grand, tout couvert d'inscriptions à la louange d'Auguste, et surmonté d'un aigle d'or; le palais des Macchabées, l'hippodrome, l'amphithéâtre, et, enfin, le mont Acra, sur lequel était bâtie la citadelle d'Antiochus.

La seconde ville.

Elle renfermait, outre les demeures d'une quantité de personnes de distinction, le palais d'Hérode, auquel attenaient ces jardins magnifiques dont nous avons déjà parlé.

Enfin Bezetha ou la nouvelle ville, qui n'offrait rien de remarquable, étant habitée par des marchands de laine, des quincailliers, des chaudronniers et des fripiers.

Voilà Jérusalem telle qu'elle était au moment où commence notre récit, c'est-à-dire le 13 du mois de nizan, jour qui correspond au 29 mars de notre calendrier moderne

Il était huit heures du soir *.

La ville, à cause de la solennité de la Pâque, présentait un aspect particulier. Des Juifs de toutes les parties de la Palestine s'étaient rendus à Jérusalem pour célébrer la grande fête de l'immolation de l'agneau. Avec eux étaient accourus tous ces marchands dont l'industrie nomade suit les multitudes dans leurs déplacements, tous ces baladins qui vivent du superflu des grandes réunions, tous ces bohémiens qui ramassent les miettes des pèlerinages et des caravanes. Un surcroît de plus de cent mille personnes était donc venu augmenter la population de la ville. Les étrangers s'étaient logés, les uns chez des amis qui leur gardaient, chaque année, place au foyer et à la table; les autres dans les auberges et les caravansérails, qu'ils encombraient de leurs domestiques, de leurs mulets et de leurs chameaux. D'autres encore, qui n'avaient pu se loger ni chez des amis ni dans les caravansérails, étaient campés sous des tentes, ceux-ci sur le marché au Bois, dans la seconde ville; ceux-là sur la grande Place et sur la place de la piscine Ancienne, dans la ville inférieure. Ceux, enfin, qui n'avaient trouvé d'abri nulle part, ni chez des amis, ni dans les caravansérails, ni sous

* Que nos lecteurs nous permettent de compter les heures, non à la manière dont les comptaient et dont les comptent encore aujourd'hui les Romains, mais à la manière usitée parmi nous.

les tentes, avaient établi leur domicile ou dans l'hippodrome, ou sous le péristyle du théâtre, ou sur les pentes du mont Acra, ou encore dans un magnifique bois de cyprès qui s'étendait des pressoirs du roi à la tour de Siloë, laquelle, deux ans auparavant, s'était écroulée en partie, et, dans son écroulement, avait écrasé dix-huit personnes et blessé plus ou moins grièvement un grand nombre de pauvres gens du faubourg d'Ophel.

On se ferait difficilement une idée du mouvement, du bruit, des rumeurs qui emplissaient la ville sainte pendant les trois jours que durait la Pâque. Pendant ces trois jours, toutes les ordonnances de la police ordinaire étaient suspendues : le soir, on ne tendait pas les chaînes aux extrémités des rues; la nuit, on ne fermait pas les portes de la ville; chacun allait librement d'une enceinte à l'autre. On sortait de Jérusalem et l'on y rentrait sans répondre aux *qui vive* des sentinelles, qui du reste, de leur côté, s'inquiétaient peu de la consigne, dont elles savaient que le relâchement était une des conditions obligées de cette grande solennité judaïque, la première entre toutes, puisqu'elle éternisait le souvenir de la délivrance du joug égyptien, et célébrait, pour le peuple de Dieu, le passage de l'état de servitude à l'état de liberté.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que la sentinelle placée devant la porte des Eaux ne fît point attention à deux hommes enveloppés de grands manteaux bruns, — l'un âgé de trente à trente-cinq ans, l'autre de cinquante-cinq à

soixante; — l'un aux beaux yeux bleus et aux beaux cheveux blonds, aux traits fins et élégants, à la barbe à peine indiquée; l'autre aux cheveux gris et crépus, au nez recourbé, à l'œil irascible, presque sombre, à la barbe hérissée; — lesquels, après avoir traversé cette première porte, tournèrent immédiatement à gauche, et franchirent la porte intérieure par laquelle on pénétrait dans la cité de David. La porte franchie, ces deux hommes, qui examinaient avec une attention remarquable tous ceux qu'ils rencontraient, longèrent le bois de cyprès dont nous avons déjà parlé comme offrant une retraite aux étrangers sans asile, laissèrent à gauche le palais d'Anne, que nous avons dit être le beau-père de Caïphe, — et qui alternait, chaque année, avec celui-ci dans ses fonctions de grand sacerdote; — inclinèrent à droite, toujours inquiets ou observateurs, pour passer entre l'angle de la forteresse et l'édifice appelé le palais des Braves, et, paraissant avoir, enfin, trouvé ce qu'ils cherchaient, s'avancèrent vers un homme qui, après avoir puisé de l'eau dans la piscine de Sion, posait sa cruche sur son épaule.

Cet homme, qui semblait être un domestique chargé des soins inférieurs de la maison, les voyant venir à lui, s'arrêta et attendit.

— Ne fais pas attention à nous, mon ami, dit le plus jeune des deux inconnus, et marche devant : nous te suivrons.

— Mais, dit le serviteur étonné, pour me suivre, faut-il encore que vous sachiez où je vais!

— Nous le savons : tu vas chez ton maître, et nous avons à parler à ton maître de la part du nôtre.

Il y avait une si douce fermeté dans la voix de celui qui parlait, que, sans plus faire d'objection, le serviteur s'inclina et marcha devant, comme il lui était commandé de le faire.

Au bout de cent pas à peu près, on arriva à une maison d'assez belle apparence, située entre le palais du grand prêtre Caïphe et l'emplacement où, sous sa quadruple tente, l'arche avait été déposée au retour du désert.

Le serviteur ouvrit la porte de la maison, et s'effaça pour laisser passer les deux inconnus.

Ils s'arrêtèrent dans le vestibule, et attendirent que le serviteur eût prévenu son maître de leur arrivée.

Cinq minutes après, le maître vint au-devant d'eux.

Ils se saluèrent à la manière juive.

— Frère, dit le plus jeune des deux hommes, qui semblait chargé par son taciturne compagnon de porter la parole, je m'appelle Jean fils de Zébédée, et celui que tu vois avec moi se nomme Pierre fils de Jonas. Nous sommes disciples de Jésus le Nazaréen; vers le milieu du jour, le maître nous a quittés au village de Béthanie, et nous a dit : « Entrez ce soir à Jérusalem par la porte des Eaux, prenez la montée de Sion, marchez toujours droit devant vous jusqu'à ce que vous ayez rencontré un homme portant une cruche sur son épaule; alors, suivez cet homme, entrez avec lui dans la maison où il entrera,

et dites au maître de cette maison : « Jésus de Nazareth t'adresse ces paroles : *Mon temps est proche; en quel endroit mangerai-je la pâque, cette année, avec mes disciples?* et celui à qui vous ferez cette question vous montrera une grande chambre entourée de lits. » — Nous nous sommes mis en route à l'heure dite; nous sommes entrés à Jérusalem par la porte désignée; nous avons pris la montée de Sion; nous avons trouvé ton serviteur qui puisait de l'eau dans une cruche, et qui mettait cette cruche sur son épaule; nous l'avons suivi, et nous te disons, au nom de celui qui nous envoie, et d'après lui : « Où Jésus de Nazareth fera-t-il la pâque cette année? » -

Celui auquel le jeune homme s'adressait s'inclina respectueusement, et répondit :

— Vous n'aviez pas besoin de vous nommer, mes frères, car je vous connais; c'est dans ma maison de Béthanie que Jésus de Nazareth a fait la dernière pâque, et a annoncé la mort de Jean Baptiste. Je me nomme Heli, je suis beau-frère de Zacharie d'Hebron, et, ayant été prévenu de l'intention de Jésus de Nazareth, j'ai loué cette maison de Nicodème le Pharisien et de Joseph d'Arimathie. Venez, je vais vous la faire voir, et vous choisirez vous-mêmes l'emplacement qui vous conviendra.

Et, prenant la torche qui éclairait le vestibule, il les précéda dans une cour à l'extrémité de laquelle s'élevait un bâtiment dont les premières assises trahissaient une

construction datant de l'époque des vieilles architectures babyloniennes et ninivites.

En effet, cette maison avait été autrefois une espèce de cirque où venaient, pendant la paix, s'exercer à la guerre ces hardis capitaines de David qu'on appelait les forts d'Israël. Les murailles de ce cirque avaient vu passer ces hommes qui appartenaient à une génération disparue, que l'on eût crus de cette race de géants nés des amours des anges avec les filles de la terre, et qui devaient toujours se maintenir au nombre de trente, quels que fussent les vides que l'épée ennemie creusât dans leurs rangs. Contre ces pierres cyclopéennes, vieux ossements arrachés au sein de la terre, s'étaient appuyés, pour reprendre haleine dans leurs jeux, ces hommes que la bataille n'avait jamais fatigués, et qu'on appelait Jesbaam, Eleasar ou Semma; — Jesbaam fils d'Hachamoni, qui, dans un seul combat, tua huit cents Philistins, et en blessa trois cents! Eleasar fils de Dodi, qui, à Phesdomim, lorsque les Philistins s'y réunirent pour livrer la bataille, se trouvant abandonné de tous les siens, et resté seul, frappa sans reculer d'un pas jusqu'à ce que son bras se lassât de tuer, jusqu'à ce que le sang figé collât sa main à la poignée de son épée, et qui fut si long à se lasser, que les soldats juifs qui avaient fui à la distance d'une lieue, eurent le temps d'avoir honte, de reprendre courage et de revenir; si bien que, cette fois encore, la victoire resta à Israël! Enfin, Semma fils

d'Agé, qui, se rendant d'une ville à une autre, tomba dans une embuscade de quatre cents hommes, les tua tous les quatre cents, et continua son chemin! Là, avaient lutté, dans ces athlétiques étreintes où les Goliath et les Saph perdaient la vie, — Banias fils de Joïada, qui, traversant le désert de Moab, descendit, mourant de soif, dans une citerne où se désaltéraient une lionne et un lion, et, n'ayant pas la patience d'attendre qu'ils eussent bu, tua le lion d'abord, la lionne ensuite, et but tout à son aise entre leurs deux cadavres! — Abisaï fils de Servia, qui, rencontrant un Égyptien haut de cinq coudées, armé d'une lance dont le fer seul pesait trente livres, et n'ayant, lui, qu'une baguette pour toute arme, l'attaqua, lui prit sa lance, et, avec cette lance, le cloua contre un palmier d'un tel coup, que la lance, après avoir traversé le corps du géant, reparaissait de l'autre côté de l'arbre! enfin, Jonathan fils de Sammaa, qui, dans la guerre de Geth, tua un guerrier de la race d'Asapha qui avait six coudées de haut, six doigts à chaque pied, six doigts à chaque main, et qui, disait-il, ne voulait accepter le combat que contre dix hommes à la fois! C'étaient les trois premiers de ces braves que nous venons de nommer qui, ayant entendu dire à David, couvert de sueur : « Ah! si j'avais un verre d'eau de la citerne qui fait face à la porte de Bethléem! » partirent tous trois, traversèrent le camp des Philistins, et rapportèrent chacun une coupe de cette eau qu'ils

avaient tenue d'un bras si ferme, que, quoiqu'ils se fussent battus avec la main droite, et eussent été blessés tous trois, chaque main gauche rapportait sa coupe pleine; si bien que David surpris, et surtout ému d'un pareil dévouement, s'écria : « C'est au péril de leur vie qu'ils m'ont apporté cette eau : je ne boirai pas le sang de mes braves! » et fit de l'eau une libation au Seigneur.

Hélas! les forts d'Israël étaient couchés dans leurs tombes, et le temps, ce rude lutteur qui fait plier le genou au plus robuste, avait renversé le monument après avoir renversé les hommes. Pendant deux ou trois siècles, les générations avaient passé devant cette ruine qui semblait l'écroulement d'une autre Babel. Enfin, Nicodème et Joseph d'Arimathie avaient acheté, un jour, l'emplacement et les décombres. Des décombres, ils avaient, sur la fondation antique, bâti la maison moderne, qu'ils louaient aux étrangers pour leur servir de cénacle; du reste, avec les mêmes débris, ils avaient encore élevé trois autres maisons; et, des quartiers de rocs trop gros pour entrer dans la construction de ces demeures de pygmées, ils taillaient des sépulcres, sculptaient des colonnes, ciselaient des ornements d'architecture qu'ils vendaient ensuite avec de grands bénéfices.

C'était Nicodème qui, quoique sénateur, s'amusant, dans ses moments de loisir, à faire de la sculpture, avait eu l'idée de ce commerce, qui avait réussi et enrichissait les deux associés.

Depuis le jour où Heli, qui louait cette maison de Nicodème, avait été prévenu que Jésus de Nazareth désirait faire la cène chez lui, il avait mis tous ses serviteurs au nettoyage de cette cour, et ceux-ci, aidés des ouvriers de Nicodème et de Joseph d'Arimathie, avaient, à grande force de bras et de leviers, repoussé contre les murs les pierres qui d'habitude obstruaient le passage; de sorte que l'on avait toute facilité, maintenant, d'arriver au vestibule de la maison.

Heli fit d'abord entrer Pierre et Jean dans ce vestibule; puis il les fit monter au premier étage, et leur ouvrit la porte de la chambre préparée pour la cène.

Cette salle était divisée en trois compartiments par d'immenses rideaux, ce qui lui donnait un point de ressemblance avec le temple, car elle avait, comme lui, le parvis, le saint et le saint des saints. Ces trois divisions étaient éclairées par des lustres suspendus au plafond.

Les murs, peints en blanc ou passés à la chaux, étaient ornés, jusqu'au tiers de leur hauteur, de nattes clouées à la muraille, comme on en voit encore aujourd'hui dans la plupart des maisons arabes assez riches pour faire cette dépense, et, le long de ces nattes, étaient accrochés à des patères de cuivre les vêtements nécessaires à la célébration de la fête.

Dans la salle du milieu était dressée une table couverte d'une nappe d'une éclatante blancheur; sur cette nappe, on avait disposé treize couverts.

Dans les deux autres salles, on voyait, contre la muraille, des matelas et des couvertures roulés ensemble, pour le cas où les convives voudraient passer la nuit dans la maison où ils auraient mangé l'agneau pascal.

Deux autres tables étaient dressées à peu près dans les mêmes conditions que celles-là : une au rez-de-chaussée, une au deuxième étage; mais Heli, ayant préparé celle qu'il venait de faire voir à l'intention du maître nazaréen et des douze disciples qui devaient manger la pâque avec lui, avait conduit les deux envoyés de Jésus directement à celle-là.

Et, en effet, il ne fut pas besoin d'aller plus loin. Pierre et Jean adoptèrent cette chambre du premier étage, qui répondait, d'ailleurs, à la description qu'en avait faite le maître, et, l'ayant retenue, ils commandèrent à Heli d'achever tous les préparatifs de la pâque, et, — tandis que Jean et Pierre iraient chercher, le premier, un calice que Jésus lui avait ordonné de prendre dans une maison située près de la porte Judiciaire, le second, l'agneau pascal au marché aux Bestiaux, — de monter sur la terrasse avec une torche, afin d'indiquer à Jésus que la maison était louée, et que la salle du cénacle n'attendait plus que ses convives.

C'était le signal convenu avec le maître, signal qu'il devait apercevoir facilement de la route de Béthanie, où nous avons dit qu'il attendait, cette route gravissant la montagne des Oliviers, du sommet de laquelle on découvre Jérusalem tout entière.

Pierre et Jean, qui venaient de descendre dans la ville inférieure par l'escalier aux quatorze marches que l'on appelait les degrés de Sion, n'étaient pas encore arrivés à la hauteur du théâtre, qu'ils virent, sur la partie la plus avancée de la terrasse de la maison, la flamme de la torche qui montait vers le ciel.

Le temps était pur et calme. Un faible vent d'est rafraîchissait l'air, où flottaient déjà les tiédeurs du printemps syrien; à travers de légères vapeurs qui s'étendaient sous un ciel bleu, le soleil, le matin, et la lune, le soir, tamisaient leurs plus doux rayons; sur les collines d'Engaddi, la vigne, et dans la vallée de Siloë, les figuiers montraient déjà leurs feuilles naissantes; les oliviers de Gethsemani avaient pris une teinte plus vivante; le myrte, le caroubier et le térébinthe étalaient l'éclat verdoyant de leurs jeunes rameaux. Au penchant de la montagne de Sion, les amandiers couvraient le sol d'une neige rose au milieu de laquelle se faisaient jour de larges violettes sans parfum comme celles qui croissent à Rhodes et sur les bords de l'Eurotas. Enfin, à défaut de rossignols et de fauvettes, les tourterelles, seuls oiseaux de la ville sainte, commençaient à soupirer doucement dans les cyprès du bois de Sion et sur les sycomores, les pins et les palmiers du jardin d'Hérode.

Rien n'empêchait donc que Jésus ne découvrît, sur la maison du cénacle, cette flamme de la torche, qui,

cédant au courant de l'air, s'inclinait de l'est à l'ouest, comme si elle eût voulu indiquer aux hommes que, pareille à cette lumière terrestre, la lumière divine allait s'incliner aussi de l'orient à l'occident.

A la vue de cette flamme, un homme qui était assis sous un massif de palmiers situé à un quart de lieue de Jérusalem, entre Bethphagé et la pierre des Colombes, au milieu d'un groupe d'hommes et de femmes qui écoutaient sa parole, interrompit son discours, et se leva en disant :

— L'heure est venue... Allons !

—

CHAPITRE II.

L'évangile de l'enfance.

Cet homme, c'était le jeune maître galiléen, Jésus de Nazareth.

Dans ces jours de peu de foi que nous traversons, que l'on nous permette de parler du Christ comme si personne n'en avait parlé avant nous, de reprendre cette sainte histoire comme si personne ne l'avait écrite. Hélas! si peu de regards l'ont lue, et tant de mémoires l'ont oubliée!

Jésus de Nazareth, à ceux qui ignoraient sa nature divine, apparaissait sous la forme d'un homme de trente à trente-trois ans, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, et amaigri comme le sont toujours ceux-là qui, dévoués à l'humanité, ont longtemps rêvé d'elle, médité sur elle, souffert pour elle.

Il avait le visage long et pâle, les yeux bleus, le nez droit, la bouche un peu grande, mais douce, suave, mélancolique, admirable de forme; ses cheveux blonds, partagés à la mode des Galiléens, c'est-à-dire au milieu de la tête, retombaient en ondulant sur ses épaules ; enfin, une barbe légèrement teintée de roux, qui semblait

emprunter ses reflets d'or aux rayons du soleil d'Orient, allongeait encore ce visage, dont l'habitude de la contemplation tirait tous les traits vers le ciel.

Il était vêtu — et nul ne l'avait jamais vu sous un autre costume — d'une longue robe rouge tissue sans couture, tombant avec d'admirables plis le long de son corps, et laissant, sous ses manches longues et larges, voir seulement ses mains, qui étaient d'une blancheur et d'une finesse parfaites, — et d'un manteau bleu d'azur qu'il drapait avec une simplicité et une grâce infinies. Il avait pour chaussures des sandales lacées jusqu'au-dessus de la cheville; et, quant à sa tête, qu'il portait toujours nue et élevée, il se contentait de l'abriter sous son manteau bleu aux heures ardentes de la journée.

Puis, de tout cet ensemble, émanait quelque chose d'insaisissable, quelque chose comme un baume et une lumière réunis et fondus ensemble, quelque chose qui éclairait et qui parfumait tout à la fois, révélant la présence momentanée d'un être supérieur au milieu des hommes et sous la forme d'un homme.

C'étaient surtout les enfants et les femmes, dont les organisations délicates et nerveuses ont une plus grande facilité à subir l'influence des effluves magnétiques de certaines organisations privilégiées, — c'étaient, dis-je, surtout les femmes et les enfants qui semblaient, mieux que tous les autres, reconnaître cette divinité cachée sous son enveloppe terrestre. En effet,

à peine Jésus paraissait-il, que jusqu'aux plus petits enfants couraient à lui, levant les mains vers lui, et, quand Jésus passait, soit dans les rues de Jérusalem, soit dans celles de Capharnaüm ou de Samarie, soit même au bord du chemin, presque toutes les femmes qu'il rencontrait sur son passage, sans savoir pourquoi, s'inclinaient à sa vue, mystérieusement poussées à fléchir les deux genoux.

Il est vrai que l'on racontait sur le jeune maître galiléen — c'était ainsi qu'on appelait le plus communément Jésus — une foule de légendes, d'histoires et de traditions merveilleuses qui, partout où il portait ses pas, le précédaient, l'accompagnaient, le suivaient comme une légion d'anges qui, semant des fleurs devant lui, autour de lui et derrière lui, le faisaient apparaître aux yeux des hommes avec un prestige presque divin.

On disait que sa bienheureuse mère, — car, jusqu'à cette époque, la mère de Jésus avait mérité le nom de bienheureuse, — on disait que sa bienheureuse mère était issue de la race royale de David fils de Jessé; que Joachim et Anne, son père et sa mère, après avoir vécu près de vingt ans à Nazareth sans avoir d'enfant, avaient fait vœu, s'ils obtenaient enfin ce fruit si désiré de leur union, de le consacrer au service du Seigneur, et qu'alors une fille leur était née, à laquelle ils avaient donné le doux nom de Mariam, c'est-à-dire *étoile de la mer*.

De ce nom de Mariam, nous avons fait *Marie*.

En conséquence, la jeune Marie, qui portait en elle les

destinées de l'humanité, avait été déposée par ses parents au temple, et y avait été élevée parmi les jeunes filles ses compagnes, lisant les livres sacrés, filant le lin, et tissant des vêtements pour les lévites, jusqu'à l'âge de quatorze ans, âge auquel les pensionnaires du temple étaient rendues à leurs parents. Mais, à quatorze ans, Marie avait refusé de quitter le temple, disant qu'en la vouant au Seigneur, ses parents l'avaient vouée tout entière. Alors, le pontife, embarrassé pour la garder contre les habitudes du temple, avait consulté le Seigneur, et le Seigneur avait répondu que la jeune fille devait recevoir un époux de la main même du grand prêtre, afin que s'accomplît cette prédiction d'Isaïe :

« Il sortira une vierge de la racine de Jessé, et, de cette racine, s'élèvera une fleur au sommet de laquelle, sous la forme d'une colombe, viendra se reposer l'esprit du Seigneur. »

Joseph, vieillard de la maison de David, avait été l'homme élu. Son nom et celui de Marie avaient été gravés sur les tablettes du mariage dans une assemblée solennelle; après quoi, sans qu'il y eût eu rapprochement entre les époux, lui était parti pour Bethléem, elle pour Nazareth.

Or, à peine la jeune vierge était-elle rentrée dans la maison paternelle, que voici, racontait-on, ce qui lui était arrivé.

Un soir qu'elle s'était agenouillée devant son prie

Dieu, qu'elle était restée priant à travers le crépuscule jusqu'à ce que fussent venues les ombres de la nuit, et que, tout en priant, ses yeux s'étaient doucement fermés; tandis que sa tête reposait sur ses deux mains jointes, elle sentit tout à coup comme un parfum qui l'enveloppait, et une si grande lumière s'était répandue dans sa chambre, qu'à travers ses paupières closes, elle avait vu cette lumière.

Aussitôt elle releva la tête, regarda autour d'elle, et aperçut un ange du Seigneur qui, le front ceint d'une auréole de flamme, tenant un lys à la main, flottait sur un nuage encore tout doré des reflets du ciel.

C'était ce messager divin qui illuminait et parfumait la cellule de la Vierge.

Une autre que Marie eût eu peur; mais elle avait déjà tant de fois vu des anges dans ses rêves, qu'au lieu de s'effrayer, elle sourit, et, de la pensée, sinon des lèvres, demanda :

— Bel ange du Seigneur, que voulez-vous de moi?

Et, lui, souriant de son côté, et répondant à sa pensée qu'il avait lue, lui dit :

—Je vous salue, Marie, vierge très-chère au Seigneur, vierge pleine de grâce!... Je suis Gabriel, le messager du Très-Haut, et je viens vous annoncer que le Seigneur est avec vous, et que vous êtes bénie entre toutes les femmes, et par-dessus toutes les femmes!

La jeune fille voulut répondre; mais la parole lui man-

qua. Cette communication directe de sa faiblesse avec la force du Seigneur lui causait un certain effroi.

Alors, comprenant sa pensée :

— O vierge! reprit l'ange, ne craignez rien, car, dans cette salutation, je ne cache aucune chose qui soit contraire à votre chasteté; ayant choisi le Seigneur pour seul et unique époux, vous trouverez grâce devant lui, et vous concevrez et enfanterez un fils. Ce fils sera grand, ô vierge! car il dominera depuis la mer jusqu'à la mer, et depuis l'embouchure des fleuves jusqu'aux extrémités du monde; il sera appelé le fils du Très-Haut, quoique né sur la terre, car il aura d'avance son trône élevé dans le ciel, et le Seigneur Dieu lui donnera le siége de David son père. Il régnera à jamais dans la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin; et il sera le roi des rois, le seigneur des seigneurs, le siècle des siècles!

Alors, la jeune fille rougit sans répondre, car, ce qu'elle pensait, elle n'osait le dire à l'ange, et voici ce qu'elle pensait :

— Comment, vierge que je suis, pourrai-je donc devenir mère?

L'ange sourit encore, et, continuant de répondre à sa pensée :

— Ne comptez pas, ô Marie bienheureuse! que vous concevrez à la manière humaine, dit-il; non, vous concevrez vierge, vous enfanterez vierge, vous nourrirez vierge, car le Saint-Esprit descendra en vous, et le Très-

Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi l'enfant qui naîtra de vous sera seul saint, parce que seul il aura été conçu et sera né sans péché, ce qui permettra de l'appeler fils de Dieu.

Et, alors, la jeune fille, levant les yeux et étendant les bras vers le ciel, prononça ces seules paroles, par lesquelles elle faisait don d'elle-même au saint mystère :

— Voici la servante du Seigneur, car je ne suis pas digne du nom de maîtresse; qu'il soit donc fait, ô Seigneur! selon votre volonté.

Et l'ange ayant disparu, et la lumière s'étant évanouie, la Vierge était tombée comme endormie dans une extase céleste, et s'était relevée mère.

En même temps, l'ange avait apparu à Joseph, à Bethléem, afin qu'il sût que, quoiqu'elle portât le fils de Dieu dans son sein, son épouse était toujours pure et immaculée.

Or, voici ce que l'on racontait encore.

Vers la fin du neuvième mois de la grossesse de Marie, l'an 369 de l'ère d'Alexandre, un édit de l'empereur César Auguste avait été publié, ordonnant un recensement général dans son empire, et invitant chaque homme à aller se faire inscrire dans sa ville natale avec sa femme et ses enfants.

Il en résulta que Joseph se trouva forcé de quitter Nazareth, où, après l'apparition de l'ange, il était venu rejoindre sa femme, et, conduisant celle-ci, partit pour Bethléem; mais, sur la route de la ville, Marie avait été

prise des douleurs de l'enfantement; de sorte qu'elle était entrée dans une grotte qui servait de crèche, tandis que Joseph était allé chercher du secours à Jérusalem.

Une fois dans la grotte, la Vierge chercha un appui. Un palmier desséché dont le tronc perçait la voûte, et enfonçait ses racines dans la terre, formait une espèce de pilier; elle s'assit contre cette tige.

Pendant ce temps-là, Joseph allait cherchant quelque femme qui pût assister Marie.

Tout à coup, il s'arrêta comme si ses pieds eussent été cloués à la terre : — un singulier phénomène s'opérait dans la nature.

Son premier mouvement avait été de lever les yeux au ciel : le ciel était obscurci, et les oiseaux qui traversaient l'air étaient arrêtés dans leur vol.

Alors, il abaissa les yeux vers la terre, et regarda autour de lui.

A sa droite, tout près de l'endroit où il se trouvait, des ouvriers étaient assis, prenant leur repas; mais, chose étrange! celui qui étendait la main vers le plat restait la main étendue; celui qui était en train de manger ne mangeait plus; celui qui portait quelque chose à sa bouche demeurait la bouche ouverte, et tous tenaient leurs regards levés vers le ciel.

A sa gauche, un troupeau de brebis allait paissant, mais le troupeau tout entier était arrêté, et les brebis ne paissaient plus; et le berger, qui venait de lever son bâ-

ton pour frapper leur immobilité, restait lui-même immobile et le bâton levé.

Devant lui coulait un ruisseau auquel allaient se désaltérer des chèvres et un bouc : le ruisseau était arrêté dans son cours, et le bouc et les chèvres étaient près de toucher l'eau, et de boire; mais ils ne touchaient pas l'eau, mais ils ne buvaient pas.

Et la lune elle-même était arrêtée dans sa marche; et la terre elle-même ne tournait plus.

C'est que, juste en ce moment, Marie mettait au monde le Sauveur, et que la création tout entière haletait dans l'attente de ce grand événement!

Puis il se fit comme un grand soupir de joie par toute la nature, et le monde respira.

Le Sauveur était né!

Au même instant, une femme descendit de la montagne, et, marchant droit à Joseph :

— N'est-ce pas moi que tu cherches? dit-elle.

— Je cherche, répondit Joseph, quelqu'un qui puisse aider ma femme Marie, qui est, à cette heure, dans les angoisses de l'enfantement.

— Alors, dit l'inconnue, conduis-moi vers elle : je me nomme Gelome, et suis sage-femme.

Tous deux prirent aussitôt le chemin de la grotte.

La grotte était lumineuse et parfumée, et, au milieu de cette lumière qui n'avait pas de foyer, ils virent Marie et le nouveau-né, tous deux resplendissants. L'enfant tetait le sein de la mère.

Le palmier desséché avait reverdi, des rejetons frais et vigoureux s'élançaient de sa tige, tandis que d'immenses palmes qui avaient poussé en quelques minutes ombrageaient son sommet.

Joseph et la vieille femme demeurèrent tout étonnés sur le seuil de la grotte.

Alors, la vieille demanda à Marie :

— Femme, es-tu la mère de cet enfant?

— Oui, répondit Marie.

— Alors, tu n'es pas semblable aux autres filles d'Ève, dit la vieille.

— De même, reprit Marie, qu'il n'y a, parmi les enfants, aucun enfant qui soit semblable à mon fils, de même sa mère est sans pareille entre les femmes.

— Mais ce palmier qui était desséché, et qui a reverdi? demanda encore la vieille.

— Au moment de l'enfantement, dit Marie, je l'ai pris et serré entre mes bras.

Alors, Joseph dit à son tour :

— Votre enfant, ô Marie ! est bien le messie promis par les Écritures, et il s'appellera Jésus, c'est-à-dire *sauveur*.

Et, si Joseph eût douté encore, une demi-heure après il n'eût plus eu de doute, car trois bergers se présentèrent à la porte de la grotte, et, comme Joseph leur demandait :

— Bergers, quelle cause vous amène?

Un des bergers répondit :

— Nous nous nommons Misraël, Stephane et Cyriaque; nous gardions nos troupeaux sur la montagne, lorsqu'un ange du ciel est descendu d'une étoile, et nous a dit : « Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur! Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant emmailloté et couché dans une crèche. Allez donc, et adorez. — De quel côté faut-il que nous allions? » lui demandâmes-nous alors, tout tremblants. « Suivez cette étoile, dit l'ange; elle vous conduira. » L'étoile se mit à marcher ; nous la suivîmes en cueillant des fleurs tout le long de la route... Maintenant, nous voici. Où est le Sauveur, que nous l'adorions?

Et la Vierge leur avait montré le petit Jésus couché dans une crèche, et ils avaient répandu leurs fleurs tout autour de lui, et l'avaient adoré.

Une heure après, trois rois se présentèrent, à leur tour, à la porte de la grotte, avec une grande suite de serviteurs chargés de présents, et des chameaux et des mulets portant des étoffes précieuses, du baume et de la myrrhe.

Joseph leur demanda, alors, ce qu'ils désiraient :

— Nous sommes trois rois mages d'Orient, répondirent-ils; nous nous nommons Gaspard, Melchior et Balthasar. Une étoile nous est apparue, voilà plus d'un mois, et une voix nous a dit : « Suivez cette étoile; c'est celle

qui doit vous conduire au berceau du Sauveur annoncé par Zoroastre. » Alors, nous sommes partis, et, en passant par Jérusalem, nous avons visité le roi Hérode le Grand, et nous lui avons dit : « Nous arrivons de l'Orient pour adorer le roi des Juifs, qui vient de naître : où est-il? — Je n'en sais rien, » a répondu le roi Hérode; « mais vous n'avez donc pas de guide? — Si fait ! » Et nous lui avons montré l'étoile. « Eh bien! suivez l'étoile, a-t-il dit, et ne manquez pas de repasser par Jérusalem, et de m'apprendre où est ce roi des Juifs, afin que je l'adore à mon tour. » Maintenant, nous voici. Où est le Sauveur, que nous l'adorions?

Alors, la Vierge prit l'enfant Jésus, et le leur montra. Aussitôt les trois mages s'agenouillèrent devant lui, et lui baisèrent les mains et les pieds, en l'adorant comme avaient fait les bergers; puis, comme les bergers avaient entouré l'enfant Jésus de fleurs des champs, eux l'entourèrent de vases d'or et d'argent, d'encensoirs, de trépieds et de calices.

Et les bergers regardaient tristement cette adoration, et disaient entre eux :

— Voilà ces rois mages qui apportent de riches présents, et qui vont nous faire oublier, nous autres, pauvres bergers, qui n'avons apporté que des fleurs!

Mais, au même instant, et comme s'il eût deviné leur pensée, l'enfant Jésus repoussa du pied un bassin magnifique, et, ramassant une petite pâquerette des champs, il la baisa.

C'est depuis ce temps que les pâquerettes des champs, qui autrefois étaient toutes blanches, ont le bout des feuilles rose et l'étamine dorée.

Et les bergers, heureux de ce que l'enfant Jésus avait préféré une fleur des champs aux vases d'or et d'argent, aux trépieds, aux calices et aux encensoirs, s'en retournèrent sur leur montagne en chantant les louanges du Seigneur.

Et les mages, joyeux et fiers d'avoir baisé les mains et les pieds du Sauveur du monde, s'en retournèrent aussi, mais non point à Jérusalem, comme Hérode le leur avait recommandé, car l'étoile qui les conduisait prit un autre chemin.

Et, voyant cela, la vieille femme s'écria à son tour :

— Je vous rends grâce, ô mon Dieu! Dieu d'Israël! parce que mes yeux ont vu la nativité du Sauveur du monde!

Et l'on racontait encore ceci :

Que Hérode le Grand, ne voyant pas revenir les mages, envoya chercher les docteurs et les prêtres, et leur dit :

— Vos Écritures annoncent qu'il doit vous naître un Sauveur : où ce Sauveur naîtra-t-il?

Les prêtres et les docteurs répondirent d'une seule voix :

— Dans la ville de Bethléem en Judée; c'est pour cela qu'elle fut appelée, par Abraham, Bethléem, c'est-à-dire la *maison de nourriture;* c'est pour cela que, du nom de

la femme de Caleb, elle fut appelée *Ephrata*, c'est-à-dire *fructueuse;* c'est pour cela, enfin, qu'elle a encore, outre Bethléem et Ephrata, été nommée la *Cité de David.*

Sur ces entrefaites, Hérode apprit que l'enfant Jésus avait été présenté au temple, et que le grand prêtre Siméon, qui comptait près de cent ans, ayant vu qu'il resplendissait de lumière dans les bras de la Vierge, et que les anges formaient un cercle autour de lui, l'avait reconnu, l'avait glorifié et avait dit :

— O mon Dieu! je puis mourir maintenant que cette parole du psalmiste est accomplie : « Je le remplirai de jours ; je lui montrerai le Seigneur que j'ai envoyé, et, l'ayant vu, il mourra en le glorifiant. »

Et, en effet, en citant ce verset du psalmiste, Siméon était tombé à la renverse, et était mort.

Dès lors, Hérode n'eut plus de doute que cet enfant ne fût véritablement le Messie ; et, comme, vendu à la cause des Romains, il craignait que ce Sauveur ne devînt un autre Judas Macchabée qui sauverait la liberté d'Israël par la guerre, il commença de méditer dans son esprit le massacre des innocents.

Ce que voyant le Seigneur, il envoya à Joseph un ange qui le visita pendant son sommeil, et qui lui dit :

— Prends l'enfant et sa mère, et, sans perdre un instant, réfugie-toi en Égypte.

Si bien qu'au chant du coq, Joseph se leva, et, ayant éveillé la Vierge et l'enfant Jésus, il se mit en route avec eux.

Le lendemain de ce départ, Hérode fit massacrer tous les enfants au-dessous de deux ans.

C'est alors, comme l'avait prédit Jérémie, qu'une grande voix fut entendue dans Rama, poussant des cris et des lamentations : c'était celle de Rachel pleurant ses fils; « et elle ne voulut pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus! »

Et, comme les meurtriers couraient partout, le glaive à la main, pour tuer les petits enfants, on raconte que deux soldats s'avancèrent, menaçants, vers la Vierge et vers Joseph, qui se prirent à trembler de tout leur corps; mais, comme ils étaient appuyés à un énorme sycomore, quand les meurtriers ne furent plus qu'à cinquante pas d'eux, le sycomore s'ouvrit et, se refermant sur la sainte famille, la déroba à tous les yeux.

Puis, quand les soldats, las d'une recherche inutile, se furent éloignés, le sycomore se rouvrit, et la sainte famille continua sa route.

Seulement, depuis ce temps, le sycomore était resté ouvert.

On arriva dans une grande ville, et l'on fit halte au seuil d'une hôtellerie située près du temple d'une idole; mais à peine la sainte famille était-elle établie dans une petite chambre de cette hôtellerie, que l'on entendit une grande rumeur : les habitants de la ville couraient éperdus et les bras levés par les rues, poussant des cris de terreur et de désespoir.

Au moment même où Jésus avait passé sous la porte de la ville pour y faire son entrée, l'idole était tombée de sa base, et s'était brisée en mille morceaux; et il en était arrivé de même de toutes les idoles de la ville.

Ainsi s'était justifiée la parole d'Isaïe :

« Le Seigneur entrera en Égypte, et les idoles seront ébranlées devant sa face. »

Mais, entendant ces cris, voyant ces terreurs, Joseph craignit pour Marie et pour l'enfant Jésus; il descendit avec eux, sella l'âne, et partit par une porte de derrière, sans avoir le temps de prendre aucune provision pour la journée.

De sorte que, midi étant arrivé, et la vierge Marie ayant grande faim et grande soif, on fut forcé de s'asseoir sous un sycomore. En face de ce sycomore était un groupe de dattiers tout chargés de fruits, et Marie disait :

— Oh! que je mangerais volontiers de ces dattes! N'y aurait-il donc pas moyen d'en avoir?

Joseph secoua tristement la tête, et répondit :

— Ne voyez-vous pas que, non-seulement elles sont hors de la portée de ma main, mais encore que je ne pourrais pas jeter mon bâton jusqu'à elles?

Et, alors, l'enfant Jésus dit :

— Palmier, incline-toi, et apporte tes fruits à ma douce mère.

Le palmier s'inclina, et la Vierge put y cueillir des

fruits tant qu'elle voulut; après quoi, le palmier se redressa, couvert de plus de fruits qu'il n'en avait auparavant.

Et, tandis que la Vierge cueillait les dattes, le petit enfant Jésus, qu'elle avait déposé à terre, avait fait, avec son doigt, entre les racines du sycomore, un trou dans le sable, de sorte que, lorsque, après avoir mangé, la Vierge dit : « J'ai soif! » elle n'eut qu'à se baisser; car, du trou qu'avait fait avec son doigt le petit Jésus, venait de jaillir une source d'eau pure.

Au moment où ils se remirent en route, Jésus se retourna vers le palmier.

— Palmier, je te remercie, et, en témoignage de remercîment, j'ordonne qu'une de tes branches soit transportée par mes anges, et soit plantée dans le paradis de mon père, et je t'accorde, en signe de bénédiction, qu'il sera dit à tous ceux qui auront triomphé pour la foi : « Vous avez atteint la palme de la victoire ! »

Et, au même instant, un ange parut, prit une palme, et remonta avec elle au plus haut des cieux.

Le soir, Joseph, la Vierge et l'enfant Jésus arrivèrent à une partie du désert qui était infestée de voleurs. Tout à coup, ils en aperçurent deux placés en sentinelle, et, non loin de là, leurs camarades endormis; — ces deux voleurs se nommaient Dimas et Gestas.

Le premier dit, alors, au second, qui s'apprêtait à arrêter les trois fugitifs :

— Laisse, je te prie, passer ces voyageurs sans leur rien dire ni leur rien faire, et je te donnerai quarante drachmes que j'ai sur moi; et tu auras ma ceinture pour gage que je t'en donnerai quarante autres à la première occasion.

Et, en même temps, il présentait les quarante drachmes à son compagnon, et le priait de ne pas donner l'éveil à leurs camarades.

Alors, Marie, voyant ce voleur si bien disposé à leur rendre service, lui dit :

— Que Dieu te soutienne de sa main droite, et qu'il t'accorde la rémission de tes péchés!

Et le petit enfant dit à Marie :

— O ma mère, souvenez-vous de ce que je vous dis en ce moment : dans trente ans, les Juifs me crucifieront, et ces deux voleurs seront mis en croix à mes côtés : Dimas à ma droite, et Gestas à ma gauche; et, ce jour-là, Dimas, le bon larron, me précédera dans le paradis.

Et sa mère lui répondit :

— Que Dieu détourne de toi de semblables choses, ô mon cher enfant!

Car, quoique Marie ne comprît pas bien ce que Jésus voulait dire, son cœur de mère s'était empli d'une profonde terreur à cette prédiction.

Le mauvais larron prit les quarante drachmes et la ceinture de son compagnon, et laissa passer les fugitifs.

Le lendemain, à l'embranchement de deux routes, ils

rencontrèrent un grand lion. Joseph et Marie eurent peur, et l'âne refusa d'avancer.

Alors, Jésus s'adressant à l'animal féroce :

— Grand lion, lui dit-il, je sais ce que tu fais là : tu songes à dévorer un taureau; mais ce taureau est à un pauvre homme qui n'a que lui pour tout bien. Va plutôt à tel endroit, ett u y trouveras un chameau qui vient de mourir.

Et le lion obéit, alla à l'endroit désigné, y trouva le cadavre du chameau, et le dévora.

Et, comme ils continuaient de cheminer ainsi, et que Joseph, qui marchait à pied, souffrant de la chaleur, disait :

— Seigneur Jésus, s'il te plaît, nous prendrons la route de la mer, afin de pouvoir nous reposer dans les villes qui sont sur la côte.

Jésus répondit :

— Ne crains rien, Joseph, je vais abréger le chemin; de sorte que nous achèverons en quelques heures ce qu'on n'accomplit ordinairement qu'en trente jours!

Et l'enfant n'avait pas fini de parler, qu'ils aperçurent les montagnes et les villes d'Égypte.

On racontait bien d'autres choses encore sur le séjour de l'enfant Jésus à Memphis, où il demeura trois ans, et, entre autres, que la Vierge avait l'habitude de laver son fils dans une fontaine, et que, par suite, l'eau de cette fontaine avait conservé la vertu de guérir les lépreux qui s'y lavaient à leur tour.

Et cette fontaine avait une telle réputation, qu'un jour, un homme du pays qui avait planté tout un jardin d'arbres sur lesquels on recueille le baume, voyant que ces arbres étaient stériles, et s'obstinaient à ne rien produire, se dit tout désespéré :

— Voyons si, en les arrosant de cette eau où s'est baigné *Isa ibn Mariam*, mes arbres rapporteront?

Et il les arrosa de cette eau, et, la même année, les arbres fournirent une récolte de baume triple de la récolte ordinaire.

Au bout de trois ans de séjour à Memphis, l'ange apparut de nouveau à Joseph, et lui dit :

— Maintenant, tu peux retourner en Judée, car Hérode est mort, et il faut que la parole d'Isaïe s'accomplisse :

« J'ai fait venir mon fils d'Égypte. »

Alors, Joseph quitta Memphis, rentra en Judée, et s'établit à Nazareth, afin que cette autre parole du même prophète s'accomplît encore :

« Il sera appelé le Nazaréen. »

Une fois revenu à Nazareth, le divin enfant, — disait-on toujours, — avait fait encore nombre de nouveaux miracles.

Ainsi, l'on racontait qu'un jour de sabbat, Jésus jouait avec d'autres enfants près d'un ruisseau dont ils détournaient l'eau pour en former de petites piscines, et que, sur le bord de la sienne, Jésus avait fait douze petits oiseaux en terre glaise qui avaient l'air de boire. Alors, un Juif passa et lui dit :

— Comment peux-tu profaner ainsi le jour du sabbat en faisant œuvre de tes doigts ?

Alors, l'enfant Jésus répondit :

— Je ne travaille pas, je crée!

Et, ayant étendu les mains :

— Oiseaux, dit-il, volez et chantez!

Aussitôt les oiseaux s'envolèrent tous en gazouillant; et ceux qui entendent le langage des oiseaux assurent que leur chant n'est rien autre chose qu'une louange au Seigneur.

Un autre jour, Jésus et plusieurs enfants jouaient sur la terrasse d'une maison, et, comme, en jouant, ils se poussaient les uns les autres, il arriva que l'un des enfants tomba du haut du toit, et se tua. Alors, tous les enfants s'enfuirent, à l'exception de Jésus, qui resta près du mort.

En ce moment, les parents de celui-ci accoururent, et, saisissant Jésus, ils s'écrièrent :

— C'est toi qui as précipité notre enfant en bas du toit!

Et, comme Jésus niait, ils crièrent plus fort, demandant vengeance :

— Notre enfant est mort, et voici celui qui l'a tué!

Alors, Jésus dit :

— Je comprends votre douleur, mais que cette douleur ne vous aveugle pas au point de m'accuser d'un crime que je n'ai pas commis, et dont vous n'avez aucune preuve; bien plutôt demandons à cet enfant qu'il produise, lui, la vérité au grand jour.

— Mais puisqu'il est mort! dirent les parents avec désespoir.

— Il est mort pour vous, c'est vrai, reprit Jésus; mais il n'est mort ni pour moi, ni pour mon père qui est aux cieux.

Et, se plaçant près de la tête de l'enfant :

— Zénin, Zénin, demanda-t-il, qui est-ce qui t'a précipité du haut du toit?

Et le mort, se soulevant sur son coude, répondit :

— Seigneur, ce n'est pas toi qui es la cause de ma chute, c'est un autre de nos compagnons qui m'a précipité du haut du toit.

Et, ces paroles prononcées, l'enfant retomba mort.

Alors, tous ceux qui étaient présents reconduisirent Jésus jusqu'à la maison de Joseph, louant et glorifiant le divin enfant.

Un autre jour encore, Jésus, jouant et courant avec les autres enfants, passa devant la boutique d'un teinturier nommé Salem. Il y avait dans cette boutique un grand nombre d'étoffes appartenant à divers habitants de la ville, et que Salem se préparait à teindre en différentes couleurs. Jésus, étant entré dans la boutique du teinturier, prit toutes les étoffes, et les jeta dans une seule et unique chaudière; alors, Salem, se retournant, crut toutes ses étoffes perdues, et, se mettant à réprimander Jésus :

—Qu'as-tu fait, ô fils de Marie? s'écria-t-il; tu as fait tort à moi et à mes concitoyens: chacun voulait une cou-

leur différente, et, toi, tu as jeté les étoffes dans une cuve qui va les teindre toutes de la même couleur!

Mais Jésus répondit :

— Demande pour chaque étoffe la couleur qui te conviendra.

Et il se mit à retirer les étoffes de la chaudière, et chacune était teinte de la couleur que désirait Salem.

Une autre fois, le roi Hérode Antipas avait fait appeler Joseph, et lui avait commandé la charpente d'un trône qui devait être placé dans une espèce d'alcôve, et remplir exactement cette alcôve; Joseph prit ses mesures, et s'en vint chez lui travailler à sa charpente.

Mais probablement les mesures étaient inexactes, car, lorsque, au bout de deux ans, son ouvrage fut terminé, il se trouva que la charpente du trône était trop courte de plus d'une demi-coudée; ce que voyant le roi, il se mit fort en colère contre Joseph, et le menaça; si bien que celui-ci rentra tout effrayé dans son atelier, et, refusant de manger, était tout près de se coucher à jeun. Mais Jésus, voyant cette grande tristesse, lui demanda :

— Qu'as-tu, père?

— J'ai, répondit Joseph, que j'ai mal pris mes mesures, que l'ouvrage auquel j'ai travaillé deux ans est gâté; et, ce qui est bien pis, j'ai que le roi Hérode est fort en colère contre moi!

Mais Jésus, souriant, lui répondit :

— Reviens de ta frayeur, et ne perds pas courage...

Prends le trône d'un côté, je le prendrai de l'autre, et nous tirerons chacun à nous jusqu'à ce qu'il ait la mesure voulue.

Et ils prirent le trône, et le tirèrent.

Alors, Jésus dit à Joseph:

— Reporte, maintenant, cette charpente au palais.

Joseph obéit.

Et la charpente du trône se trouva, cette fois, juste de la grandeur de l'alcôve.

Et le roi demanda à Joseph :

— Comment ce miracle s'est-il opéré?

— Je n'en sais rien, répondit Joseph; mais j'ai à la maison un enfant qui est une bénédiction pour moi et pour le monde!

Un autre jour, — c'était pendant le mois d'adar, le douzième de l'année hébraïque, qui correspond partie au mois de février, partie au mois de mars, —Jésus rassembla plusieurs enfants, lesquels, l'ayant élu roi comme d'habitude, lui firent de leurs vêtements un trône sur lequel il s'assit, rendant la justice à l'instar du roi Salomon; et, quand quelqu'un passait par là, les enfants l'arrêtaient de force, et lui disaient :

— Adore Jésus de Nazareth, roi des Juifs!

Sur ces entrefaites, arrivèrent des gens qui portaient un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, évanoui sur une civière. Ce jeune homme avait été dans la montagne avec ses compagnons, pour y ramasser du bois à

brûler, et, ayant trouvé un nid de perdrix, il y avait mis la main, voulant en retirer les œufs; mais une vipère cachée dans ce nid l'avait mordu. Aussitôt le jeune homme avait appelé ses compagnons à son aide; mais, lorsque ceux-ci étaient arrivés, le jeune homme mordu était déjà étendu à terre et comme mort. On l'emportait donc vers la ville, afin de voir s'il n'y aurait pas quelques secours à lui donner; et, quand ceux qui le soutenaient dans leurs bras approchèrent de l'endroit où trônait Jésus, les enfants coururent au-devant d'eux, comme ils faisaient pour les autres passants, et leur dirent :

— Venez, et saluez Jésus de Nazareth, roi des Juifs!

Mais, comme les compagnons du blessé ne voulaient pas, à cause du chagrin qu'ils éprouvaient, se prêter à ce jeu, les enfants les amenèrent de force devant Jésus, qui leur demanda quelle sorte de mal avait ce jeune homme qu'ils portaient.

Et ils répondirent :

— Fils de Marie, un serpent l'a mordu.

— Allons ensemble, dit Jésus aux compagnons du jeune homme, et tuons le serpent!

Et, comme ceux-ci se refusaient à obéir, craignant de perdre un temps précieux, les enfants leur dirent :

— N'avez-vous point entendu l'ordre du Seigneur Jésus?... Allons, et tuons le serpent!

Sur quoi, malgré l'opposition de ceux qui portaient la civière, ils leur firent rebrousser chemin, et, lorsqu'ils

furent arrivés près du nid, Jésus dit aux amis du blessé :

— N'est-ce point là que se cache la vipère?

Et, eux ayant répondu oui, Jésus appela la vipère, qui parut aussitôt, au grand étonnement de tout le monde; mais l'étonnement fut bien plus grand encore quand Jésus, s'adressant de nouveau au reptile, lui dit :

— Serpent, va! et suce tout le poison que tu as répandu dans les veines de ce jeune homme!

Aussitôt la vipère s'approcha en rampant du moribond, et, appliquant ses lèvres à la plaie, reprit tout le poison qu'elle y avait versé; et, le Seigneur l'ayant maudite, la vipère se tordit et mourut. Et, Jésus ayant touché le jeune homme de sa main, le jeune homme fut guéri.

Alors, Jésus lui dit :

— Tu es fils de Jonas; tu t'appelles Simon, tu t'appelleras Pierre : tu seras mon disciple, et tu me renieras.

Un autre jour enfin, un enfant qui était agité du démon, s'étant mêlé aux autres enfants qui jouaient d'habitude avec Jésus, et s'étant approché de ce dernier, et s'étant assis à sa droite, Satan commença de le posséder comme à l'ordinaire. Il cherchait donc à mordre Jésus, et, ne pouvant l'atteindre, il lui donna, dans le côté droit, un violent coup de poing, si violent, que Jésus se mit à pleurer, et, tout en pleurant, dit :

— Démon qui agites cet enfant, je t'ordonne de le quitter et de rentrer dans l'enfer!

Et, en même temps, tous les enfants virent un gros chien noir qui s'enfuyait jetant de la fumée par la gueule, et qui, au bout de quelques pas, disparut abîmé dans les entrailles de la terre. Alors, l'enfant délivré remercia Jésus, qui lui dit :

— Tu seras mon disciple, et tu me trahiras! et, au même endroit où tu m'as frappé du poing, les Juifs me frapperont de la lance, et, par la blessure qu'ils me feront, sortira le reste de mon sang, et le reste de ma vie.

Et cela, disait-on, avait duré ainsi jusqu'à ce que Jésus eût atteint l'âge de douze ans, âge auquel il était parvenu à une si grande sagesse, que ses parents, ayant fait un voyage à Jérusalem, et Jésus ayant disparu, Marie et Joseph le cherchèrent pendant trois jours, et, au bout de trois jours seulement, le retrouvèrent dans le temple, faisant l'étonnement des prêtres et des docteurs, auxquels il expliquait les passages obscurs des livres saints, que les plus savants n'avaient jamais pu comprendre, et que lui, Jésus, comprenait tout naturellement, étant la vivante explication de ces passages.

Alors, les prêtres et les docteurs, voyant que Marie réclamait l'enfant, lui demandèrent :

— Cet enfant est-il donc à vous?

Et Marie ayant répondu que oui :

— Bienheureuse, s'écrièrent-ils, la mère qui a enfanté un tel fils!

Mais Joseph et Marie, presque effrayés de ce qu'ils

voyaient faire chaque jour à leur enfant, le ramenèrent à Nazareth, où, leur obéissant en toutes choses, il continua de croître en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Or, voilà quelques-unes des légendes que l'on racontait sur l'enfance de Jésus de Nazareth, et qui l'entouraient, comme nous l'avons dit, d'une mystérieuse vénération.

—

CHAPITRE III.

La tentation au désert.

Dix-huit ans s'écoulèrent sans que l'on entendît parler du divin enfant, à qui les légendes populaires attribuaient non-seulement les miracles que nous venons de raconter, mais encore bien d'autres miracles que nous laissons dormir dans l'évangile de l'enfance comme dans un berceau tout parfumé de fraîcheur et de poésie.

Pendant cet intervalle, César Auguste était mort, après avoir donné un temps de repos au monde, qui, fatigué de conquêtes, de révolutions et de secousses de tout genre, semblait avoir besoin de repos pour se préparer à ses nouveaux destins.

Tibère était monté sur le trône, arrivant de Rhodes, comme Auguste y était monté arrivant d'Apollonie; puis, pendant la douzième année de son règne, effrayé par un présage : — son serpent favori, qui ne le quittait jamais, qu'il portait dans le devant de sa toge, ou enroulé

autour de son cou, avait été dévoré par les fourmis; — effrayé, disons-nous, de ce présage, qui lui indiquait, suivant l'explication de son astrologue Thrasylle, que lui-même devait être dévoré par la multitude, il s'était retiré dans son île de Caprée, pour ne plus revenir à Rome.

Il y avait juste en ce temps, sur les bords du Jourdain, la limite du désert, où il avait passé toute sa jeunesse, un homme de trente ans. On le nommait Jean, c'est-à-dire *plein de grâce;* il était fils de Zacharie et d'Élisabeth, cousine de la vierge Marie.

Sa naissance, à lui, avait aussi été un miracle: sa mère, déjà avancée en âge, avait perdu tout espoir de voir cesser la stérilité qui l'affligeait et la rendait un objet d'opprobre parmi les femmes juives, lorsqu'un ange lui apparut comme à la vierge Marie, et lui annonça qu'elle était mère, et que son fils s'appellerait Jean; qu'il serait le précurseur du Messie, et qu'elle reconnaîtrait la présence de ce Messie au premier tressaillement de l'enfant dans son sein.

Or, vers le quatrième mois de la grossesse d'Élisabeth, la vierge Marie, qui, elle-même, depuis quelque temps, avait conçu, étant venue voir sa cousine, frappa à la porte de sa maison. Élisabeth, qui était seule, alla ouvrir, et, se trouvant en face de la Vierge, elle jeta un cri de joie, disant :

— D'où me vient cette grâce, que la mère de mon Sauveur se transporte vers moi?

Et, comme Marie lui demandait l'explication de ces paroles :

— Oui, dit-elle, car ce qui est en moi s'est élancé, et t'a bénie!

Et, alors, elle lui expliqua tout.

Quand Hérode avait ordonné le massacre des innocents, Élisabeth avait fui, comme toutes les mères, emportant son enfant dans ses bras; mais toutes les mères n'étaient pas prédestinées comme elle. — Poursuivie par des soldats, elle se trouva tout à coup au pied d'un roc infranchissable. Alors, elle tomba à genoux, et, levant son fils au ciel :

— Seigneur! s'écria-t-elle, ce que vous m'avez dit n'était donc pas vrai, que je portais dans mon sein le précurseur du Messie?

Et aussitôt le rocher s'était ouvert; Élisabeth y était entrée, et le rocher s'était refermé derrière elle, ne gardant aucune trace de son passage; de sorte que les soldats qui la poursuivaient pensèrent avoir eu une vision.

Cet homme qui prêchait et baptisait au bord du Jourdain, qui avait passé sa jeunesse dans le désert, vivant de miel sauvage et de sauterelles, et qui portait pour tout vêtement un sayon de poil de chameau serré autour de ses reins par une ceinture de cuir était le Précurseur.

On l'appelait Jean *Baptiste* à cause du *baptême* qu'il imposait à tous ceux qui venaient à lui, demandant l'abso-

lution de l'ancienne vie, et des conseils pour la vie nouvelle.

La vie nouvelle que prêchait Jean Baptiste, c'était l'aumône et le dévouement.

Il disait au peuple :

— Donnez une robe, quand vous en aurez deux, à celui qui n'en possède pas, et partagez votre pain avec celui qui a faim.

Il disait aux hommes de guerre :

— N'usez de violence ni de perfidie envers qui que ce soit, et contentez-vous de votre solde.

Il disait à cette nuée de préposés aux impôts que la domination romaine répandait sur le pays :

—N'exigez rien au delà des taxes que vous êtes chargés de percevoir.

Il disait aux pharisiens et aux saducéens :

— Race de vipères! vous venez me demander le baptême... Qui vous a donc appris à fuir la colère à venir? Faites de dignes fruits de pénitence, et ne dites pas : « Abraham est notre père, » car je vous déclare que, de ces pierres mêmes, Dieu peut faire naître des enfants d'Abraham. On a déjà mis la cognée à la racine des arbres; ainsi, tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu!

Si bien que quelques-uns des gens qui l'écoutaient, le prenant pour celui dont il n'était que le précurseur, lui demandaient :

— N'es-tu pas le Messie?

—Non, répondait-il humblement. A la vérité, je vous donne à tous le baptême d'eau, afin que vous fassiez pénitence; mais celui qui va venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers... C'est lui qui vous donnera le baptême de l'esprit saint et du feu. Le van est entre ses mains : il nettoiera son aire; il amassera son blé dans le grenier; pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteindra jamais!

Un jour, au milieu de la foule qui venait à lui, Jean vit s'avancer un homme qu'il ne connaissait pas, et dont les cheveux, partagés sur le milieu de la tête, trahissaient l'origine galiléenne. A mesure que cet homme, sur le visage duquel rayonnaient une mansuétude suprême, une douceur infinie, s'approchait, celui qui, dès le sein de sa mère, avait bondi comme pour aller au-devant de son Seigneur, sentait la première joie véritable qu'il eût jamais éprouvée inonder son âme; et, quand l'inconnu, ayant franchi la distance, se trouva près du Baptiseur, ce fut celui-ci qui courba la tête, et qui, illuminé d'une flamme intérieure, s'écria :

— O Seigneur! vous venez pour recevoir le baptême de moi, quand c'est moi qui devrais recevoir le baptême de vous!

Mais Jésus, souriant, lui répondit :

— Jean, laissez-moi faire à ma volonté, car il est à propos que chacun de nous accomplisse sa mission.

Dès lors, Jean ne s'opposa plus aux désirs de celui qu'il avait constamment regardé comme son maître, quoiqu'il ne sût où le chercher, mais certain qu'il était qu'un jour ce maître viendrait le trouver ou l'appellerait à lui.

Il reprit donc avec humilité :

— Maître, disposez de votre serviteur.

Jésus descendit, alors, dans le Jourdain, et Jean Baptiste, ayant ramassé une coquille sur le rivage du fleuve, puisa de l'eau dans cette coquille, et la versa sur la tête du Sauveur.

Au même moment, une harmonie céleste retentit dans les airs; un rayon éblouissant descendit du ciel, et, au milieu d'un bruit d'ailes invisibles, on entendit ces mots:

« Vous êtes mon fils bien-aimé, et j'ai mis en vous toutes mes complaisances! »

Et, comme cette voix frémissait encore dans les airs, pareille à la dernière vibration d'une harpe céleste, seul emblème visible de cet amour de Dieu, une colombe vint, pendant un instant, planer sur la tête de Jésus, et remonta ensuite se perdre dans le nuage de flamme d'où elle était descendue.

A partir de ce moment, Jésus regarda sa mission comme sanctifiée, et s'appela *Christ*, c'est-à-dire *oint, frotté, parfumé* pour le combat :

Pour le combat! car, en effet, la lutte allait commencer. L'athlète de l'humanité descendait dans l'arène.

C'était son sacre spirituel; — et, de même que Samuel

avait autrefois sacré le jeune David pour son royaume terrestre, Jean venait de sacrer Jésus pour son royaume divin.

Alors, Jésus se sentit assez fort pour tout affronter, et, comme s'il eût voulu recevoir de Dieu une nouvelle assurance de sa nature céleste, il se retira dans le désert, et y demeura quarante jours et quarante nuits sans boire et sans manger.

Et, le front contre terre, il remerciait Dieu d'avoir permis qu'il résistât aux besoins du corps, qu'il surmontât la faim et la soif, qu'il foulât, enfin, la matière sous ses pieds, — quand, au milieu de l'obscurité de cette quarantième nuit, apparut tout à coup à ses yeux, comme sortant de terre ou tombant du ciel, une créature qui semblait appartenir à la race humaine, quoique sa taille eût une demi-coudée de plus que la taille ordinaire des hommes.

L'être étrange qui se produisait ainsi à l'improviste était beau, de cette beauté triste, fière et sombre qui a été révélée à Dante et à Milton. Son œil semblait lancer le feu; le vent du désert, qui rejetait en arrière sa longue chevelure noire, découvrait son front, sillonné d'une large cicatrice; sa bouche dédaigneuse essayait de sourire, mais ce sourire avait quelque chose de profondément désespéré; sa tête était entourée d'une auréole bleuâtre et faite d'une flamme pâle comme celles qui flottent au-dessus des abîmes; enfin, chaque fois que son pied touchait le sol, une flamme pareille à la flamme de son front en jaillissait comme un éclair souterrain.

C'était celui que les Écritures ont appelé, — n'osant le désigner autrement sans doute, — la *chose qui marche dans les ténèbres.*

Il s'arrêta devant le Christ, dont le front touchait la terre, et, croisant ses bras de bronze sur sa large poitrine, il attendit que le fils de Marie eût fini sa prière, et relevé le front.

Jésus, au bout d'une minute, se redressa sur un genou, et regarda le formidable inconnu sans étonnement, et comme s'il eût su qu'il était là.

— Fils de l'homme, lui demanda, alors, d'une voix sourde la sombre apparition, me connais-tu?

— Oui, répondit Jésus d'une voix si douce et si mélancolique, qu'elle fit, avec celle de son interlocuteur, une singulière opposition; oui, je te connais... Tu fus autrefois le bien-aimé de mon père, le plus beau des archanges sortis de ses mains; tu portais la lumière devant lui lorsque, chaque matin, sous les traits du soleil, il montrait son visage à l'orient; alors, on t'eût pris pour un bluet de flammes semé dans les champs de l'empyrée, au milieu des autres fleurs du ciel. L'orgueil te perdit : tu te crus Dieu; tu te révoltas contre ton Seigneur, et, des hauteurs du paradis, sa foudre te précipita dans les abîmes de la terre...

— Où je suis roi! dit l'archange en relevant la tête, et en secouant sa brûlante chevelure.

— Oui, je le sais, répondit Jésus : roi du monde et père des impies!

— Père des impies! continua l'archange avec orgueil; en effet, c'est mon plus beau titre! Tout, dans la nature, reconnaissait humblement le pouvoir de Jéhovah; les astres suivaient en silence les lois qu'il avait établies; la mer, si séditieuse qu'elle fût, se soumettait à ses ordres, et reconnaissait ses limites; les plus hautes montagnes inclinaient leurs têtes quand il passait dans les airs parmi la foudre et les orages; les éléments domptés se tenaient dans la dépendance et le frisson; les animaux, depuis le ciron jusqu'à Léviathan; les puissances invisibles depuis les Trônes jusqu'aux Dominations, se prosternaient devant sa face; tout se nivelait, tout se courbait, tout se taisait devant lui... Moi seul, au milieu de l'abaissement général et du silence universel, je me levai, et dis d'une voix qui fit tressaillir le monde, d'une voix qui remonta jusqu'au sommet des siècles passés, et descendit jusqu'aux plus profonds abîmes des siècles à venir : « Je ne servirai pas! — *Ego dixi : Non serviam!* »

— Oui, répondit Jésus avec tristesse, voilà ce que tu as dit, et voilà pourquoi mon père m'a envoyé contre toi.

— Avant d'accepter la mission, reprit l'archange, as-tu mesuré ma puissance, et sais-tu ce que, dans les prières qu'ils m'adressent, ceux qui m'adorent disent de moi? Ils disent : « Rien ne peut résister à son visage, et tout ce qui est sous le ciel est à lui! Il ne se laisse fléchir ni par la force des paroles, ni par les supplications les plus touchantes. Son corps est semblable à des boucliers d'airain fondu, et

couvert d'écailles qui se pressent les unes contre les autres, tellement, que le moindre souffle ne peut passer entre elles. La force est dans son cou, et la famine marche devant lui; les foudres tombent sur son corps sans qu'il daigne s'en remuer ni d'un côté ni d'un autre. Lorsqu'il remonte vers les hauts lieux, les anges connaissent l'effroi, et se purifient... Les rayons du soleil sont sous ses pieds, et il marche sur l'or comme sur la boue. Il fait bouillir le fond des océans comme l'eau dans une chaudière, et monter les vagues comme, dans une cuve, monte la liqueur soulevée par l'ardeur du feu. La lumière brille sur sa trace, et il voit blanchir et écumer l'abîme derrière lui. Il n'y a pas de puissance qui lui soit comparable, puisqu'il a été créé pour ne rien craindre et qu'il est le roi de tous les enfants d'orgueil! »

— Sais-tu, répondit simplement Jésus, ce que ceux qui te redoutent disent à mon père dans les prières qu'ils lui font? «Seigneur! Seigneur! délivrez-nous du méchant!» Et la voix d'un seul homme qui crie pour demander merci à Dieu, retentit plus loin, et surtout monte plus haut que ce concert de blasphèmes au milieu desquels tu t'enorgueillis.

— Si le Seigneur dont tu parles est si puissant, répondit l'archange, pourquoi donc se contente-t-il du ciel, et permet-il que je sois roi sur la terre?

— Parce que le principe du mal est entré dans le paradis avec le serpent, et que le serpent a été couronné roi par la faute d'Ève.

— Alors, pourquoi a-t-il permis que le serpent entrât dans le paradis? pourquoi a-t-il souffert qu'Ève péchât?

— Parce que, au moment où le monde venait de sortir de ses mains, le sublime ouvrier, le lapidaire tout-puissant songea qu'il avait besoin du serpent comme d'une pierre de touche où il essayerait l'humanité; mais mon père a décidé que le mal avait assez longtemps existé sur la terre par la faute d'Ève et par la présence du serpent. Or, c'est justement cette faute que je viens expier, et tu es, toi, le serpent dont je dois écraser la tête.

— Alors, dit l'archange, tu viens armé de colère et de haine?... Tant mieux, car nous combattrons avec les mêmes armes!

— Je viens armé de miséricorde et d'amour, dit Jésus, et je ne hais rien... pas même toi.

— Tu ne me hais pas? s'écria Satan étonné.

— Non, je te plains!

— Et pourquoi me plains-tu?

Jésus regarda le sombre archange avec une douceur et une tristesse inexprimables.

— Parce que tu ne peux aimer! dit-il.

Et, à cette simple parole, tout ce corps de bronze frissonna comme la sensitive que touche la main d'un enfant.

— Eh bien, soit! fils de l'homme ou fils de Dieu, j'accepte le combat, et tu sais mieux que personne qu'un grand pouvoir m'a été donné!

— Celui de tenter l'homme... mais, par expérience, tu as appris que tu ne pouvais rien contre le juste.

— Rappelle-toi Adam!

— Rappelle-toi Job!

La respiration siffla entre les dents de l'archange.

— Et pourquoi ai-je échoué contre Job? demanda-t-il.

— Parce que l'esprit de Dieu était avec lui.

— Alors, l'esprit de Dieu est avec toi aussi?

— L'esprit de Dieu est en moi; je suis le fils de Dieu!

— Si tu es le fils de Dieu, pourquoi es-tu soumis aux besoins de l'humanité? pourquoi, depuis quarante jours et quarante nuits que tu jeûnes, as-tu souffert de la faim et de la soif ?

— J'ai souffert de la faim et de la soif, et j'ai voulu en souffrir; car, sachant ce que j'ai de douleurs à épuiser avant d'accomplir ma mission, j'ai essayé, dans la solitude du désert, de prendre avec moi-même la mesure de mon courage.

— Et tu l'as prise?

— Oui, car je pouvais dire à ces pierres : « Changez-vous en pain! » à ce sable : « Change-toi en eau! » et je ne l'ai pas fait.

— Et, à ta parole, ces pierres et ce sable eussent obéi?

— Sans doute.

— Alors, donne-leur cet ordre, et, puisque tes quarante jours et tes quarante nuits de jeûne sont écoulés, apaise ta faim et ta soif!

Jésus sourit.

— Il est écrit au livre saint, dit-il : « Ce n'est point le pain seul qui fait vivre; c'est toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Les mains de l'archange se crispèrent sur sa poitrine.

— Eh bien, dit-il, puisque tu invoques les textes saints, je vais les invoquer à mon tour, à moins que ton pouvoir, plus grand que le mien, ne s'oppose à ce que je te transporte avec moi où je veux aller.

— J'irai où tu voudras, dit Jésus, car je désire que la force du Seigneur, toute désarmée qu'elle est, fasse honte à ta faiblesse, armée de toutes tes armes.

L'archange regarda un instant Jésus avec une indicible expression de haine; puis, revenant à sa première pensée, il jeta son manteau à terre, et, mettant ses deux pieds sur l'un des bouts :

— Fais comme moi, dit-il.

— Soit! répondit Jésus.

Et Jésus mit les pieds sur l'autre extrémité du manteau.

A l'instant même, un tourbillon les emporta tous deux, et, tous deux, fendant l'espace avec la rapidité d'un éclair qui déchire le ciel, se trouvèrent à Jérusalem, debout sur le fronton du temple.

Alors, avec cet éternel sourire qui voulait être dédaigneux, et qui n'était que fatal :

— Si tu es véritablement le fils de Dieu, dit Satan, jette-toi à bas du temple, car il est écrit au psaume XC :

« Le mal ne pourra venir jusqu'à vous, parce que Dieu a commandé à ses anges de veiller à votre conservation, et ses anges vous porteront entre leurs bras, de peur que vous ne vous heurtiez contre la pierre. »

— Oui, dit Jésus, mais il est écrit aussi au *Deutéronome*, livre VI[e] : « Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. »

— C'est bien... Autre chose, alors, dit l'archange frissonnant de rage. Veux-tu toujours me suivre?

— Je t'appartiens pour cette nuit, dit Jésus; fais donc de moi ce qu'il te plaira.

Et tous deux, emportés de nouveau avec une vitesse près de laquelle le vol de l'aigle le plus rapide eût semblé l'immobilité du faucon battant des ailes au-dessus de sa proie, traversèrent l'espace, voyant fuir au-dessous d'eux villes, déserts, fleuves, océans, si bien qu'en quelques secondes, ils se trouvèrent au centre du Thibet, au sommet du Djavahir.

— Sais-tu où nous sommes? demanda l'archange.

— Nous sommes sur la plus haute montagne de la terre, dit Jésus.

— Oui, et je vais te montrer tous les royaumes du monde.

Et, à l'instant même, le mouvement de la terre devint visible, car tous deux, debout sur le manteau infernal, restèrent immobiles et inébranlables, tandis que la terre et l'atmosphère qu'elle entraîne avec elle continuaient de tourner.

— Regarde! dit Satan.

Jésus fit signe qu'il regardait.

— Voici d'abord l'Inde, dit l'archange; l'Inde, c'est-à-dire l'aïeule du genre humain, le berceau des races, le point de départ des religions; la vois-tu passer avec sa formidable nature, qui fait de l'homme une faible et dépendante partie de la création, un pauvre enfant égaré sur le sein de sa mère, un atome perdu dans l'immensité? l'Inde, où, pour être dédaigneusement prodigué, multiplié au delà de toute mesure, l'homme n'est ni plus fort ni plus nombreux qu'ailleurs, car la puissance de mort y est égale à la puissance de vie ; l'Inde, où, rencontrant partout des forces disproportionnées et écrasantes , l'homme n'essaye pas même de lutter, mais se rend à discrétion, avouant qu'autour de lui, excepté lui, tout est Dieu, et que lui n'est qu'un accident de cette substance unique, universelle, indestructible! l'Inde, où la terre donne trois moissons par an, où une pluie d'orage fait d'une plaine une mer, et d'un désert une prairie; où le roseau est un arbre de cent pieds de haut, où le mûrier est un géant de chaque souche duquel s'élance une forêt couvrant de son ombre humide des reptiles de vingt coudées, des hordes de tigres, des troupeaux de lions; l'Inde, où tous les fleuves coulent pour désaltérer tous les monstres de la création : caïmans, hippopotames, éléphants ; l'Inde, enfin, où la peste dévore par millions les hommes que la nature crée par millions; de sorte que, lorsqu'elle demeu-

rera un siècle ou deux sans typhus et sans choléra, elle versera sur l'Europe un océan d'hommes sous les flots duquel disparaîtra l'Europe tout entière!

Et, tandis que parlait l'archange, l'Inde passait avec ses monts Himalaya, qui déchiraient l'air; ses forêts sombres et sans fin, son Cambodje, son Gange, son Indus et ses cent cinquante millions d'hommes répandus de la mer de Chine au golfe Persique.

— Regarde! dit Satan.

Jésus fit signe qu'il regardait.

— Voici la Perse, dit l'archange; la Perse, c'est-à-dire, la grande route du soleil et du genre humain; — à sa gauche, les Scythes; à sa droite, les Arabes;—c'est le caravansérai du monde : tous les peuples y ont logé tour à tour. Autrefois, avant qu'elle eût appris qu'elle n'était qu'une hôtellerie, elle a bâti, inspirée par moi, cette tour de Babel dont les ruines, aujourd'hui encore, sont plus hautes que la plus haute pyramide. Mais, maintenant qu'elle a vu tomber ses monuments et ses dynasties, elle ne bâtit plus que pour une ou deux générations; ses maisons sont des tentes de briques, voilà tout. Cinquante millions d'hommes adorant la lumière et le feu, vivant dans cette atmosphère où l'hiver et l'été existent en même temps, y cherchent l'oubli du passé dans une ivresse factice qui les conduit doucement à la mort.

Et, sous l'ongle indicateur de l'archange, la Perse passait, des sources de l'Oxus à la mer Rouge, déroulant

son lac Durra, son lac Aral, sa mer Caspienne, comme trois miroirs d'inégale grandeur; son Euphrate et son Tigre, pareils à deux gigantesques serpents se tordant au soleil; sa Persépolis, sa Babylone et sa Palmyre, qui, aujourd'hui, ne sont que des ruines, et qui, alors, étaient encore des reines à manteaux de pourpre et à couronnes d'or!

— Regarde! dit l'archange.

Jésus fit signe qu'il regardait.

— Voici l'Égypte, continua Satan; l'Égypte, c'est-à-dire un présent que m'a fait le Nil. Un jour, si la fantaisie m'en prend, si ses trente mille villes, si ses soixante millions d'hommes : Grecs, Égyptiens, Abyssins, Éthiopiens, refusent de me reconnaître, je détournerai son fleuve dans la mer Rouge, et j'anéantirai l'Égypte en versant sur elle du sable au lieu d'eau. En attendant, regarde là, d'Éléphantine à Alexandrie : c'est une vallée d'émeraudes, c'est un grenier plein de fruits, c'est un jardin plein de fleurs. Elle nourrit Rome, la Grèce, l'Italie. Il est vrai qu'en revanche son peuple meurt de faim, et attend que la main qui a nourri les Hébreux dans le désert fasse pour lui pleuvoir la manne!

Et l'Égypte passait entre son double désert, avec ses vieilles villes croulantes, ses cataractes écumeuses, ses hautes pyramides, et ses sphinx, enterrés jusqu'aux griffes dans le sable, et dont l'œil fixe et immobile voyait, depuis cinq cents ans, blanchir les ossements des soldats de Cambyse.

— Regarde! dit l'archange.

Jésus fit signe qu'il regardait.

— Voici l'Europe, reprit Satan; compare-la à notre massive Asie, et tu verras comme elle est bien mieux découpée, comme elle est bien plus apte au mouvement, comme elle est dessinée sur un plan bien plus intelligent et bien plus heureux; remarque comme, pour un fécond embrassement, elle, qui regorge de monuments et qui manque d'hommes, tend ses bras vers l'Afrique, qui n'a que des hommes et pas de monuments. C'est la Sardaigne qui s'avance vers elle avec son rocher de Plumbarie; la Sicile, avec son lac Lilybée; l'Italie, avec sa pointe de Rhegium; la Grèce, avec son triple promontoire d'Acritas, de Ténare et de Malée; vois comme toutes ces îles de la mer Égée ressemblent à une flotte gigantesque à l'abri dans un vaste port, et prêtes à mettre à la voile pour faire le commerce du monde, tandis que, au nord, elle s'adosse, par la Scandinavie, aux glaces du pôle. Oh! elle est bien solide, elle, avec ses pieds appuyés à la féconde Asie, et sa tête baignée par la mer sauvage. Elle a des villes qui s'appellent Athènes, Corinthe, Rhodes, Sybaris, Syracuse, Cadix, Massilia, Rome! Vois comme elle attire vers un centre unique, autour du Capitole, rocher immobile, la barbarie occidentale, c'est-à-dire l'Espagne, la Bretagne, la Gaule; la civilisation orientale, c'est-à-dire la Grèce, l'Égypte, la Syrie. Regarde bien l'Europe, car c'est la perle des nations, c'est le diamant de l'avenir...

Et, au fur et à mesure que parlait Satan, l'Europe passait ; la Grèce d'abord; puis l'Italie, ayant à sa droite la Sicile, à sa gauche la Germanie et la Scandinavie; puis l'Angleterre, puis les Gaules, puis l'Espagne.

Et, pendant un instant, on ne vit plus rien que de l'eau du pôle boréal au pôle sud, du pôle arctique au pôle antarctique.

— Regarde! dit Satan.

Jésus fit signe qu'il regardait.

— Après le monde caduc, le monde vieilli; après le monde civilisé, le monde barbare; après le monde barbare, le monde inconnu! Regarde, voici toute une terre que l'on ignore; il est vrai qu'elle n'a guère que trois mille lieues de long sur quinze cents de large; il est vrai qu'elle est sortie la dernière du sein des eaux, de sorte qu'elle a des lacs grands comme la Méditerranée, des fleuves qui ont quinze cents lieues de cours, des montagnes qui ont dix-huit mille pieds de haut, des déserts sans bornes, des forêts sans fin; il est vrai que l'or et l'argent y germent comme ailleurs le cuivre et le plomb; il est vrai que, soudée au pôle arctique ainsi que le fer à l'aimant, elle coupe le monde en deux, sauf l'espace nécessaire pour le passage d'un vaisseau. Regarde! c'est la terre rêvée par un fou ou par un sage de la Grèce, comme tu voudras : il s'appelait Platon, et il la nomma l'Atlantide.

Et l'Amérique passait avec ses forêts vierges, sa cataracte du Niagara, qui s'entend à la distance de dix lieues,

son fleuve des Amazones, son Mississipi, ses Cordillères et ses Andes, son Chimboraço et son pic de Misté.

L'Océan reparut de nouveau.

— Regarde! dit Satan.

Jésus fit signe qu'il regardait.

— Vois-tu, reprit l'archange, cette incommensurable étendue qui semble un miroir d'acier bruni, moucheté çà et là de points sombres?... Ce miroir, c'est l'océan Pacifique; ces points sombres, ce sont des îles. A mesure que la vague profonde passe sous nos pieds, les taches deviennent plus fréquentes : c'est que nous approchons de l'Océanie, où les îles paissent à la surface de la mer comme un troupeau de moutons gigantesques! Tiens, les voilà si pressées maintenant, qu'à peine si entre elles tu distingues la mer comme un réseau mouvant. Rien de tout cela n'a de nom encore, mais qu'importe? tout cela a des hommes, des animaux, des lacs, des forêts; c'est une cinquième partie du monde, une seconde Atlantide émiettée dans l'Océan. Par ces îles, on va des Cordillères au fleuve Bleu, dont l'embouchure est à quinze cents lieues de nous, et dont la source est sous nos pieds.

Et la grande mer océane passait avec ses groupes d'îles, sa Nouvelle-Guinée, sa Nouvelle-Hollande, Borneo, Sumatra, les Philippines et Formose.

Et, de loin, on voyait venir la cime neigeuse du Djavahir : la terre avait tourné sur son axe; le monde, avec tous ses royaumes, avait passé sous les yeux de Jésus.

Et Satan lui dit :

— Je te donnerai toute cette puissance et la gloire de tous ces royaumes, si tu veux m'adorer; car cette gloire et cette puissance m'ont été données, et, à mon tour, je les donne à qui me plaît.

Mais Jésus lui répondit :

— Il est écrit : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul! »

Alors, un cri terrible, cri de haine, de malédiction et de désespoir, retentit dans l'espace. C'était l'adieu de Satan à Jésus, qu'il était forcé de reconnaître pour le fils de Dieu.

Et quand ce cri formidable, après avoir roulé comme un tonnerre, se fut éteint, on entendit une voix douce et triste qui murmurait :

— O bel archange, lumineuse étoile du matin, comment es-tu tombé du ciel, toi qui paraissais si brillant au lever du jour!...

C'était la voix de Jésus qui pleurait sur la chute de Satan.

—

CHAPITRE IV.

La pécheresse.

Quelques jours après, dans une ville située à l'extrémité septentrionale du lac de Genesareth, et nommée Capharnaüm, ce qui veut dire *village de consolation*, Jésus entrait, suivi de ses quatre premiers disciples. Ces quatre disciples étaient André, Pierre, Philippe et Nathaniel.

André avait été des disciples de Jean, et le Baptiseur lui avait dit, en voyant passer Jésus à son retour du désert de la tentation :

— Regardez celui-là qui passe : c'est l'agneau de Dieu venu sur la terre pour effacer les péchés du monde!

— Et comment le savez-vous? avait demandé André.

— Celui qui m'a envoyé pour donner le baptême d'eau m'a dit : « Lorsque tu verras l'Esprit saint descendre sur une tête, et s'y arrêter, c'est le fils de Dieu que tu baptiseras! » J'ai vu l'Esprit saint descendre et j'atteste que celui-là est le fils de Dieu!

Alors, André avait suivi Jésus.

Sur le chemin, il avait rencontré son frère Simon, et lui avait dit :

— Viens, frère, car nous avons trouvé le Messie.

Et il l'avait mené à Jésus.

Puis, comme Simon regardait Jésus avec un étonnement qui n'était pas exempt de doute :

— Tu ne me reconnais pas? dit Jésus.

— Non, maître, répondit Simon.

— Eh bien! c'est moi qui, étant enfant, te sauvai la vie, un jour que tu avais été mordu par une vipère. Je te dis alors : « Tu es fils de Jonas; tu t'appelles Simon, tu t'appelleras Pierre : tu seras mon disciple, et tu me renieras.

A ces paroles, Simon se jeta aux pieds de Jésus, et baisant sa robe :

— Je te dois la vie, maître, dit-il; par conséquent, ma vie t'appartient. Je ne m'appelle plus Simon, je m'appelle Pierre, et je suis ton disciple; seulement, j'espère que le Seigneur Dieu m'accordera la grâce de ne jamais te renier?

Jésus sourit et lui dit :

— Viens!

Et Pierre avait suivi Jésus.

Le lendemain, Jésus avait rencontré sur sa route Philippe, qui, comme André et Pierre, était de la ville de Bethsaïde, et il lui avait dit :

— Suivez-moi, Philippe.

Philippe l'avait suivi, et, s'étant informé près d'André et de Pierre, il avait, à son tour, rencontré Nathaniel et lui avait dit :

— Suis-nous, Nathaniel, car nous avons trouvé celui dont parlent Moïse et les prophètes.

Alors, Nathaniel, étonné, avait demandé quel était celui-là. Et Philippe avait répondu :

— C'est Jésus de Nazareth.

Mais Nathaniel, haussant les épaules :

— De Nazareth! avait-il répété ; quelque chose de bon peut-il sortir de Nazareth?...

Alors, Jésus, intervenant :

— Voici un véritable Israélite, dit-il, en qui n'existe aucun artifice.

— D'où donc me connaissez-vous? demanda Nathaniel tout surpris.

Jésus sourit.

— Je vous ai vu sous le figuier, dit-il, avant que Philippe vous appelât.

Et Nathaniel, qui avait, en effet, déjeuné sous un figuier, s'inclina, disant :

— Maître, vous êtes véritablement le roi d'Israël!

— Vous croyez, parce que je vous ai vu sous le figuier, lui dit alors Jésus; mais, vous, Nathaniel, vous verrez bien autre chose : vous verrez au-dessus de ma tête le ciel s'ouvrir, et les anges monter et descendre!

Puis, accompagné de ses quatre disciples, il s'était rendu à Cana, où était la vierge Marie : là, invité à une noce, il avait fait, à la sollicitation de sa mère et au grand étonnement des convives, son miracle de l'eau changée en vin ; après quoi, il s'était remis en route, et était venu à Capharnaüm.

C'était la première fois que le jeune maître visitait la ville, et, cependant, son entrée y fit une grande sensation. La beauté de l'enfant avait persévéré en lui; seulement, il y avait dans les traits de l'homme quelque chose de grave, de mélancolique, d'éprouvé, surtout depuis sa lutte avec l'ennemi du genre humain.

Capharnaüm était bien la ville qui convenait au Christ pour y faire les premiers essais de sa divinité : son éloignement de la Judée proprement dite, dont elle est séparée par la Samarie tout entière, la faisait regarder comme un centre de ténèbres, et Jésus pensait qu'au milieu de ces ténèbres, la lumière divine qu'il allait répandre éclaterait plus vive que partout ailleurs.

Du reste, la vie de Jésus est l'accomplissement de la parole des prophètes, et Isaïe a dit :

« La terre de Zabulon et la terre de Nephtali, proches de la mer, au delà du Jourdain, — la Galilée des gentils, — ce peuple qui demeurait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et cette lumière a paru à ceux qui demeuraient dans la région à l'ombre de la mort. »

Aussi est-ce Capharnaüm et ses environs que Jésus

choisit comme le théâtre de ses premières prédications et de ses premiers miracles. C'est à Capharnaüm qu'il dit : « Le temps est accompli, le royaume des cieux approche; faites pénitence, et croyez à l'Évangile. »

De Capharnaüm au lac de Genesareth, il n'y avait qu'un pas; de sorte que parfois ses disciples, qui étaient des pêcheurs, le quittaient et allaient jeter leurs filets dans le lac. Il va les y chercher, et c'est là qu'il leur dit, n'hésitant plus à les entraîner à sa suite : « Venez avec moi, et, de pêcheurs de poissons que vous êtes, je vous ferai pêcheurs d'hommes! »

Et, voyant un peu plus loin Jacques fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui étaient dans une barque, occupés à raccommoder leurs filets, il les appela à leur tour; et, comme avaient fait Pierre et André, ils quittèrent leur barque, leurs filets et leur vieux père Zébédée pour suivre Jésus, tant il était difficile de lui résister, quand, avec sa voix douce et entraînante, qui faisait d'un ordre une prière, il disait : « Venez! »

C'est qu'un grand projet préoccupait dès ce moment Jésus : il voulait faire la pâque à Jérusalem, et y essayer sa puissance naissante, qui était déjà réelle, quoiqu'elle n'eût encore pour base que les paroles d'abnégation de Jean Baptiste, qui confessait tout haut la mission du Sauveur, disant à qui voulait l'entendre : « Je ne suis que le Précurseur, Jésus est le Messie. »

Jésus, accompagné de ses six premiers disciples, partit donc pour Jérusalem.

Nous avons déjà dit ce qu'était Jérusalem dans ces jours de fête solennelle; nous avons montré ses auberges regorgeant de voyageurs, ses places publiques envahies par les tentes, ses hôtes encombrant les vestibules des théâtres, et jusqu'aux portiques du temple.

Dans le parvis de ce temple, et dans le temple même, se tenait une espèce de foire; des marchands y vendaient, à grand bruit, s'arrachant les acheteurs, — des pigeons, des moutons et jusqu'à des bœufs pour les sacrifices. C'était un commerce que toléraient les prêtres, parce qu'ils y trouvaient un profit; et, comme ce commerce était grand en tout temps, et immense pendant les trois jours de la Pâque, des changeurs se tenaient là avec leurs tables chargées de sacs d'argent et de piles d'or.

Au milieu de ces cris d'acheteurs, de vendeurs, de changeurs, de ce froissement d'or et d'argent, de ce bêlement des moutons, de ces mugissements des bœufs, un homme, un fouet à la main, gravit les degrés du temple, et, arrivé dans le parvis :

— Otez-moi tout cela d'ici, s'écria cet homme, et ne faites pas de la maison de mon père un lieu de trafic!

Et, comme ceux à qui il s'adressait hésitaient à obéir, il leva son fouet; et, quoique ce fouet ne fût composé que de petites cordes, il y avait une telle majesté sur le front de cet homme qui appelait le temple du Seigneur la maison de son père, un tel commandement dans sa voix, que marchands, acheteurs, changeurs, trafiquants, se renver-

sèrent les uns sur les autres, et descendirent, éperdus et les bras au ciel, les degrés de ce temple où Jésus leur apparaissait semblable à l'ange qui avait battu de verges Héliodore; car, cet homme, c'était Jésus, Jésus disant de sa voix si puissante, lorsqu'il en voulait changer la douceur en commandement :

— Il est écrit : « Ma maison sera appelée une maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs ! »

La terrible apparition resta vivante aux yeux des habitants de Jérusalem, et, quoique Jésus, en accomplissant cet acte de vigueur, eût transgressé les droits d'un citoyen, nul n'osa lui en demander compte. Cependant, ayant appris qu'Hérode Antipas venait de faire arrêter Jean Baptiste, qui avait reproché au tétrarque d'avoir épousé la sœur de son frère, Jésus reprit la route de Capharnaüm.

Il lui fallait traverser la Samarie. — La Samarie, conquise par Salmanasar, qui en avait transporté les habitants au delà de l'Euphrate, repeuplée par Assar Haddon, reprise par Antiochus le Grand, puis par Jean Hyrcan; la Samarie était, depuis l'invasion des Assyriens, un mélange d'étrangers et d'idolâtres toujours en guerre avec le royaume de Juda, qu'ils détestaient et dont ils étaient détestés. Il en résultait que, pour ne point venir à Jérusalem, les Samaritains s'étaient construit un sanctuaire sur le mont Garizim.

Jésus traversait cette province à pied, lorsque, vers

midi, se trouvant fatigué et par la course qu'il avait faite et par la chaleur du jour, il s'assit sous un sycomore près de la fontaine de Jacob, pendant que ses disciples étaient allés à la ville pour acheter de la nourriture. Il était là depuis quelques instants, lorsqu'une femme vint puiser de l'eau à la fontaine.

Jésus lui demanda à boire.

La Samaritaine le regarda d'un air étonné.

— Comment, lui dit-elle, vous êtes Juif, et vous me demandez à boire, à moi qui suis Samaritaine?

— Si vous connaissiez celui qui vous dit : « Donnez-moi à boire, » reprit Jésus, peut-être que c'est vous qui lui en demanderiez, et il vous donnerait une eau vive.

La Samaritaine regarda Jésus avec attention, ce qu'elle n'avait point encore fait auparavant, et, voyant cette douce majesté empreinte sur son visage :

— Seigneur, lui dit-elle, vous n'avez aucun vase pour puiser, et le puits est profond; où prendriez-vous donc cette eau vive dont vous me parlez?.... Est-ce que vous êtes plus grand que notre père Jacob, qui nous a légué ce puits, dont il a bu, lui, ses enfants et ses troupeaux?

— Quiconque boit de cette eau, répondit Jésus, aura encore soif; tandis que l'eau que je verse, moi, désaltère l'âme et le corps à la fois, puisée qu'elle est à la source éternelle.

La Samaritaine regarda le Christ avec une surprise croissante.

— Seigneur, dit-elle, s'il en est ainsi, donnez-moi de cette eau, je vous prie, afin que je sois désaltérée à tout jamais, et n'aie plus la peine d'en venir puiser ici.

— Soit, dit Jésus, allez querir votre mari, et revenez avec lui.

Mais, elle, secouant la tête :

— Je n'ai point de mari, Seigneur, dit-elle.

Jésus sourit.

— Femme, reprit-il, vous avez fort bien répondu en disant : « Je n'ai point de mari, » car vous en avez eu cinq, et celui avec qui vous vivez n'est pas le vôtre.

Alors, avec un respect mêlé de honte :

—Seigneur, Seigneur, dit cette femme, je vois bien que vous êtes un prophète : éclairez-moi !... Nos pères ont sacrifié sur cette montagne, qui est celle de Garizim, et vous dites, vous autres prophètes, que le seul lieu où il soit permis de sacrifier est Jérusalem.

— Femme, répondit Jésus, croyez-moi, le jour vient, et il est déjà venu, où les hommes n'adoreront plus Dieu à Jérusalem ni sur cette montagne, mais où ils adoreront mon père en esprit et en vérité!

— Oui, répondit la Samaritaine, je sais que le Messie vient : lors donc qu'il sera venu, il nous instruira de toute chose.

Alors, Jésus, souriant de son ineffable sourire :

— Ce Messie que vous attendez, femme, dit-il, c'est moi.

Et, comme, stupéfaite de cette réponse, la Samaritaine ne savait encore si celui qui l'avait faite raillait ou disait la vérité, les disciples revinrent de la ville, et, parlant à Jésus ainsi que les serviteurs parlent au maître, ne laissèrent aucun doute dans l'esprit de cette femme, qui, abandonnant sa cruche, courut vers la ville criant :

— Venez tous! venez! car voici, à quelques pas d'ici, près du puits de Jacob, un homme qui m'a dit tout ce que j'avais fait, et qui ne peut être que le Messie!

Et, à la voix de cette femme, tous les habitants sortirent de la ville, et vinrent au-devant de Jésus.

Mais les disciples, qui savaient le besoin que Jésus devait avoir de nourriture, lui disaient, malgré l'affluence de peuple qui l'entourait :

— Maître, mangez.

Jésus secoua la tête.

— J'ai, dit-il, à manger une viande que vous ne connaissez pas.

Les disciples se regardèrent entre eux, se demandant tout bas :

— Qui donc, en notre absence, a apporté de la nourriture au maître?

Mais, lui :

— Ma nourriture, dit-il, apprenez cela, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et de consommer son ouvrage.

Puis, continuant de parler dans son langage figuré :

— Ne prétendez-vous pas, vous autres, dit-il, qu'il y a encore quatre mois d'ici à la moisson? Eh bien, je vous dis, continua le Christ, montrant cette foule qui l'entourait, je vous dis : « Levez les yeux, regardez autour de vous, et vous verrez que le fruit est mûr, et la campagne prête à être moissonnée. »

Dès lors, la pensée de Jésus devint intelligible, même pour les Samaritains, et, comprenant que lui était le moissonneur, et qu'eux étaient la moisson, ils l'emmenèrent dans leur ville, c'est-à-dire à Sichem, et le Christ y resta deux jours; et, lorsqu'il en sortit, la plupart des habitants croyaient en lui.

Alors, Jésus reprit le chemin de sa fidèle Galilée. Le souvenir de son séjour à Capharnaüm était resté dans tous les esprits; aussi, dès Cana, rencontra-t-il un officier qui venait au-devant de lui.

— O Seigneur Jésus! lui dit cet homme aussitôt qu'il l'aperçut, hâtez-vous, je vous en supplie, car mon fils se meurt, et il n'y a que vous qui puissiez le guérir!

Mais Jésus se contenta de tendre la main vers Capharnaüm, et, avec cet accent de voix qui ne permet pas que l'on doute :

— Allez, dit-il, votre fils est guéri!

Et l'homme avait une telle foi, que, sans qu'il lui restât une crainte dans le cœur, il remercia Jésus, et reprit la route de la ville; et, comme il était encore en chemin, il vit venir à lui ses serviteurs qui lui dirent :

— Oh! seigneur, réjouissez-vous; votre fils est non-seulement hors de danger, mais encore tout à fait guéri.

— Et depuis quand? demanda le pauvre père tout joyeux.

— Depuis hier?

— Depuis hier!... Et à quelle heure, hier, la fièvre l'a-t-elle quitté?

— Vers une heure après midi.

Et c'était justement l'heure où Jésus avait dit : « Allez, votre fils est guéri! »

Précédée par ce miracle, la rentrée du Messie à Capharnaüm fut une joie pour tout le monde. Aussi, est-ce à Capharnaüm qu'il va établir sa résidence de prédilection; aussi est-ce dans les environs de Capharnaüm qu'il se plaira à répandre la parole du Seigneur; le lac de Genesareth, surtout, sera le lieu où il fera plus particulièrement éclater sa divinité : c'est à la surface de ce lac qu'il glisse sans que ses pieds touchent à l'eau; c'est au bord de ce lac qu'il nourrit plusieurs milliers d'hommes avec quelques pains et quelques poissons; c'est au milieu d'une tempête qui soulève les flots de ce lac, qu'aux cris de ses disciples, il s'éveille, et que, se levant du fond de la barque près d'être engloutie, il dit au vent qui mugit : « Tais-toi! » à la mer qui gronde : « Sois calme! » et le vent et la mer lui obéissent.

Puis, chacun de ses retours à Capharnaüm est marqué par un nouveau miracle : c'est un possédé qu'il exorcise,

c'est la belle-mère de Pierre qu'il guérit, c'est la fille de Jaïre qu'il ressuscite. La grande page de sa divinité se déroule, marquée à chaque ligne d'un bienfait rendu à l'humanité.

« Et Jésus se mit à parcourir toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant l'évangile du royaume de Dieu, guérissant tout ce qu'il y avait de malades et de lunatiques parmi le peuple; alors, sa réputation se répandit par toute la Syrie, et on lui présenta tous les gens atteints de divers sortes de maux et de douleurs, des possédés, des paralytiques, et il les guérit, et beaucoup de peuple le suivit de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de Judée et d'au delà du Jourdain. »

Aussi, lorsque, du fond de sa prison, Jean, qui s'inquiète, non pas de lui-même, mais du Sauveur, lui fait demander des nouvelles de la mission sainte, Jésus répond-il à ses envoyés :

— Allez, et reportez à Jean ce que vous avez vu et ce que vous avez ouï, c'est-à-dire, que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux deviennent nets, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, et que l'Évangile est prêché aux pauvres.

La nouvelle Pâque arrivait; Jésus reprit le chemin de Jérusalem, et, partout sur sa trace, le bienfait semé faisait lever la reconnaissance; mais, en même temps que Jésus devenait grand, il devenait dangereux. Jésus n'était pas le premier qui se fût présenté comme le Messie;

seulement, les autres avaient été des messies politiques, de nouveaux Judas Macchabée, essayant de soulever le peuple juif; et le peuple juif, las de la domination romaine, contre laquelle il lutta près de deux cents ans, était toujours disposé à se soulever. Aussi, dès que le bruit des miracles du Christ se répandit, des bandes d'hommes armés s'apprêtèrent-elles à l'enlever et à le prendre pour roi; mais Jésus lui-même répudiait ces hommes, disant d'eux : « Tous ceux qui sont venus avant moi étaient des brigands et des voleurs; c'est pourquoi les brebis se sont refusées à les entendre. »

Comme il approchait de Jérusalem, une nouvelle crainte, plus réelle et plus sérieuse que les autres, se dressa sur sa route : Jean Baptiste venait d'être décapité!

Le Précurseur avait été arrêté, ainsi qu'on l'a vu, d'abord, à cause de ses prédications annonçant un nouveau roi du monde; or, le monde était au soupçonneux Tibère, alors réfugié sur son rocher de Caprée, et dont les agents ne savaient ou ne voulaient point faire de différence entre la royauté spirituelle qu'était en train de conquérir Jésus, et l'empire matériel que tenait leur maître. Ensuite, nous l'avons dit, Jean Baptiste n'avait pas craint de réprimander le tétrarque de Galilée sur son mariage avec sa belle-sœur Hérodiade, et le tétrarque, cachant sous un prétexte de salut public sa vengeance particulière, avait fait arrêter Jean le Baptiseur, et l'avait fait conduire en prison.

C'était peut-être assez pour Hérode; ce ne fut point assez pour Hérodiade.

Elle avait une fille jeune, belle, adorée du tétrarque, qui ne savait rien lui refuser; cette fille avait naturellement pris parti pour sa mère. Au milieu d'une fête, Hérode la pria de danser; mais elle ne consentit qu'à la condition que le tétrarque lui jurerait d'accomplir son premier vœu. — Hérode jura, s'engageant à faire ce qui lui serait demandé, pourvu que ce qui lui serait demandé fût dans la mesure de sa puissance. — La fille d'Hérodiade dansa, et, après avoir dansé, elle demanda la tête de Jean le Baptiseur.

Hérode était esclave de sa parole; la tête de Jean Baptiste fut apportée sur un plat d'or, et, en fille soumise, la belle homicide déposa le plat aux pieds de sa mère...

C'était un exemple du sort qui était réservé à Jésus.

Jésus résolut donc de s'arrêter à quelque distance de la ville. Béthanie, située seulement à quinze stades de Jérusalem, était invisible à celle-ci, se trouvant bâtie sur le versant oriental de la montagne des Oliviers. Elle convenait bien à Jésus pour cette halte, et ce fut là qu'il s'arrêta.

Au reste, à peine le bruit de son arrivée s'était-il répandu, qu'un pharisien, nommé Simon le Lépreux, invita Jésus à dîner.

Jésus accepta, pour prouver que, s'il prêchait contre la secte des pharisiens, c'était à cause de son orgueil et de

ses principes absolus, mais qu'il n'avait aucune haine contre les individus.

Le repas fut splendide : tout le luxe de Simon avait été déployé pour recevoir celui qui s'annonçait comme le fils de Dieu; mais un épisode sur lequel le maître de la maison lui-même n'avait point compté vint donner à ce repas un nouveau caractère de grandeur.

Vers le dessert, une jeune fille de Béthanie dont le frère et la sœur, nommés Lazare et Marthe, habitaient une maison voisine, entra dans la salle du festin, magnifiquement vêtue, et portant un vase d'albâtre tout rempli de parfums.

Chacun la reconnut et s'étonna de sa venue. C'était la plus vantée et la plus riche des courtisanes de Jérusalem, cette ville des courtisanes : on appelait cette belle pécheresse Marie Madeleine.

Alors, sans paraître remarquer la surprise des convives, humble et les yeux baissés, elle s'approcha de Jésus, qu'elle n'avait jamais vu, mais qu'elle reconnut sans doute à son sourire.

Et, comme Jésus était sur cette espèce de lit où se couchaient les convives; comme sa tête était placée du côté de la table, et ses pieds du côté de la porte, Madeleine se mit à genoux, et commença de pleurer si abondamment, qu'elle lava de ses larmes les pieds du Christ, et, les ayant frottés du nard précieux renfermé dans l'urne, elle les essuya avec ses cheveux.

Le Christ la laissa faire, jetant un regard d'une suprême douceur sur cette pauvre fille, qui s'humiliait ainsi à ses pieds. Tous, jusque-là, étaient accourus lui demander la guérison des infirmités du corps ; nul, ni homme ni femme, n'était venu chercher près de lui la guérison des impuretés de l'âme.

Et les convives regardaient avec étonnement cette belle créature vêtue d'habits de brocart, avec son cou étincelant de chaînes d'or, ses mains couvertes de bagues et d'anneaux, qui, de ses magnifiques cheveux blonds, essuyait les pieds de Jésus.

Et le maître de la maison, ce riche lépreux, se disait en lui-même : « J'ai eu tort de recevoir chez moi cet homme qui n'est point prophète ; car, s'il était prophète, il saurait quelle est la femme qui le touche, et il s'écarterait d'une si grande pécheresse. »

Mais, alors, Jésus, qui lisait dans le cœur du pharisien :

— Simon, dit-il avec sa douce voix et son doux sourire, j'ai une question à vous soumettre.

— Laquelle? demanda le pharisien. Je vous écoute; parlez.

— Un certain créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre n'avaient de quoi le payer, il leur remit la dette à tous deux. Dites-moi, Simon, à votre avis, lequel lui sera le plus reconnaissant?

— Maître, repondit Simon, il n'y a aucun doute à faire

là-dessus : ce sera celui à qui la plus grosse somme a été remise.

— Vous avez bien jugé, dit Jésus.

Et, se tournant vers Madeleine :

— Voyez-vous cette femme? dit-il. Elle vient de faire pour moi ce que vous n'avez pas fait, vous. Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez pas donné d'eau pour me laver les pieds, et elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux; vous ne m'avez point embrassé, tandis qu'elle, au contraire, depuis qu'elle est là, n'a cessé de me baiser les pieds; vous n'avez répandu ni huile, ni baume, ni nard sur ma tête, et, elle, elle a répandu tout ce qu'elle avait de parfums sur mes pieds. C'est pourquoi, je vous le dis, beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé! Mais celui à qui l'on remet moins aime moins.

Puis, posant la main sur la tête de la pécheresse :

— Va, pauvre fille d'Ève, lui dit-il, tes fautes ne sont plus, et je te fais pure devant Dieu comme le jour où tu sortis du sein de ta mère !

Et Madeleine se releva joyeuse et consolée, vouant désormais à Jésus le seul amour de son âme et de son cœur.

CHAPITRE V.

La résurrection de Lazare.

Cette fois, Jésus fit la pâque, non pas à Jérusalem, mais à Béthanie, et ce fut, comme il l'avait dit à Jean et à Pierre, Heli, beau-frère de Zacharie d'Hebron, qui la lui prépara; puis, la pâque faite, le Messie partit de nouveau pour la Galilée, au milieu des bénédictions du peuple, et particulièrement de Madeleine, et de Marthe et de Lazare, son frère et sa sœur.

Là, Jésus continue d'accomplir la grande œuvre de soulagement qu'il a entreprise; il guérit sans cesse, il guérit tous ceux qu'on lui amène, sans s'inquiéter de quelle secte ils font partie, et si le jour où ils lui sont amenés est le jour du sabbat, s'inquiétant seulement de la douleur des malades et des angoisses de leurs parents.

Et chacun se disait :

— Voyez donc cet homme! Quand les savants, les médecins et les docteurs nous prennent bien cher, et nous

laissent mourir, lui nous guérit pour rien, et nous donne encore, outre la guérison, des conseils et des avis qui nous ouvrent le chemin du ciel!

C'est pendant cette dernière année qu'il guérit le lépreux, le serviteur du centenier, le possédé aveugle et muet, la fille de la Chananée, et l'aveugle de Bethsaïde. C'est pendant cette dernière année qu'il laisse tomber de sa bouche la magnifique parabole du bon grain et de l'ivraie, celle du bon pasteur, celle du bon Samaritain, celle du bon et du mauvais serviteur, celle des hommes qui refusent de se rendre au festin, celle de la brebis égarée, celle de l'enfant prodigue; paraboles qui sont toutes dans notre mémoire, et, plus encore, dans notre cœur. C'est pendant cette dernière année, enfin, qu'il attache à lui Thomas, Mathieu le Péager, Jacques fils d'Alphée, Taddée, Simon le Chananéen et Judas, lesquels, joints à Pierre, à André, à Jacques le Majeur, à Jean, à Philippe et à Barthélemy, portent le nombre de ses apôtres à douze; et, cela, sans compter les soixante et dix disciples qui figurent les soixante et dix anciens d'Israël.

C'est alors que, ayant derrière lui ce cortége de miracles qui le glorifie, autour de lui cet immense concours de peuple qui l'adore, Jésus pense qu'il est temps de résumer toute sa doctrine dans un seul discours: nous dirions aujourd'hui dans une seule profession de foi.

— Venez avec moi sur la montagne, dit-il; venez tous, car j'ai à vous parler à tous!

Et plus de dix mille personnes le suivirent.

Et, arrivé sur la montagne, jetant les yeux autour de lui, et voyant que tous ceux qui l'avaient suivi étaient surtout les déshérités de ce monde, des pauvres, des opprimés, des malheureux, des esprits simples, des cœurs noyés de larmes, des femmes pareilles à la Samaritaine, des filles semblables à la sœur de Marthe et de Lazare, enfin, cette population infortunée des grandes cités, laquelle espère sans cesse que tout changement qui se fait lui apportera un meilleur avenir, que tout jour qui s'apprête à luire éclairera sa misère au regard de Dieu, Jésus prit en grande pitié cette multitude, et, s'étant assis au milieu d'elle, ses disciples autour de lui, il dit de sa voix douce et miséricordieuse :

— Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux sera leur royaume! Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre! Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés! Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde! Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu! Bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants du Seigneur! Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que le royaume des cieux sera leur royaume !

Puis, s'adressant à ses apôtres et à ses disciples, mais

à voix assez haute pour que tous entendissent la recommandation sainte :

— Et vous, dit-il, écoutez bien ceci : — Le jour où les hommes vous chargeront de malédictions, vous persécuteront, et diront faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi, ce jour sera pour vous un jour de bonheur! Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux, et que, de même qu'ont été persécutés les prophètes avant vous, vous serez persécutés à votre tour. Vous êtes le sel de la terre : si le sel perd de sa force, s'il ne sale plus, il n'est bon qu'à être jeté au vent et foulé aux pieds des hommes! Vous êtes la lumière du monde, et l'on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau : on allume une lampe pour la mettre sur un chandelier, afin qu'elle éclaire ceux qui sont dans la maison; que votre lumière luise donc devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre père qui est dans les cieux! Mais, je vous le dis, si votre justice n'est pas plus large que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. —Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : « Vous ne tuerez point, et quiconque aura tué méritera d'être condamné par jugement. » Et, moi, je vous dis qu'il ne s'agit point d'aller jusqu'à l'homicide, mais que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira à

son frère : « *Raca!* » méritera d'être condamné par le conseil; que celui qui lui dira : « Vous êtes un fou! » méritera d'être condamné au feu de l'enfer! Si donc, présentant votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel; allez d'abord vous réconcilier avec votre frère; vous reviendrez ensuite offrir votre don, et ce don sera deux fois agréable au Seigneur! — Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : « Vous ne commettrez point d'adultère. » Et, moi, je vous dis que quiconque a regardé une femme avec un mauvais désir pour elle a déjà commis l'adultère dans son cœur. — Il a été dit : « Que quiconque veut quitter sa femme, lui donne un écrit par lequel il la répudie. » Et, moi, je vous dis que quiconque aura quitté sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, la fait devenir adultère, et que quiconque épouse celle que son mari aura quittée sans la répudier commet un adultère. — Vous avez appris encore qu'il a été dit aux anciens : « Vous ne vous parjurerez point, mais vous vous acquitterez envers le Seigneur des serments que vous aurez faits. » Et, moi, je vous dis de ne point jurer du tout, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre, parce que c'est le marchepied de Dieu, ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand roi; vous ne jurerez pas non plus par votre tête, parce que vous n'en pouvez rendre un seul cheveu blanc ni noir; mais contentez-vous de dire : « Cela est, » ou : « Cela

n'est pas; » ce qui viendra de plus après ces simples paroles, sera mal dit. —Vous avez appris qu'il a été dit : « OEil pour œil! dent pour dent! » Et, moi, je vous dis de ne point résister au mal que l'on veut vous faire; mais, si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre joue; si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, quittez votre robe, et donnez-lui de plus votre manteau; si quelqu'un veut vous contraindre de faire mille pas avec lui, faites ces mille pas et deux mille autres encore. Donnez à celui qui demande, et ne rejetez pas celui qui veut emprunter de vous. — Vous avez appris qu'il a été dit : « Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. » Et, moi, je vous dis : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur le champ des justes et sur celui des injustes; car, si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite en aurez-vous? les publicains ne font-ils pas ainsi? Et, si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous en cela de plus que les autres? les païens ne font-ils pas ainsi? Tâchez donc d'être aussi parfaits que votre père céleste est parfait. Prenez garde d'accomplir vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés; mais, lorsque vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne

sache point ce que fait votre main droite. De même, lorsque vous priez, ne ressemblez point aux hypocrites, qui affectent de se tenir debout dans les synagogues ou aux coins des rues, pour être vus des autres hommes; mais entrez dans votre chambre, et, la porte en étant fermée, priez votre père dans le secret, et votre père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rendra la récompense. Et priez-le ainsi :

« Notre père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié!

» Que votre règne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

» Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour;

» Et remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.

» Et ne nous abandonnez point à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

Jésus dit encore beaucoup d'autres choses qui entrèrent profondément dans la mémoire de ses auditeurs; de sorte que, lorsqu'il eut fini, chacun continuait à écouter, et personne ne se levait.

Lui se leva, et toute cette multitude, comprenant que l'enseignement était terminé, dit d'une seule voix :

—Merci, maître! car nous avons entendu aujourd'hui, de ta bouche, des choses que nous n'avions jamais entendues, et qu'aucune bouche n'avait jamais prononcées! Merci, maître! car tu nous as instruits comme doit le faire

un Dieu, et non pas comme font les scribes et les pharisiens.

Et nul ne se doutait, parmi cette foule, qu'en prêchant l'amour, le dévouement et la foi, c'était son propre arrêt que venait de prononcer Jésus.

Mais lui le savait, lui savait que son jour était proche; aussi, un mois s'étant à peine écoulé depuis l'émission de cette doctrine, il résolut de ne laisser aucun doute à ses disciples sur sa divinité.

Et, prenant avec lui ses trois apôtres les plus aimés, Pierre, Jacques et Jean, il les conduisit sur cette même montagne où il avait fait pleuvoir sur la foule la manne de sa parole, et que l'on croit être le Thabor.

Là, Jésus se mit en prière, et, à mesure qu'il priait, son visage s'entourait de rayons et finit par devenir brillant comme le soleil; sa robe rouge et son manteau bleu se changèrent en vêtements blancs comme la neige, et ses pieds quittant la terre, il demeura suspendu au-dessus du sol.

Les trois disciples regardaient en silence, les mains jointes et l'effroi dans le cœur, lorsqu'ils virent tout à coup que Jésus n'était plus seul, et qu'ils reconnurent à l'un de ses côtés Moïse, et à l'autre Élie.

Tous deux étaient pleins de majesté et de gloire, et tous deux lui parlaient de sa sortie de ce monde qui devait bientôt avoir lieu à Jérusalem.

Mais, alors, une nuée parut, et la terreur des apôtres redoubla en voyant Jésus, Moïse et Élie entrer dans cette nuée.

En un instant, elle devint resplendissante, et il en sortit une voix qui disait :

« Celui-ci est mon fils bien-aimé ; écoutez donc, et croyez tout ce qu'il vous dira. »

Et, lorsque cette voix se fut éteinte, la nuée disparut, et Jésus se retrouva seul avec les trois apôtres.

Ceux-ci lui demandèrent, alors, ce qu'avaient voulu dire Moïse et Élie, quand ils avaient parlé de sa sortie du monde à Jérusalem.

Et, dès lors, Jésus commença de leur dire ce qu'il ne leur avait point dit encore, à savoir, qu'il devait aller à Jérusalem, qu'il y souffrirait beaucoup de la part des sénateurs, des scribes et des princes des prêtres; enfin, qu'il y serait mis à mort.

Et, comme les trois apôtres pâlissaient à cette nouvelle:

— Mais il est écrit, dit Jésus, que je combattrai et vaincrai la mort : n'ayez donc point souci de cette mort, car je ressusciterai le troisième jour!

Peut-être, la veille, eussent-ils douté; mais, après ce qu'ils venaient de voir, ils crurent du fond de leur cœur.

Jésus partit secrètement pour Jérusalem : décidé à mourir, il voulait, au moins, choisir l'heure de sa mort.

Il arriva dans la ville sainte pour la fête des Tabernacles.

Mais, partout où passait le Christ, c'était le sillon de lumière éclairant le ciel. — Comme il traversait un village de la Galilée, dix lépreux qu'on avait jetés hors des

villes, isolés de toute communication, si hideux à voir, qu'ils n'osaient se regarder entre eux, et que, même parmi leurs pareils, ils étaient exilés, ayant appris son arrivée, se traînèrent sur son chemin, et de loin lui crièrent humblement et d'un cœur plein de foi :

— Jésus, notre maître! Jésus, notre Seigneur! Jésus, notre espoir! ayez pitié de nous!

Jésus les entendit, et, de la place où il était lui-même:

— Allez, dit-il, et montrez-vous aux prêtres!

Et, lorsqu'ils furent arrivés devant les prêtres, qui connaissaient de cette maladie, et qui prononçaient l'anathème contre les malades, il se trouva qu'ils étaient parfaitement guéris.

A peine Jésus était-il arrivé à Jérusalem, qu'il prêchait dans le temple, et, se tenant debout au milieu de ce parvis d'où il avait chassé les vendeurs, il s'écriait :

« Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi, et qu'il boive; du sein de celui qui croit en moi couleront des sources d'eau vive!

Enfin, comme des scribes et des pharisiens venaient de surprendre une malheureuse femme en adultère, et l'emmenaient pour la lapider, selon la loi de Moïse, ils conduisirent cette femme à Jésus, qui était dans le vestibule extérieur du temple, et, captieusement, pour l'entraîner soit à une condamnation qui le ferait accuser de cruauté, soit à un acquittement qui le ferait accuser de sacrilége :

— Maître, lui dirent-ils, on vient de surprendre cette

femme en adultère; or, tu le sais, la loi de Moïse ordonne de la lapider.

La femme était jeune; elle était belle; en face d'une mort cruelle, elle pleurait.

Jésus vit ses larmes, et répondit :

— Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre!

Alors, comme si scribes et pharisiens, interrogeant leur conscience, eussent compris que celui qui avait fait une pareille réponse voyait jusqu'au fond des cœurs, ils s'en allèrent les uns après les autres; si bien que Jésus et la femme adultère restèrent seuls.

Jésus regarda autour de lui, et, voyant que l'accusée avait été absoute par la seule force de sa parole :

— Femme, où sont les gens qui voulaient vous faire mourir? lui demanda-t-il.

— Je ne les vois plus, dit-elle, encore toute tremblante.

— Aucun tribunal ne vous a condamnée? demanda le Christ.

— Aucun, répondit-elle.

— Alors, ce n'est pas moi qui vous condamnerai, ô pauvre créature!... Mon père m'a fait rédempteur, et non pas juge! Allez donc, et ne péchez plus!

Après de pareils actes et de telles paroles, il était impossible que le Christ demeurât inconnu à Jérusalem. Sa présence y fut révélée par le cri unanime de ses en-

nemis, et surtout par les rumeurs du peuple, qui le suivait en tout lieu, disant :

— Cet homme est assurément un prophète!

D'autres disaient :

— C'est mieux qu'un prophète, c'est le Messie. Rappélez-vous les paroles de Jean le Baptiseur, avouant que lui, Jean, n'était que l'apôtre, et que Jésus était le fils de Dieu.

Il est vrai que d'autres disaient, au contraire :

— Cet homme vient de la Galilée, et le Christ doit venir, non pas de la Galilée, mais de Bethléem, puisqu'il doit être de la race et de la ville de David.

Mais tous ne l'écoutaient pas moins avec avidité, tant chacune de ses paroles répondait au besoin de ces âmes malades de servitude, de ces corps souffrants de misère.

De sorte que, des archers ayant reçu l'ordre d'arrêter le Christ, et l'ayant trouvé au milieu d'une foule ravie, soit qu'ils fussent eux-même séduits par ses paroles, soit qu'ils craignissent quelque sédition populaire, ils n'osèrent l'arrêter.

Ils revinrent donc vers les princes des prêtres et vers les pharisiens, qui leur dirent :

— Pourquoi n'avez-vous point arrêté cet homme, et ne nous l'avez-vous pas amené?

Les archers secouèrent la tête.

— Jamais homme n'a parlé comme cet homme! répondirent-ils.

A cette réponse, les pharisiens s'effrayèrent.

— Mais, dirent-ils aux archers, vous aussi, êtes-vous donc séduits comme les autres?... Avez-vous donc vu autour de lui des sénateurs ou des gens du grand conseil?

—Non, répondirent les archers; mais nous y avons vu un grand nombre de gens du peuple, une multitude d'hommes de la nouvelle ville et des faubourgs.

— Alors, dirent les pharisiens, tout ce qui l'entoure n'est que populaire, gens sans asile, vagabonds, maudits de Dieu... Retournez donc, et arrêtez cet homme.

Mais un des sénateurs se leva.

— Notre loi, dit-il, ne permet pas d'arrêter un homme sans un jugement du grand conseil, et nous n'avons le droit de condamner aucun accusé sans que cet accusé ait été entendu.

— Êtes-vous aussi Galiléen, Nicodème? s'écrièrent alors plusieurs voix. Lisez les Écritures, et vous verrez qu'il ne vient point de prophète de Galilée.

Nicodème ne répondit rien; mais, cependant, comme sa voix avait la puissance qu'a toujours la voix d'un homme juste et estimé, chacun se retira chez soi sans qu'il y eût eu de décision prise contre Jésus.

Néanmoins, celui-ci, qui avait vu les archers, et qui avait d'avance choisi la Pâque prochaine pour l'époque de sa mort, se retira de Jérusalem, prenant au hasard le premier chemin venu.

Mais, suivi du peuple, il allait toujours, rendant la

vue à un aveugle-né, disant la parabole du bon pasteur, annonçant aux pharisiens qu'ils mourraient dans leur péché.

Au milieu de ses courses et de ses prédications, un messager tout poudreux lui arriva.

— Je viens de Béthanie, dit-il; je vous suis envoyé par Madeleine et par Marthe, sa sœur : toutes deux m'ont chargé de vous dire que leur frère Lazare est bien malade.

— Bon, répondit Jésus, rien ne presse : cette maladie est pour le plus grand honneur de Dieu, et afin que le Messie soit glorifié.

Et le messager s'en retourna.

Et Jésus demeura encore plusieurs jours dans le lieu où il était; puis il dit à ses disciples :

— Maintenant, allons voir Lazare!

Cela n'étonna personne, car on savait que Jésus affectionnait particulièrement cette famille.

Et il ajouta :

— Venez! notre ami Lazare dort, je vais l'éveiller!

Les disciples le suivaient sans comprendre; mais rarement, excepté Pierre, l'interrogeaient-ils sur le sens de son langage figuré; ils savaient que ce langage s'expliquait toujours de lui-même.

Aussi, répondirent-ils, croyant que le maître parlait d'un sommeil ordinaire :

— Seigneur, s'il dort, il sera guéri.

Mais Jésus reprit :

— Lazare est mort!

Et comme les disciples s'étonnaient qu'il eût laissé mourir un homme qu'il appelait son ami :

— Venez, venez, dit le Christ, car tout est accompli par la volonté de Dieu, et afin que ceux qui douteraient encore ne doutent plus.

Et, comme quelques-uns hésitaient, disant :

— Mais nous sommes proscrits, mais le maître est proscrit, mais il ne peut manquer de nous arriver malheur, si nous rentrons dans Jérusalem!

Thomas dit aux autres disciples :

— Allons avec le maître, afin de partager son sort, et, s'il meurt, de mourir avec lui!

Jésus le regarda tendrement, et lui dit :

—Après une telle parole, Thomas, si tu doutes jamais, tu as d'avance ton pardon.

Et l'on se mit en route pour Béthanie.

Sur le chemin, Jésus rencontra Marthe; pauvre sœur désolée, elle était venue au-devant du grand consolateur.

— Oh! s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut, si vous eussiez été ici, Seigneur, mon malheureux frère ne serait pas mort! Pourquoi donc n'étiez-vous pas ici, ou pourquoi n'êtes-vous pas venu lorsque je vous ai fait demander?

Et elle fondait en larmes, et tordait ses bras de douleur en disant ces paroles.

Jésus lui répondit :

— Ne pleurez plus, Marthe, votre frère ressuscitera!

— Oui, dit Marthe, au jour de la résurrection, avec les autres hommes.

Mais Jésus, l'interrompant du geste :

—Je suis, dit-il, la résurrection et la vie, et celui qui croit en moi vivra, même quand il serait mort; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours... Répondez-moi du fond du cœur, croyez-vous cela, Marthe?

Et Marthe s'écria :

— Oh! oui, je vous crois!... oui, je crois que vous êtes le Christ! je crois que vous êtes le fils du Dieu vivant! je crois que vous êtes venu dans ce monde pour nous racheter tous!

Et elle courut vers la maison, et, trouvant Madeleine assise, et pleurant au milieu d'un grand cercle d'amis qui étaient venus de Jérusalem pour essayer de consoler les deux sœurs, elle lui dit tout bas :

— Le Seigneur vient et n'est plus qu'à quelques pas d'ici.

Aussitôt le visage de Madeleine s'illumina, ses larmes tarirent; elle se leva, et, sans prononcer une parole, s'élança vers la porte, et courut au-devant de Jésus.

Car, si Marthe croyait, elle, pauvre pécheresse, croyait bien plus profondément encore!

Puis, à tous ses amours profanes, avait succédé un seul amour : l'amour divin.

Voilà pourquoi elle se précipitait au-devant du Seigneur; et son cœur purifié volait devant elle avec des ailes aussi blanches que celles d'une colombe.

Les Juifs qui l'entouraient, et qui la virent sortir ainsi, se disaient les uns aux autres :

—Pauvre femme! elle va, dans sa douleur, pleurer au tombeau de Lazare; suivons-la, et pleurons avec elle.

Mais Madeleine ne s'arrêta point devant le tombeau; elle passa outre, se contentant d'envoyer au mort bien-aimé un geste de douleur mêlé d'espérance.

Les Juifs continuèrent de la suivre.

Alors, ils virent au loin un groupe considérable, et en tête de ce groupe marchait un homme au visage calme et à la démarche assurée.

Madeleine reconnut Jésus, et, avant de l'avoir joint, — n'osant sans doute, par humilité, aller jusqu'à lui,— elle tomba à genoux, les bras étendus, et criant avec cette ardeur passionnée qui avait brûlé son cœur de tant de feux terrestres :

— O Seigneur! Seigneur! si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort!

Alors, voyant qu'elle pleurait; voyant que ceux qui étaient venus avec elle pleuraient, Jésus frissonna jusque dans son esprit, et, se troublant lui-même :

— Où avez-vous mis ce mort bien-aimé? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Oh! venez, venez, Seigneur! s'écria Madeleine, je vais vous conduire à sa tombe.

Alors, Jésus la suivit, et, tout en la suivant, il pleurait.

Et les Juifs disaient, se le montrant entre eux :

— Voyez donc comme il l'aimait! voyez donc comme il pleure!

Et d'autres répondaient :

— Pourquoi n'est-il pas venu alors, quand on l'a demandé? Lui, qui guérit les aveugles et les paralytiques, eût certes bien pu le guérir.

L'on arriva ainsi au sépulcre. — Marthe attendait à genoux.

Et Jésus demanda :

— Est-ce donc là qu'est enterré mon ami Lazare?

— C'est sous cette pierre, répondit Marthe.

Quant à Madeleine, elle avait le cœur si oppressé de douleur, si frissonnant d'espoir, qu'elle essayait vainement de parler : des lambeaux de phrases sortaient de sa bouche, des lambeaux de soupirs sortaient de sa poitrine.

Jésus regarda les deux femmes avec une tendresse extrême, et dit aux assistants :

— Levez cette pierre!

— Mais, répondit Marthe, considérez, Seigneur, qu'il y a quatre jours que notre frère Lazare est couché dans le sépulcre, et que la corruption doit déjà être en lui.

Alors, Jésus étendit la main, disant :

— Soulève-toi de toi-même, pierre de la tombe!... Lazare, sors de ton sépulcre!

Et la pierre se souleva comme si la main du mort

l'eût poussée, et l'on vit le trépassé dans son tombeau, enveloppé de son suaire, lié autour de lui par des bandelettes qui lui couvraient jusqu'au visage.

Et le trépassé se leva à son tour, au milieu d'une épouvante qui n'avait pas encore eu le temps de tourner en joie.

Alors, Jésus dit :

— Déliez-le, et laissez-le aller!

Et Marthe et Madeleine se précipitèrent sur Lazare, déchirant suaire et bandelettes, et criant :

— Gloire à Dieu!... gloire au Seigneur Jésus!... miracle!

Et Lazare répéta après elles, d'une voix mal vivante encore :

— Gloire à Dieu!... gloire au Seigneur Jésus!... miracle!

Selon la promesse du Messie, Lazare était ressuscité.

Jamais le Christ n'avait fait miracle plus patent, plus public, plus extraordinaire.

Aussi les assistants coururent-ils, presque insensés, jusqu'à Jérusalem, racontant ce qu'ils avaient vu, et criant :

— Oh! pour cette fois, le Messie est bien parmi nous!

Jésus, de son côté, se retira sur la limite du désert, dans la ville d'Ephrem; et, comme Marthe et Madeleine, comme le nouveau ressuscité surtout essayaient de le retenir parmi eux :

— Mon heure n'est pas encore arrivée, dit Jésus : je reviendrai prendre un dernier repas avec vous à la Pâque prochaine.

Et il s'enfonça du côté du désert, et disparut.

—

CHAPITRE VI.

Malheur à Jérusalem!

Le bruit du miracle s'était répandu non-seulement à Jérusalem, mais encore dans les environs, et l'on accourait de tous côtés,—de Gethsemani, d'Anathot, de Béthel, de Silo, de Gabaon, d'Emmaüs, de Bethléem, d'Hebron et même de la Samarie, — pour voir, pour toucher Lazare; et, quand ils l'avaient vu et touché, beaucoup doutaient encore de leurs yeux et de leurs mains, surtout ceux qui lui avaient rendu les derniers devoirs, et qui ne cessaient de répéter :

— Nous l'avons vu mourir! nous l'avons vu ensevelir! nous l'avons vu enterrer!

Mais, autant la joie de ce miracle était grande parmi le pauvre peuple, autant la consternation était suprême parmi les pharisiens, qui étaient particulièrement ceux contre lesquels Jésus prêchait, et parmi les hérodiens, qui, devant tout au tétrarque Hérode, lequel devait tout

aux Romains, craignaient sans cesse qu'un nouveau Judas Macchabée n'affranchît les Juifs du joug des étrangers.

C'est que le joug était honteux, mais doré!

Les pharisiens disaient :

— Défions-nous de cet homme, qui fait des miracles que nul de nous ne peut faire!

Les hérodiens disaient :

— Si l'on n'arrête pas cet homme, il se fera quelque nouvelle révolte en Judée, et les Romains viendront et ruineront la ville!

Mais les riches seulement craignaient; — ainsi que l'avait dit Jésus : ils n'avaient pas la richesse, la richesse les avait.

A partir de ce moment, pharisiens et hérodiens ne songèrent plus qu'à une chose : faire mourir celui qu'ils appelaient, les pharisiens, un blasphémateur; les hérodiens, un rebelle.

Ils avaient pour eux le grand prêtre Caïphe, qui leur promettait la mort du coupable.

Mais en vain cherchaient-ils Jésus dans Jérusalem et dans les environs. Jésus, comme nous l'avons dit, était à Ephrem, sur la limite du désert, où il attendait l'heure de sa mort.

L'heure arriva; la Pâque était proche, Jésus dit :

— Allons à Jérusalem!

Il lui fallait repasser par la Samarie.

Or, aller à Jérusalem pour y faire la pâque, c'était plus que jamais se déclarer Juif et anti-Samaritain.

Aussi, la première ville où Jésus et ses disciples se présentèrent leur refusa l'hospitalité.

Ce que voyant deux des apôtres :

— Seigneur, dirent-ils ne pouvant souffrir l'affront qui était fait au maître, voulez-vous que nous disions au feu du ciel de descendre et de consumer cette ville?

Jésus sourit, car il vit que les apôtres commençaient à connaître sa puissance, et à mesurer la leur; mais, les réprimandant presque aussitôt de s'être laissé aller à la colère :

— Ce n'est point mon esprit qui vous anime, leur dit-il : le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, il est venu pour les sauver!

Ils continuèrent leur chemin vers Jésusalem.

A une lieue de la ville, Jésus s'arrêta.

— Cette fois, dit-il, toutes les choses prédites par les prophètes vont s'accomplir. Écoutez ceci, afin que chacun de vous sache bien où il va. Le fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, aux scribes, aux anciens; ils le condamneront à la mort, et le livreront aux gentils; ils le railleront, ils lui cracheront au visage, ils le flagelleront, mais, le troisième jour, il ressuscitera!

Et la foi dans cette résurrection était si grande parmi certains apôtres, que deux des douze s'approchèrent de Jésus, et lui dirent :

— Maître, nous souhaitons que vous nous accordiez ce que nous avons à vous demander.

C'étaient Jacques et Jean.

— Que souhaitez-vous que vous accorde celui qui va mourir? demanda Jésus.

— Accordez-nous, lui répondirent-ils, que, dans notre gloire, nous soyons assis, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.

— Votre demande vous est accordée, parce que vous avez la foi, dit Jésus.

Le vendredi, — huit jours avant celui dont la mort du Christ devait faire le vendredi saint, — on arriva à Béthanie.

Les disciples avaient précédé Jésus, et le souper l'attendait chez ce même Simon où déjà une fois il avait soupé.

Chacun se mit à table en arrivant; mais, comme les femmes ne pouvaient manger avec les hommes, tandis que Marthe vaquait aux soins du service, Madeleine alla s'asseoir à terre sur le plancher, aux pieds du Seigneur, dévorant chaque parole qui sortait de sa bouche.

Si bien que Marthe lui demanda :

— Que fais-tu là, à perdre ton temps, Madeleine, au lieu de venir m'aider?

— J'écoute, dit Madeleine.

Et, comme elle consultait des yeux Jésus pour savoir si elle devait se lever et aller aider sa sœur, ou rester près de Jésus, assise et écoutant :

— Reste, mon enfant, dit Jésus; tu as pris, toi, la meilleure part.

Madeleine continua donc d'écouter.

Puis, à la fin du repas, elle se leva, sortit, mais rentra presque aussitôt, portant dans un vase d'albâtre une livre de nard dont elle arrosa les pieds de Jésus, qu'elle essuya, comme la première fois, avec ses cheveux.

Après quoi, elle cassa le vase, qui valait le double de ce que valait le parfum, et elle répandit le reste de la liqueur sur la tête du Christ.

Alors, Judas, l'un des apôtres, ne pouvant retenir un mouvement d'envie, s'écria :

— C'est un péché que de perdre ainsi une pareille liqueur et de briser un pareil vase; on eût pu vendre cela trois cents deniers, et donner ces trois cents deniers aux pauvres!

Jésus regarda tristement Judas, car il voyait ce qui se passait dans son cœur, et que c'était, non point en faveur des pauvres qu'il plaidait, mais en faveur de son orgueil.

Alors, d'une voix dont l'accent était si mélancolique, que les larmes en vinrent aux yeux de quelques-uns :

— Judas, dit-il, pourquoi faites-vous de la peine à cette femme? C'est une bonne pensée qui la guide. Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, et vous pourrez toujours les soulager; mais, moi, vous ne m'aurez pas toujours... Elle avait gardé ce parfum pour ma sépulture, et elle a embaumé mon corps par avance. — Merci, Madeleine!

Ceux auxquels Jésus avait prédit sa mort comprirent seuls; mais Madeleine ne comprit pas, et, regardant Jésus avec crainte :

— Que dites-vous, seigneur Jésus? demanda-t-elle.

— Attends, tu verras, dit tristement Jésus; et c'est à toi, je te le promets, pauvre pécheresse, que j'apparaîtrai d'abord, en compensation de la grande douleur que je vais te faire souffrir.

— Je ne comprends pas, dit Madeleine; mais je n'ai pas besoin de comprendre, puisque j'ai foi en vous, Seigneur.

Jésus passa la journée du sabbat avec Marthe, Madeleine et Lazare; mais, le dimanche matin, il se mit en marche. Le grand nombre d'étrangers qui venaient incessamment à Béthanie avaient répandu le bruit de son entrée dans Jérusalem, et avaient poussé hors des portes toute la foule populaire.

Lazare avait offert un cheval à Jésus; mais Jésus avait répondu :

— Le cheval est le symbole de la guerre, et je viens apporter, non pas la guerre, mais la paix; d'ailleurs, ma monture m'attend au village de Bethphagé.

Et il s'était mis en chemin.

Lorsque l'on fut en vue de Bethphagé, il appela deux de ses disciples, et leur dit :

— Allez à ce village qui est devant vous; vous y trouverez une ânesse et un ânon : vous me les amènerez.

— Mais, si le propriétaire s'oppose à ce que nous les emmenions? demanda l'un de ceux que Jésus envoyait.

— Vous répondrez que le Seigneur en a besoin, dit Jésus, et on les laissera venir.

Les deux disciples prirent les devants, et, un instant après, amenèrent l'ânesse et l'ânon.

Les apôtres couvrirent l'ânon de leurs vêtements, et Jésus monta dessus, tandis que le reste du peuple glorifiait le Messie, chacun à sa façon, les uns étendant leurs manteaux sous ses pieds, les autres arrachant des palmes, les autres cueillant des fleurs et les jetant par jonchées sur son passage, tous criant : « *Hosannah!* »

Arrivé près d'un rocher qui dominait la ville, il s'arrêta, et, regardant Jérusalem :

— O Jérusalem! dit-il en versant des larmes, si tu reconnaissais au moins, en ce jour de grâce qui t'est donné, celui qui t'apporte la paix! Mais non, tu as un voile sur les yeux, ô Jérusalem! aveugle cité à laquelle je ne saurais rendre la lumière! Aussi, verras-tu ces jours malheureux où les ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront de toutes parts, te prendront, et, après t'avoir prise, te raseront et te détruiront, toi et tes enfants. Et, ces jours venus, il ne restera pas de toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu, ô Jérusalem, le temps où Dieu t'a visitée!

Et, depuis ce jour, on appela *rocher de la Prédiction*, le rocher où Jésus avait prononcé ces paroles.

Jésus continua son chemin, traversa le pont du Cedron; mais, alors, quelques-uns de ceux qui l'attendaient vinrent au-devant de lui, disant :

— Comment ferez-vous pour entrer, Seigneur? Voilà qu'on a fermé les portes derrière nous.

Et Jésus dit :

— Marchons toujours! L'homme peut m'ignorer, mais le bois, le feu me connaissent : la porte où je me présenterai s'ouvrira devant moi.

Alors, il s'avança droit vers la porte Dorée, au milieu de plus de dix mille personnes qui lui faisaient cortége.

Et à peine en fut-il à vingt pas, que les quatre battants s'ouvrirent d'eux-mêmes, car la porte était double, et, de ce côté, on entrait dans la ville en passant sous deux voûtes séparées par un seul pilier.

Lorsque le peuple vit les portes s'ouvrir d'elles-mêmes, il jeta de grands cris de joie et de victoire, — car le peuple triomphait dans la personne de ce vainqueur qui avait pris pour monture le symbole de la sobriété et de la patience populaire.

Alors, plus que jamais les palmes s'agitèrent, les fleurs jonchèrent la route, les manteaux couvrirent le chemin; alors, plus que jamais les cris retentirent :

— Gloire au plus haut des cieux! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!

Et, par la double ouverture, Jésus marchant en tête, la foule se répandit dans la ville. Le Christ fit le tour du

temple, sortit par la porte occidentale, passa entre le théâtre et le palais des Macchabées, longea le mont Acra, évita Sion, où étaient les palais d'Anne et de Caïphe, et où sa présence eût pu exciter des troubles, passa de la ville inférieure dans la seconde ville, de la seconde ville dans Bezetha, et revint au temple par le palais de Pilate et la piscine Probatique.

Ceux qui ignoraient encore ce qu'était Jésus, — et c'étaient, pour la plupart, des gens étrangers à Jérusalem, — demandaient avec étonnement :

— Quel est donc cet homme que tout le peuple suit et acclame?

Et ceux qui accompagnaient Jésus répondaient :

—C'est Jésus, c'est le prophète de Nazareth en Galilée.

Alors redoublaient les cris et les acclamations : les jeunes gens couraient, les vieillards se traînaient, et les enfants, même les plus petits, — ces enfants que Jésus avait toujours laissés venir jusqu'à lui, —se joignant aux hommes, aux femmes, aux vieillards, criaient :

— Gloire au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! béni soit le roi d'Israël!

Et si, dans la foule qui accourait sur les pas de Jésus, se trouvait un aveugle, l'aveugle voyait; si un boiteux avait peine à le suivre, le boiteux était guéri; si un paralytique était apporté devant sa porte, le paralytique se levait; si un muet se rencontrait sur le chemin du Christ et l'acclamait d'intention, sa langue se déliait, et, à

l'étonnement de ceux qui ne lui avaient jamais entendu prononcer une seule parole, il criait aussi haut que les autres:

— Gloire au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! béni soit le roi d'Israël!

Et l'on voyait se tirer avec peine de la foule les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens, qui s'éloignaient consternés, se voilant le visage de leurs manteaux, et disant :

— Oh! nous ne gagnerons rien contre cet homme, car le voilà qui fait tant de miracles, que tout le monde court après lui.

Et quelques-uns eurent l'audace de s'avancer jusqu'à Jésus, et de lui dire :

— Faites donc taire ces enfants qui vous louent comme si vous étiez un Dieu.

Mais Jésus leur répondit :

— N'avez-vous pas lu dans le roi-prophète : « Il tirera la louange de la bouche des petits enfants et des nourrices; et, si les enfants se taisent, les pierres mêmes trouveront une voix, et se feront entendre à leur place! »

On reconduisit Jésus au temple, et, lorsqu'il fut entré dans le second parvis, chacun se groupa autour de lui, en criant :

— Parlez, parlez, maître! enseignez-nous; dites-nous ce qu'il faut penser des scribes et des pharisiens.

Et Jésus, qui avait hésité jusqu'alors à attaquer ses

ennemis, et même à se défendre lorsqu'ils l'attaquaient, répondit :

— En effet, le temps est venu : écoutez donc, puisque vous voulez entendre ! voyez donc, puisque vous voulez voir!

Alors, donnant à sa voix cette puissante intonation qu'il savait lui faire prendre lorsqu'il passait de la caresse à la menace, et de la menace au maudissement :

— Vous voulez savoir ce que je pense des scribes et des pharisiens? continua-t-il; eh bien! je vais vous le dire.

Il se fit un grand silence dans le peuple; on allait lui parler de ses ennemis.

— Les scribes et les pharisiens, reprit Jésus, ils sont assis dans la chaire de Moïse : observez donc leurs préceptes, suivez donc leurs enseignements; mais faites ce qu'ils vous disent de faire, et non pas ce qu'ils font; car eux disent et ne font pas, ou, s'ils font, font le contraire de ce qu'ils disent... Ils lient de lourds fardeaux, des fardeaux qui ne peuvent se soulever, et, au lieu d'en porter leur part, ils les chargent sur les épaules de leurs frères, et, une fois qu'ils sont chargés, ne les touchent plus, même du bout du doigt ; ils font chaque chose pour être regardés des hommes, et non pas pour être regardés de Dieu; ils prennent la première place dans les repas; ils s'assoient au premier rang dans les synagogues , et n'attendent pas qu'on leur dise : « Placez-vous ou asseyez-

vous là; » ils aiment à être salués dans les rues, et à se faire appeler maîtres par des gens qui ne sont pas leurs serviteurs. — O mes frères! continua Jésus en s'adressant à ses disciples, fuyez cet exemple! ne prenez pas le nom de MAITRES! car vous n'avez qu'un maître, et vous êtes tous frères; n'appelez pas non plus votre PÈRE qui que ce soit ici-bas, car vous n'avez qu'un père qui est au ciel! Que celui, au contraire, qui se croira le plus grand parmi vous, se fasse le serviteur des autres : quiconque s'élèvera sera humilié, et quiconque s'abaissera sera élevé!

Puis, revenant à ceux qu'il avait attaqués d'abord :

— Mais malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui n'entrez pas dans le royaume des cieux, et qui en fermez la porte à ceux qui veulent y entrer! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui dévorez jusqu'aux maisons des veuves, sous le prétexte de faire de longues prières, et qui, pour le prétexte que vous prenez, serez punis plus rigoureusement! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui courez la terre et la mer pour vous faire un prosélyte, et qui, une fois que vous avez ce prosélyte, le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, conducteurs aveugles qui dites : « Si un homme jure par le temple, cela n'est rien; mais, s'il jure par l'or du temple, il est obligé à son serment! » comme si l'on devait plus estimer l'or que le temple qui sanctifie l'or!

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui dites : « Si un homme jure par l'autel, cela n'est rien; mais, s'il jure par le don qui est sur l'autel, il est obligé à son serment! » comme si l'on devait plus estimer le don que l'autel sur lequel il est déposé! Non! celui qui jure par le temple, jure par le temple et par celui qui l'habite; celui qui jure par l'autel, jure par l'autel et par ce qui est dessus; et celui qui jure par le ciel, jure par le ciel et par celui qui y est assis!

Et, comme Jésus s'arrêtait un instant :

— Continuez, maître! continuez! crièrent toutes les voix.

Et Jésus reprit :

— Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et qui avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi, c'est-à-dire la justice, la miséricorde et la foi! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et qui laissez le dedans plein de méchancetés et d'intempérances, tandis que vous devriez nettoyer, au contraire, le dedans du plat et de la coupe, et laisser le dehors se nettoyer de lui-même! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui êtes semblables à des sépulcres blanchis, lesquels, vus au dehors, paraissent beaux aux yeux des hommes, mais, vus au dedans, sont remplis d'ossements et de pourriture. Oh! malheur à vous! malheur à vous, qui bâtissez

des tombeaux pour tous les prophètes, et qui faites des monuments à tous les justes; à vous qui dites : « Si nous eussions vécu du temps de nos pères, nous n'eussions pas mis à mort les justes; nous n'eussions pas tué les prophètes, » et qui avouez par là que vous êtes les fils des meurtriers des prophètes, les descendants des assassins des justes! Malheur à yous, race de vipères, famille de serpents! achevez, achevez de combler la mesure de vos pères! Et, moi, je voús le dis, je vous amène un prophète, et vais vous envoyer des sages, et vous crucifierez l'un, et vous fouetterez, persécuterez, martyriserez les autres, ceux-ci dans vos synagogues, ceux-là dans vos villes; aussi tout le sang versé retombera sur vous, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'à celui de Zacharie, que vous avez tué entre le temple et l'autel!

Puis, s'avançant vers la porte occidentale du temple, et, étendant ses deux mains sur la ville :

— Jérusalem ! Jérusalem ! dit Jésus d'une voix profondément triste; Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants sous mon manteau comme un oiseau rassemble ses petits sous ses ailes? et c'est toi, ô Jérusalem! qui ne l'as pas voulu! Aussi, tes enfants seront dispersés sur la surface du monde, et, de tous ces bâtiments, de tous ces édifices, de tous ces palais que j'ai sous mes pieds, et que j'embrasse de mon regard, je te le dis, ô Jérusalem! il ne restera pas pierre sur pierre!...

Alors, comme s'il eût éprouvé une trop grande fatigue à maudire si longtemps, Jésus s'arrêta et se laissa tomber sur un banc.

Et, comme il était placé devant le tronc du temple où chacun venait déposer son aumône, après des gens riches qui y avaient fastueusement jeté de l'argent et de l'or, une pauvre femme s'avança pour y glisser humblement deux petites pièces de cuivre.

Jésus, qui faisait de toutes choses un enseignement, appela les disciples :

— Venez ici, leur dit-il, et voyez cette pauvre veuve; elle a plus donné que tous ceux qui, jusqu'à présent, ont mis dans ce tronc, car tous ceux qui ont donné, ont, pour donner, pris sur leur superflu, tandis qu'elle a pris sur son indigence.

Alors, un homme s'approcha de Jésus, et lui dit :

— Maître, vous qui nous avez appris tant de choses, apprenez-nous encore celle-ci : Faut-il payer ou ne pas payer le tribut à César?

Jésus comprit à l'instant que cet homme ne lui faisait pas la question de lui-même, mais lui était envoyé par ses adversaires et ses persécuteurs.

Car, si, en effet, Jésus disait : « Payez le tribut, » il était l'ennemi du peuple, que ce tribut ruinait; si, au contraire, il conseillait de ne pas payer le tribut, Jésus se déclarait l'ennemi de César, contre lequel il entrait en rébellion.

Mais Jésus répondit :

— Mon ami, montrez-moi une pièce de monnaie.

Et l'homme tira de sa bourse une pièce de monnaie, et la montra à Jésus.

Alors, Jésus lui demanda :

— Quelle est l'effigie empreinte sur cette pièce de monnaie?

— C'est celle de César.

— Eh bien! dit le Christ, rendez à César ce qui appartient à César, et donnez à Dieu ce qui est dû à Dieu.

Et, se levant, il s'en retourna vers Béthanie.

Et il en descendait ainsi tous les matins, après avoir passé la nuit sur la montagne des Oliviers, au milieu des tombeaux du peuple, où, disait-on, les anges du Seigneur venaient lui apporter les paroles de son père.

Et, chaque matin, tout ce qu'il y avait de pauvres gens à Jérusalem, s'augmentant du peuple des environs et des étrangers qui affluaient dans la ville, venait le visiter.

Il descendit ainsi de Béthanie le lundi, le mardi et le mercredi.

Ce dernier jour, l'affluence fut si grande, les cris de « Vive Jésus, roi des Juifs! » furent poussés si haut, que les pharisiens, épouvantés, coururent chez Caïphe, et que Caïphe convoqua chez lui les princes des prêtres et les anciens du peuple, afin de tenir conseil.

Le conseil finit à onze heures du soir.

Le lendemain jeudi, Jésus ne descendit point à Jéru-

salem, mais dit seulement à ses deux disciples Pierre et Jean :

— Entrez ce soir dans la ville par la porte des Eaux, prenez la montée de Sion, marchez tout droit devant vous jusqu'à ce que vous ayez rencontré un homme portant une cruche remplie d'eau sur son épaule; alors, suivez cet homme, entrez avec lui où il entrera, et dites au maître de cette maison que Jésus de Nazareth lui adresse ces paroles : « Mon temps est proche; en quel endroit mangerai-je la pâque, cette année, avec mes disciples? »

Comme nous l'avons vu, les instructions de Jésus avaient été ponctuellement suivies : Pierre et Jean étaient entrés à Jérusalem; ils avaient trouvé près de la piscine de Sion l'*homme à la cruche d'eau;* ils l'avaient suivi jusque chez son maître Heli; Heli avait montré aux disciples la chambre préparée pour la cène, et, afin d'avertir Jésus que ses commandements étaient remplis, il était monté sur la terrasse de sa maison, avait élevé dans l'air la flamme d'une torche, et Jésus, qui était assis sous les palmiers de Bethphagé, ayant vu cette flamme, avait dit : « L'heure est venue... Allons! » Et, s'étant levé, il avait, avec ceux qui l'entouraient, pris le chemin de la ville.

CHAPITRE VII.

Mater amaritudinis plena.

Le cortége de Jésus se composait de ses disciples, dont nous avons déjà parlé, et des femmes que l'Écriture appelle les *saintes femmes,* et dont nous allons dire quelques mots.

Les saintes femmes, c'était d'abord la vierge Marie, laquelle, depuis les noces de Cana, n'avait plus quitté son fils, qui l'avait retenue près de lui,—comme si, sachant le peu de temps qu'il avait encore à rester dans ce monde, Jésus n'eût pas voulu laisser perdre pour l'amour filial une parcelle de ce temps;—c'était Marie Madeleine, la belle courtisane que le Christ, dans sa tendre miséricorde, avait rapprochée de sa mère, afin d'épurer la pécheresse au contact de celle qui n'avait jamais failli ; c'était Jeanne, femme de Chusa, intendant de la maison d'Hérode; c'était Marie, nièce de la Vierge et fille de Cléophas; c'était Marthe, sœur de Madeleine et de Lazare ; c'était

Marie, mère de Marc, et quelques autres encore dont les noms ne sont point venus jusqu'à nous.

Peut-être ce groupe de femmes semble-t-il étrange, apparaissant à la suite de Jésus; mais, outre que c'était, chez les Juifs, une habitude que les femmes, et surtout les veuves, suivissent leurs docteurs, la parole du Christ avait un accent si doux, si persuasif, si tendre; sa morale, toute de piété, d'amour et de miséricorde, allait si bien au cœur des femmes, qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que les femmes suivissent celui qui avait ressuscité la fille de Jaïre, pardonné à Madeleine, et sauvé la vie à la femme adultère. D'un autre côté, il y avait dans Jésus quelque chose de mélancolique, de suave, presque de féminin, qui donnait à sa vue et à sa parole un charme irrésistible; — charme qui, nous l'avons déjà dit, s'exerçait particulièrement sur les femmes, mais en imposant au sentiment qu'il éveillait une expression de chasteté toute divine.

Seule, l'adoration de Madeleine pour le Christ avait conservé une teinte de l'amour terrestre. Madeleine, en effet, aimait son divin rédempteur avec l'emportement de sa nature; tous ses amours s'étaient concentrés en un seul, et cet amour était immense, incommensurable, infini.

Souvent Jésus l'en reprenait d'un sourire, d'un mot, d'un regard, et, alors, la pauvre pécheresse se précipitait aux pieds du Christ, et, le front dans la poussière, versait des larmes qu'elle croyait être des larmes de re-

pentir, et qui n'étaient encore que des larmes d'amour.

Et, après sa douce mère, c'était Madeleine que Jésus aimait le mieux parmi les saintes femmes, comme c'était Jean qu'il aimait le mieux parmi ses disciples.

Ce fut ainsi entouré qu'il rentra dans Jérusalem, et, grâce au tumulte de ce grand jour, on ne fit pas plus attention à lui qu'on n'avait fait attention à Pierre et à Jean.

Arrivé à l'angle occidental de la forteresse, le cortége de Jésus se sépara en deux groupes : l'un, composé des saintes femmes, conduites par la vierge Marie, alla se perdre au fond d'une petite maison noyée dans l'ombre de la colline de Sion, et dont le jardin était appuyé au rempart, tandis que l'autre, composé de Jésus et de ses disciples, entrait dans la maison d'Heli, retenue pour la cène par Pierre et Jean.

Dans le vestibule de la maison, Pierre et Jean attendaient.

Près d'eux attendaient aussi ceux qui devaient faire la pâque dans les deux autres chambres, c'est-à-dire au rez-de-chaussée et au second étage : c'étaient tous des disciples de Jésus. Les uns allaient manger la pâque avec le fils du grand prêtre Siméon, et les autres avec Éliacim fils de Cléophas.

En attendant Jésus, ils chantaient le CXVIII[e] psaume de David :

« Heureux ceux qui se conservent sans tache dans la

voie; heureux ceux qui marchent dans ta loi, ô Seigneur!... »

Lorsque le psaume fut fini, Pierre apporta devant Jésus l'agneau pascal, attaché contre une planche par le milieu du corps. C'était un petit agneau blanc, sans une seule tache, ayant un mois à peu près, et portant sur la tête une couronne d'or.

Jésus devait immoler l'agneau.

On lui présenta le couteau du sacrifice, et, tandis que Jean renversait la tête de l'animal pour mettre à découvert l'artère du cou :

—Ainsi, murmura Jésus regardant l'agneau, ainsi je serai attaché à la colonne, car je suis, comme l'a dit Jean Baptiste, le véritable agneau de Dieu!

Et le petit agneau bêla tristement.

Jésus soupira; il paraissait éprouver une grande répugnance à blesser le pauvre animal; il le fit cependant, mais rapidement et avec beaucoup de regret; puis aussitôt il détourna les yeux.

On recueillit le sang dans un bassin d'argent, et l'on présenta à Jésus une branche d'hysope qu'il trempa dans le sang.

Ensuite, il alla à la porte de la salle, teignit de sang les deux poteaux et la serrure, et fixa au-dessus de la porte la branche d'hysope, en prononçant ces paroles :

— En vérité, je vous le dis, frères, le sacrifice de Moïse et la figure de l'agneau pascal vont trouver leur accom-

plissement; et non-seulement les enfants d'Israël, mais encore ceux de toutes les nations vont, cette fois, réellement sortir de la maison de servitude.

Puis, regardant autour de lui, et sondant des yeux les profondeurs de la salle :

— Êtes-vous tous réunis? demanda Jésus.

— Oui, tous, répondit Pierre.

— A l'exception de Judas, dit Jean.

— Qui sait où il est? demanda Jésus.

Les disciples et les apôtres s'interrogèrent entre eux.

—Nul de nous ne le sait, dit Jean. Il nous a quittés un peu avant que Pierre et moi partissions pour Jérusalem. Nous avons cru, ne le voyant pas, que vous l'aviez chargé de quelque commission.

—Non, répondit tristement Jésus, et c'est, à cette heure, à un autre que moi qu'il obéit... Mais je le remercie de me laisser un instant pour aller dire adieu à ma mère. Achevez donc les préparatifs de la cène; lorsque Judas arrivera, je rentrerai derrière lui.

Jésus sortit, et se dirigea seul vers la petite maison que nous avons indiquée, et où les saintes femmes devaient souper ensemble.

Dans le vestibule, Jésus rencontra Madeleine.

— Que fais-tu là, mon enfant? lui demanda-t-il.

—Je vous avais senti venir, ô Seigneur! dit Madeleine, et je m'avançais au-devant de vous.

Jésus lui donna sa main à baiser.

Elle saisit cette main divine, et y appliqua ses lèvres avec passion.

— Madeleine! murmura Jésus.

— Mon Seigneur? dit la pécheresse rougissante.

— Où est ma mère?

— Elle nous a quittées un instant : elle est au jardin.

— C'est bien, dit Jésus; j'y vais.

— Laissez-moi vous montrer le chemin, maître, dit Madeleine s'élançant en avant.

— Je connais tous les chemins, dit Jésus.

Madeleine s'arrêta, humble et triste.

Jésus la regarda avec une profonde compassion; puis, d'une voix douce comme le soupir d'une fleur :

— Montre-moi le chemin, dit-il.

Madeleine poussa un cri de joie, et marcha devant.

Jésus traversa la salle où la table avait été dressée par les soins de Marthe. Les saintes femmes étaient assises, et causaient.

Elles se levèrent en voyant Jésus.

Comme l'avait dit Madeleine, la Vierge n'était point avec elles.

Jésus passa, et, précédé de Madeleine, entra dans le jardin.

Alors, on put voir ces plantes qui se courbent dans les ténèbres comme font les oiseaux, qui, pour dormir, mettent la tête sous leur aile, se relever, croyant sans doute que l'aurore venait; alors, on put voir les fleurs qui se ferment la nuit comme des yeux humains, s'ouvrir,

et répandre les parfums qu'elles croyaient enfermés dans leur calice jusqu'à l'aube du jour.

Jésus vit sa sainte mère qui priait, agenouillée sous un térébinthe.

Il arrêta Madeleine de la main, et marcha vers Marie d'un pas si léger, qu'elle ne l'entendit pas venir.

Jésus contempla un instant la Vierge avec une profonde tristesse; puis, de sa plus douce voix :

— Ma mère! dit-il.

Marie tressaillit jusqu'au fond de ses entrailles, comme au jour où elle avait entendu la voix de l'ange.

— Oh! mon fils! s'écria-t-elle.

Et elle tendit ses deux bras vers Jésus.

Jésus la releva et la conduisit à un banc, sur lequel la Vierge s'assit ou plutôt se laissa tomber, sans quitter des yeux son divin fils.

En ce moment, animée d'une crainte vague, resplendissante d'amour maternel, la physionomie de la Vierge avait quelque chose de vraiment céleste.

Dieu avait permis, d'ailleurs, qu'en signe de sa pureté, elle restât jeune et belle. A peine paraissait-elle de l'âge de son fils, et aucune femme de Jérusalem, de la Judée, du monde, ne pouvait lui être comparée pour la beauté.

— Oh! mon fils, dit-elle, tu as donc pensé à moi!

— J'ai vu ce qui se passe dans votre cœur, ma mère, dit Jésus, et me voici.

— Si tu as vu ce qui se passe dans mon cœur, tu as vu mes craintes.

— Oui, ma mère.

— Tu sais ce que je demandais à Dieu?...

— Qu'il m'inspirât l'idée de quitter Jérusalem.

— Oh! oui, mon fils bien-aimé, quitte Jérusalem!... Retournons à Nazareth! fuyons en Égypte, s'il le faut!

— Ma mère, dit Jésus prenant doucement la main de la Vierge, les temps sont venus, et il ne s'agit plus de fuir le danger; il s'agit d'aller au-devant de lui.

La Vierge frissonna par tout son corps.

— Écoute, dit-elle, tu m'as souvent parlé, mais vaguement, de ce jour de danger : — enfant, en Égypte; adolescent, à Jérusalem; homme, sur les bords du lac de Genesareth; — souvent, dans tes discours aux disciples, tu as répété les mots de sacrifice, d'immolation, de supplice, et, chaque fois que quelque chose de pareil sortait de ta bouche, je tressaillais jusqu'au fond de l'âme; mais, quand cependant tu m'as dit : « Venez avec moi, ma mère, » j'ai été rassurée, car j'ai pensé que si mon enfant bien-aimé courait un danger de mort, il ne dirait pas à sa mère : « Venez avec moi! »

— Et si, au contraire, je t'avais dit : « Viens avec moi, » parce que, devant te quitter bientôt, je ne voulais perdre aucun des instants qu'il m'était donné de passer encore près de toi ?

Le visage de la Vierge prit la couleur du manteau blanc qui couvrait sa tête.

— Mon fils, dit-elle, au nom des larmes de béatitude

que j'ai versées quand les anges m'annoncèrent que tu étais conçu dans mon sein; au nom des joies célestes qui inondèrent mon âme quand je te vis me sourire en naissant dans la grotte de Bethléem; au nom de l'orgueil que j'éprouvai quand les bergers et les mages vinrent t'adorer au berceau; au nom du bonheur inconnu que je ressentis quand, après t'avoir perdu pendant trois longs jours, je te retrouvai dans le temple, entouré de docteurs dont la science terrestre s'humiliait devant la science divine de mon enfant; au nom de l'Esprit saint qui habite en toi et fait de toi le bienfaiteur de l'humanité, promets à ta mère qu'elle te précédera au tombeau!

— Ma mère, dit Jésus, la terre était encore informe et nue, les ténèbres couvraient encore la face de l'abîme, l'homme et la femme n'existaient encore que dans la pensée du Créateur, que déjà, d'accord avec moi et l'Esprit saint, mon père avait résolu, dans le silence de l'éternité, d'incarner une seconde fois l'image de sa divinité dans l'homme déchu. Or, plus de quatre mille ans se sont écoulés, pendant lesquels, — tu le sais, ô mon père! vous le savez, ô cieux! vous le savez, étoiles et soleils contemporains de la création! — j'ai soupiré après mon abaissement, qui devait sauver l'humanité... Le jour tant désiré de mon incarnation est enfin venu; depuis trente-trois ans, j'en glorifie le Seigneur. Eh bien, la nuit passée, sur le mont des Oliviers, où je priais, en songeant à la douleur que ma mort allait vous causer,

ma mère, j'ai dit à Dieu : « O mon père ! pour accomplir l'œuvre de l'éternelle, de la sainte alliance, n'y a-t-il donc pas un autre moyen que le supplice de votre fils ? » Et Dieu m'a répondu : « J'étends ma tête sur l'univers, et mon bras sur l'infini, et j'ai juré, ô mon fils, moi qui suis l'Éternel, que les péchés du monde seraient rachetés par ta mort ! »

La Vierge poussa un si douloureux gémissement, que l'air, les plantes, les fleurs, semblèrent gémir avec elle.

— Ma mère, reprit Jésus, pensez donc à cette gloire infinie qui a été réservée à votre fils : — jusqu'à présent des hommes se sont dévoués pour un homme, pour un peuple, pour une nation; votre fils se dévoue pour l'humanité tout entière!

— Je pense que mon fils va mourir, dit la Vierge avec un sanglot déchirant, et il m'est impossible de penser à autre chose!...

— Ma mère, dit Jésus, je vais mourir, c'est vrai; mais comme meurt un Dieu, pour ressusciter dans trois jours à la vie éternelle.

Marie secoua la tête.

— Oh ! dit-elle, lorsque l'ange m'annonça que j'étais élue entre les femmes, et que j'allais devenir la mère d'un Dieu, je rendis grâce au Seigneur, et je crus... Mais voici ce que je crus : c'est que tu naîtrais avec tous les attributs de la divinité; c'est que, au sortir de mon sein, tu croîtrais aussi vite que la pensée; c'est que, grand

comme le monde qui devait t'appartenir, tu couvrirais d'un de tes pieds l'Océan, de l'autre la terre; que tu pèserais dans ta main droite le soleil, tandis que, de ta main gauche, tu soutiendrais la voûte des cieux. Alors, je t'eusse reconnu pour un Dieu et adoré comme un Dieu. Mais il n'en a point été ainsi : tu es venu au monde semblable aux autres enfants; semblable aux autres enfants, tu as commencé par sourire à ta mère; tu t'es suspendu à son sein, tu as grandi sur ses genoux; puis, lentement, en passant par l'adolescence, tu t'es fait homme; alors, au lieu de t'adorer comme une faible créature adore son Dieu, je t'ai aimé comme une tendre mère aime son enfant.

— Oh! oui, ma mère, dit Jésus, et soyez bénie pour cet amour, qui, pendant trente-trois ans, ne m'a pas laissé une seule fois regretter le ciel... quoique plus d'une fois — excusez-moi, ma mère, — ma mission comme rédempteur de l'humanité tout entière m'ait forcé, en vous parlant, de mettre la grande famille humaine au-dessus de la famille privée. Je devais donner l'exemple à ceux auxquels je disais : « Vous quitterez votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, vos fils et vos filles, pour suivre celui qui vous appellera au nom du Seigneur. » Hélas! ma mère! quand je m'éloignais de vous ou que je vous répondais durement, la douleur que j'éprouvais dépassait la douleur que je vous faisais éprouver!

— Jésus! Jésus! mon enfant! s'écria la Vierge en

tombant sur ses genoux, et en pressant son divin fils entre ses bras.

— Oui, je le sais, dit Jésus avec une profonde tristesse, vous serez appelée la *mère pleine d'amertume.*

— Mais, dit la Vierge, es-tu donc si sûr, mon bien-aimé fils, que l'heure de nous quitter soit proche?

— Hier, au conseil de Caïphe, on a résolu de m'arrêter.

— Et personne, parmi tous ces prêtres, tous ces sénateurs, tous ces hommes, enfin, n'a pris ta défense? Mais ils ne savent donc pas que tu as une mère, ou ils n'ont donc pas de fils?

— Si fait, ma mère, deux justes ont parlé pour moi : Nicodème et Joseph d'Arimathie.

— Ah! que le Seigneur soit avec eux à l'heure de leur mort!

— Il y sera, ma mère.

— Mais on ne sait pas où tu es; les archers ne te trouveront peut-être pas.

— Un homme s'est chargé de les conduire où je serai, et de me livrer entre leurs mains.

— Un homme!... Et quel mal as-tu donc fait à cet homme?

— Ma mère, je ne lui ai jamais fait que du bien.

— C'est quelque idolâtre de Samarie, quelque païen de Tyr?

— C'est un de mes disciples.

La Vierge jeta un cri.

— Oh! l'insensé! dit-elle; oh! l'ingrat! oh! l'infâme!

— Dites le malheureux! ma mère.

— Et quelle cause l'a pu pousser à ce crime?

— La jalousie et l'ambition. Il est jaloux de Jean et de Pierre; il croit que je les aime mieux que lui; comme si celui qui va mourir pour les hommes ne les aimait pas tous également! il croit encore que j'aspire à un royaume terrestre, et il craint que je ne lui fasse, dans ce royaume, une part inférieure à celle des autres.

— Et quand cette fatale pensée de te trahir lui est-elle donc venue?

— L'autre soir, à Béthanie, dit Jésus, quand Madeleine a versé du nard sur mes pieds, et a brisé le vase qui le contenait, pour en exprimer jusqu'à la dernière goutte sur mes cheveux.

— Oh! c'est Judas! s'écria Marie.

Jésus se tut.

— Oh! poursuivit la Vierge, que Dieu...

Jésus lui mit la main sur la bouche, pour empêcher la malédiction de s'achever.

— Ma mère, dit-il, ne maudissez pas : votre malédiction serait trop puissante! Oubliant, une fois, que j'étais le fils de Dieu, j'ai maudit un figuier sur lequel je n'avais pas trouvé de fruits, et le figuier a séché jusque dans ses racines... Ma mère, ne maudissez point Judas!

Jésus leva sa main.

— Que Dieu lui pardonne! murmura la Vierge, mais d'une voix si faible, que Dieu seul l'entendit.

Jésus fit un mouvement pour aller retrouver ses disciples.

— Oh! pas encore! ne me quitte pas encore! dit la Vierge.

— Ma mère, dit Jésus, je ne vous quitterai pas; car, malgré ces murs, je vais faire que vous me voyiez; malgré la distance, je vais faire que vous m'entendiez.

Et, à l'instant même, afin que sa mère ne doutât point, il rendit les murs transparents, et supprima la distance; de sorte que la Vierge put voir les apôtres préparant la cène, et put entendre ce qu'ils disaient.

Mais la Vierge ramena ses yeux sur Jésus, en murmurant :

— Encore un instant, mon fils bien-aimé; ta mère t'en prie.

Jésus releva la Vierge, et, de ses deux mains, lui appuya la tête contre sa poitrine.

Pendant ce temps, une harmonie céleste commença de se faire entendre; et, comme si le ciel se fût ouvert, au-dessus de la tête de Marie des voix angéliques chantèrent en chœur :

« Vierge fidèle, priez pour nous! Étoile du matin, priez pour nous! Vase d'élection, priez pour nous! Miroir de justice, priez pour nous! Reine des anges, priez pour nous!

» Mère très-pure, mère très-chaste, mère du Sauveur, priez pour nous!

» Priez pour nous, rose mystérieuse, tour d'ivoire,

sanctuaire de charité, arche d'alliance, porte du ciel; priez pour nous! priez pour nous! »

Aux vibrations de cette musique divine, au bruit harmonieux de ces voix, Marie releva lentement la tête, plongea son regard dans les splendeurs du firmament, et demeura un instant le visage tout illuminé des rayons de la gloire éternelle qu'elle avait entrevue.

Alors, poussant un soupir :

— C'est bien beau le ciel avec les anges, dit-elle; mais c'est si bon la terre avec son enfant!

— Ma mère, dit Jésus, ce n'est plus seulement la terre que vous habiterez avec votre enfant pendant de courtes années, c'est le ciel que vous aurez avec votre fils pendant l'éternité. En rachetant les hommes, je tue la mort; mais, pour combattre la mort, pour la vaincre, pour la tuer, il faut que je descende dans son royaume. C'est au fond du sépulcre que je lutterai avec ce roi des épouvantements; c'est de l'abîme que je remonterai triomphant vers le ciel. Alors, ma mère, la mort sera toujours, mais le néant ne sera plus; alors, nul ne saura le nombre des âmes que j'aurai rachetées, nul ne pourra compter les générations qui, un jour, sortiront, à ma voix, de la poussière du tombeau pour entrer dans la vie éternelle.

— Ainsi soit-il! murmura la Vierge en soupirant.

Et, pour ne quitter Jésus que le plus tard possible, elle se mit à marcher avec lui, la tête toujours appuyée sur sa poitrine.

Mais, au bout de quelques pas, tous deux s'arrêtèrent : le corps d'une femme évanouie leur barrait le chemin.

C'était celui de Madeleine. — Madeleine était demeurée à l'endroit où Jésus lui avait dit de s'arrêter; mais, de là, elle avait entendu que Jésus allait mourir, et, à cette nouvelle, elle s'était évanouie.

— Ma mère, dit Jésus, je vous laisse moins malheureuse, vous avez quelqu'un à consoler...

—

CHAPITRE VIII.

Ceci est mon corps. — Ceci est mon sang.

Jésus rentra dans le cénacle.—Judas venait d'arriver.

Le Christ arrêta un instant son regard sur le regard sombre du traître; puis, s'adressant aux apôtres :

— L'agneau pascal est prêt, dit-il; le sacrifice peut commencer.

Jésus s'assit au milieu des apôtres. La table avait la forme d'un E dont le milieu eût été enlevé : les apôtres n'en occupaient que les trois faces extérieures; on la servait et la desservait par l'ouverture.

A sa droite, Jésus avait Jean, son disciple bien-aimé; Jean, l'homme au cœur pur, au sourire suave, à la parole éloquente; Jean, que le Messie surnommait, — avec son frère Jacques—*Boanergès*, c'est-à-dire *fils du tonnerre.*

Puis venait Jacques le Majeur, fils de Zébédée comme Jean, et qui suivait les pas du Messie avec le

pressentiment du martyre; Jacques, le premier des douze apôtres qui devait, en effet, sceller sa foi de son sang !

Puis Jacques le Mineur, fils d'Alphée, cousin de Jésus par sa mère, et que l'on appelait le Mineur, pour le distinguer de l'autre Jacques, plus grand et plus âgé que lui.

Puis Barthélemy, l'ancien Nathaniel, celui qui n'avait pas cru d'abord au Christ, et qui confessera le Christ en souriant à ses meurtriers.

Puis, en retour, Thomas, à qui son insistance pour voir les plaies de Jésus vaudra une célébrité toute particulière; Thomas, que les Hébreux appelaient *Taoum*, et les Grecs *Didyme*, mots qui, dans chaque langue, signifient *jumeau*.

Puis Judas, le traître, de la tribu d'Issachar, que l'on appelait Judas is Charioth, parce qu'il était du village de Charioth.

A la gauche de Jésus était Pierre, auquel Jésus avait promis les clefs du ciel, et que nous avons placé un des premiers sous les yeux de nos lecteurs, comme il était un des premiers dans le cœur de son maître.

Puis venait André, l'ancien disciple de Jean le Précurseur, et qui, sur un signe de ce dernier, avait suivi Jésus pour ne plus le quitter.

Puis le second Judas, que l'on appelait Taddée ou Lebbée indistinctement, du mot *tad* qui veut dire

poitrine, ou du mot *leb* qui veut dire *cœur*. Le Christ n'avait pas d'apôtre plus fidèle, de disciple plus dévoué que lui.

Puis Simon *Zelotès* ou le *Zélateur*, frère de Jacques, et qui était appelé le Zélateur, parce qu'il était de cette secte juive, qui avait juré de ne reculer devant aucun moyen de délivrer la Judée de la domination romaine.

Puis, en retour, Mathieu le Péager, qui avait quitté son nom de Levi pour entrer dans un bureau de péage, et qui, plus tard, abandonna le bureau de péage pour suivre Jésus.

Et Philippe, enfin, à qui Barthélemy, alors Nathaniel, avait répondu : « Que peut-il sortir de bon de Nazareth? »

Il y avait, pour tous mets sur la table, l'agneau pascal, qui en tenait le milieu; à droite, un plat d'herbes amères, — pour faire allusion à l'amertume de la nourriture que les Hébreux avaient prise sur la terre d'exil; et, à gauche, un plat d'herbes douces, — pour faire allusion à la nourriture qui pousse sur le sol de la patrie.

C'était Heli qui servait.

Avant de s'asseoir, Jésus dit tout haut la prière enseignée par lui-même sur la montagne : « Notre père qui êtes aux cieux... »

Puis, à ces mots : « Ainsi soit-il! » il regarda du côté où il avait laissé la Vierge dans le jardin; et, de même qu'elle le pouvait voir, il la vit assise sur le banc où il l'avait conduite. Madeleine était couchée à ses pieds, la tête cachée dans les vêtements de la Vierge.

Marie, en voyant qu'il la regardait, étendit les bras vers son fils.

Jésus murmura :

— Je pense à vous, ma mère! et tout à l'heure je communierai avec vous, sinon de corps, du moins en esprit.

La Vierge sourit tristement, et laissa retomber ses deux mains sur les cheveux de Madeleine, dont les sanglots soulevaient la tête et les épaules.

Pendant ce temps, Heli découpait l'agneau, et mettait devant Jésus une coupe pleine de vin, et, entre les apôtres, six autres coupes, — une seule coupe, symbole de fraternité, devant suffire à deux apôtres.

Jésus bénit le vin qui était dans sa coupe, et le toucha du bout des lèvres; puis, avec une profonde tristesse :

— Mes bien-aimés, dit-il, rappelez-vous les paroles du prophète :

« Mon serviteur grandira devant Dieu, comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée; nous l'avons vu, et, comme il nous est apparu sans sa gloire, et sous une forme vulgaire, nous l'avons méconnu.

» Il nous a semblé un objet de mépris, la dernière des créatures, un homme de douleurs, voilà tout; il a pris nos langueurs sur lui, et nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme humilié par le Seigneur.

» Et, cependant, il a été percé de plaies pour nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes; le châtiment qui

doit nous donner la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures.

» Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes; chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé, lui seul, de l'iniquité de nous tous.

» Il a été offert en sacrifice parce qu'il l'a voulu; il n'a point ouvert la bouche pour se plaindre; il sera mené à la mort comme une brebis qu'on égorge, et il sera muet comme un agneau devant celui qui le tond.

» Il est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné par des Juifs; il n'avait jamais connu le mensonge, et, cependant, je l'ai retranché de la terre des vivants, car je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. »

Voilà ce que disait Isaïe, il y a huit siècles de cela, ô mes bien-aimés, et, en disant ces paroles, c'était à moi qu'il songeait; c'était mon supplice qu'il voyait; c'était ma mort qu'il prophétisait. En effet, c'est moi qui vous le dis, toutes les misères humaines vont s'accumuler sur ma tête; en me voyant passer triste et souffrant, les hommes détourneront les yeux; ils croiront que je me courbe sous le poids de mes crimes; ils croiront que ce sont les angoisses du remords qui me torturent. Moi, je ne pourrai point les détromper; mais, vous, criez hardiment au monde : « Hommes, reconnaissez votre erreur; si le Messie souffre, s'il gémit, s'il se tord sous la main de l'anathème, sous le fouet des soldats, sous le fer des bourreaux, le coupable, c'est l'humanité! le réprouvé, c'est l'espèce humaine

out entière! Il est jugé, il est condamné, il agonise, il meurt sans se plaindre; à peine jettera-t-il un dernier cri, comme ce pauvre agneau dont il est l'image; mais souvenez-vous de ceci : c'est que, ces plaies qui vous font frémir, c'est en votre nom qu'il les a reçues, et n'oubliez pas que chaque goutte de sang qu'il verse ajoute une plume aux ailes de l'ange de la rédemption, et que son sang coulera ainsi, goutte à goutte, jusqu'à ce que ces ailes bienfaisante soient assez larges pour abriter la création tout entière!»

— Oh! Jésus! oh! mon maître! dit Jean en laissant tomber sa tête sur la poitrine du Christ.

— Le jour est donc venu, mes bien-aimés, où il faut nous séparer!... Désormais, vous mangerez sans moi l'agneau qui bondit dans la prairie de Saaron; désormais, vous boirez sans moi le vin qui coule des pressoirs d'Engaddi; mais suivez la voie que je vous indique. Dans la maison de mon père, dans la vallée de la paix éternelle où il demeure, il y a de douces habitations pour tous mes amis, des habitations où nous célébrerons ensemble la fête de la rédemption universelle, fête que n'attristera plus aucune idée de séparation!

Et, comme Jean et Taddée pleuraient :

— Ne pleurez pas, dit Jésus; notre séparation sera courte, tandis que, au contraire, notre réunion sera éternelle!

— Mais, dit Thomas, si vous ne voulez pas que nous pleurions, maître, pourquoi pleurez-vous vous-même?

Et, en effet, de grosses larmes silencieuses coulaient sur les joues de Jésus.

— Je pleure, dit Jésus, non pas à l'idée de notre courte séparation, mais à l'idée qu'un de vous me trahit.

Alors, Jean se releva; alors, les yeux de Taddée lancèrent un éclair à travers ses larmes; alors, tous les disciples, à l'exception de Judas, s'écrièrent d'une seule voix :

— Est-ce moi, maître?

— C'est un de vous, dit Jésus. Il est vrai que cette trahison était prédite par les prophètes; mais, cependant, malheur au disciple qui va trahir le maître!...

Judas devint pâle comme la mort; mais, comprenant que s'il était le seul qui n'interrogeât point Jésus, ses compagnons le soupçonneraient peut-être, il appela à lui tout son courage, et, d'une voix frémissante :

— Est-ce Judas qui doit te trahir, maître? demanda-t-il.

— Judas, répondit Jésus, rappelle-toi ce que je t'ai dit lorsque nous étions enfants tous les deux, et que tu me frappas d'un coup de poing dans le côté droit. Or, le côté droit a une grande et mystérieuse signification : c'est du côté droit d'Adam qu'Ève fut tirée; c'est à la droite d'Isaac que Jacob fut béni; c'est à la droite de mon père que je m'assoirai; c'est mon côté droit qui sera ouvert par la lance; enfi , c'est à ma droite, Judas, que je t'avais placé pour ce repas suprême, car je ne désespérerai d'aucun homme, fût-ce d'un larron, d'un meurtrier ou

d'un assassin, tant qu'il pourra me tendre la main droite, et que, de mon côté, je pourrai le toucher avec la main droite.

Et Jésus regarda Judas avec une expression de miséricorde infinie, comme s'il eût espéré qu'à ces douces paroles, Judas se repentirait, et, avouant son crime, tomberait à ses genoux.

Mais, au lieu de se laisser aller à un mouvement de repentir, Judas détourna la tête, et dit :

— Comment le maître peut-il savoir quel est celui qui le trahit? Il faut donc que celui qui le trahit ait été trahi lui-même?

— Judas, dit Jésus, chaque homme a son ange gardien, qui, envoyé par le Seigneur au berceau de l'enfant, l'accompagne à travers la vie, à moins que quelque grand crime n'épouvante cet ange, et ne le fasse remonter au ciel. Or, j'ai vu un ange de mon père qui passait les mains sur ses yeux, les ailes étendues; je l'ai appelé, et je lui ai dit : « Fils de l'empyrée, frère des étoiles, quel crime a donc été commis sur la terre? » Et lui m'a répondu : « Seigneur, un de tes disciples, un de ceux que tu as instruits de ta parole et de ton exemple, t'a trahi par envie, t'a vendu par cupidité; il a reçu du grand sacerdote Caïphe trente pièces d'argent pour te livrer... Je ne suis plus son ange gardien; seulement, au jour du jugement dernier, il me retrouvera près de lui, étendant la main sur la nuit éternelle, armant ma voix de la force du

tonnerre, et disant : « Au nom de celui qui a répandu
» son sang sur la croix, tu t'es rendu indigne de contem-
» pler le fils de l'homme dans toute sa gloire, je t'aban-
» donne à l'abîme de la damnation! » Voilà ce que m'a répondu l'ange, Judas; voilà comment j'ai su qu'un de mes disciples me trahissait.

— Et t'a-t-il dit le nom du traître? demanda Judas.

— Il me l'a dit, répondit Jésus.

— Nomme le traître, Seigneur! nomme le traître! s'écrièrent à la fois tous les apôtres.

— Oh! maître, murmura Jean; dis-moi quel est le traître!

— A toi, mon bien-aimé Jean, répondit tout bas Jésus mais à toi seul : Le traître est celui pour lequel je casse ce pain.

Et, faisant deux parts du pain qu'il avait devant lui, il présenta à Judas le symbole de la réconciliation du pécheur avec son Dieu.

Judas n'en put supporter davantage : il se dressa tout debout, porta ses mains à son front, comme si le sang l'eût aveuglé, et, jetant les yeux autour de lui d'un air égaré, il s'élança hors de la salle.

Jésus se tourna vers sa mère; il la vit regardant toujours de son côté; seulement, au moment où Judas sortit de la maison, elle couvrit son visage de son manteau pour ne pas le voir.

Il y eut un moment de silence qui ressemblait à de l'effroi.

Puis, enfin, Jésus reprit :

— Maintenant que nous sommes entre nous, dit-il, comme pour faire comprendre à ses disciples qu'il ne conservait plus aucun doute depuis que Judas était sorti, il faut que je vous explique pourquoi j'ai tardé jusqu'au jour de la cène à me livrer à mes bourreaux : c'est que je me suis promis à moi-même que je ne goûterais de la mort qu'après vous avoir fait participer à ma vie. Fermez les portes, Pierre, afin que n'entre aucun profane; et vous, Jean, aller me chercher le calice que j'avais laissé en dépôt chez Seraphia, femme de Sirach.

Jean se leva, alla vers une armoire qu'il ouvrit, et d'où il tira un calice. C'était un vase d'une forme antique, et qui se rapprochait de celle d'une fleur; il avait été donné au temple, lors de sa fondation, par Salomon; enlevé par Nabuchodonosor avec les autres vases sacrés, on avait essayé de le fondre, mais aucune ardeur de feu n'avait pu mordre sur la matière inconnue qui le composait. Alors, il avait été vendu; à qui? on n'en savait rien; seulement, Seraphia l'avait acheté à des marchands d'antiquités, et, comme c'était elle qui avait recueilli Jésus pendant ces trois jours de son enfance où il avait échappé à Joseph et à la vierge Marie, Jésus avait vu ce calice chez elle, et lui avait dit : « Seraphia, ne te sépare jamais de ce calice, car un jour doit venir où il me servira à accomplir un grand mystère; et, ce jour-là, qui sera proche de celui de ma mort, je l'enverrai chercher chez toi. »

Jean déposa le calice devant le Christ, et, en même temps, lui présenta un pain azyme sur une assiette.

Jésus remplit le calice de vin.

— Mes bien-aimés, dit-il, c'est une coutume ancienne, surtout lorsque chacun va de son côté entreprendre un long voyage, de partager le pain, et de boire au même calice, à la fin du repas. Or, chacun de nous va partir pour un voyage plus ou moins long. J'arriverai le premier... j'arriverai seul; car, où je vais, vous ne pouvez pas me suivre; mais, cependant, quand vous me chercherez bien, vous me trouverez toujours! Je vous laisse un commandement plus saint qu'aucun de ceux qui vous aient jamais été enseignés par une bouche humaine; eussiez-vous oublié tout ce que je vous ai appris, vous n'aurez rien oublié tant que vous vous souviendrez de ce commandement : « AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES! » Que l'univers entier reçoive de votre bouche cette maxime fraternelle, et demande à entrer dans votre pacte d'amour et de charité.

Puis, brisant le pain en autant de parts qu'il y avait de disciples, sans oublier la part de Judas :

— Prenez et mangez, dit Jésus, ceci est mon corps!

Et, bénissant le vin versé dans le calice :

— Prenez et buvez, dit-il, ceci est mon sang!

Jean, qui était à la gauche de Jésus, ayant mangé et bu le premier, dit au Christ :

— Oh! mon divin maître, répétez bien à votre fidèle disciple que vous n'avez aucun doute sur lui.

Jésus sourit d'un sourire céleste.

— Hier, dit-il, pendant que je priais au jardin des Oliviers, comme j'ai coutume de le faire depuis plusieurs nuits, tu t'es endormi à quelques pas de moi. Ma prière finie, j'ai cherché où tu étais, et, te voyant couché, je me suis approché de toi; mais, au lieu de te réveiller, je t'ai suivi jusqu'au fond de ton sommeil. Un sourire plus calme que celui du printemps effeuillant des fleurs sur la terre, sa fiancée, reposait sur tes lèvres. J'ai vu Ève, j'ai vu Adam dormir, le jour même de la création, leur premier sommeil, sous les berceaux de l'Éden; leur sommeil était moins pur et moins innocent que le tien.

— Merci, maître, dit Jean en baisant la main de Jésus.

— Maintenant, dit le Christ, souvenez-vous, mes bien-aimés, que je vous ai donné tout ce que j'ai pu, puisque, en vous donnant mon corps, puisque, en vous donnant mon sang, je me suis donné moi-même. Eh bien! à votre tour, donnez-vous à vos frères comme je me suis donné à vous, tout entiers et sans restriction. Ceux qui m'ont précédé vous ont dit : « Le peuple juif est le peuple élu du Seigneur; les autres peuples n'ont pas droit à la lumière de Moïse, à la parole des prophètes; » et, moi, je vous dis, au contraire : « Quand le soleil brille, il éclaire non-seulement le peuple juif, mais encore tous les autres peuples; quand l'orage gronde, la pluie qui tombe des nues ne féconde pas seulement la terre de Judée, elle féconde toutes les terres. » Que la vérité que je vous ai révélée

soit le soleil qui luit sur le monde, de l'orient au couchant, du midi au septentrion; que la parole que je vous transmets soit la rosée qui féconde depuis le champ de vos pères jusqu'aux terres les plus lointaines et les plus inconnues. Ne vous inquiétez pas, quand vous aurez à traverser une contrée, quel est le Dieu qu'on y adore, quel est le roi qui y règne, quel est le peuple qui y habite. Marchez devant vous, et, lorsqu'on vous demandera de quelle part vous venez, dites : « Je viens de la part de l'éternel amour! »

Et il semblait aux disciples qu'en disant ces paroles, Jésus devenait lumineux et transparent. Quelque chose de pareil à la transfiguration du Thabor s'accomplissait en ce moment, et on le vit prêter l'oreille à une voix que lui seul entendit, et qui était celle de sa mère.

Car la Vierge, les bras étendus vers lui, disait :

— O mon Seigneur, c'est bien en ce moment que je vous reconnais pour le fils de Dieu!

Le Christ leva d'une main le calice, et de l'autre le morceau de pain.

La Vierge croisa les bras sur sa poitrine, et renversa la tête en arrière, les yeux à demi fermés, la bouche à demi ouverte.

Elle communiait spirituellement avec son divin fils.

Jésus reposa sur la table le calice et le morceau de pain.

— Et maintenant, dit-il à Pierre, rouvre la porte, et dis à Heli de nous apporter l'eau et les bassins.

Heli entra avec des serviteurs portant des bassins pleins d'eau, et du linge.

Les apôtres s'assirent, dénouèrent leurs chaussures, et Heli mit devant chacun d'eux un bassin d'eau tiède.

Alors, Jésus à genoux, mais d'autant plus grand qu'il accomplissait une plus humble fonction, commença de laver les pieds à ses disciples.

Tous le laissèrent faire, comme des serviteurs qui obéissent à la volonté d'un maître.

Mais, quand il fut arrivé à Pierre :

— Oh! lui dit celui-ci, souffrirai-je jamais que mon Seigneur me lave les pieds!

— Tu ne sais pas, à cette heure, ce que je fais, dit Jésus; mais tu le sauras plus tard.

Puis, à demi-voix :

— Pierre, dit-il, tu as mérité d'apprendre de mon père qui je suis, d'où je viens, où je vais. C'est pourquoi je bâtirai sur toi mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle; ma force doit rester près de tes successeurs jusqu'à la fin du monde.

Puis, plus haut et de manière à ce que tous les apôtres l'entendissent :

— Mes bien-aimés, dit-il, quand je n'y serai plus, n'oubliez point que c'est Pierre qui doit remplir ma place auprès de vous.

Alors, Pierre lui dit :

— Vous avez beau me grandir, Seigneur, je ne souf-

frirai jamais que le maître lave les pieds à son disciple.

— Pierre, lui répondit Jésus avec un sourire, si je ne te lave pas les pieds, en vérité, je te le dis, tu n'auras point de part avec moi.

Et, alors, Pierre s'écria :

— Oh! Seigneur, s'il en est ainsi, lavez-moi, non-seulement les pieds, mais encore les mains, mais encore la tête.

Et, quand les pieds de Pierre furent lavés :

— Maintenant, maître, dit l'apôtre, je suis prêt à te suivre partout où tu voudras.

— Ne t'ai-je pas dit déjà que, où j'allais, tu ne pouvais me suivre? dit Jésus.

— Pourquoi me repousses-tu? s'écria l'apôtre, moi qui donnerais ma vie pour toi!

— Ta vie! reprit Jésus en regardant Pierre avec un sourire douloureux; en vérité, Pierre, je te le dis, avant que le coq ait chanté trois fois, trois fois tu m'auras renié!

Pierre voulut protester; mais Jésus étendit la main :

— Mes frères, dit-il, quand je vous ai envoyés quelque part sans sac, sans bourse, sans souliers, et que vous avez été où je vous envoyais, avez-vous jamais manqué de quelque chose sur la route?

— Jamais! répondirent les disciples.

— Eh bien, continua Jésus, maintenant, que celui qui a un sac et une bourse les prenne! Que celui qui n'a rien

vende sa robe pour acheter une épée, car tout ce qui a été écrit de moi va s'accomplir.

Puis, se tournant du côté où il avait déjà regardé plusieurs fois :

— C'est assez, dit-il, en faisant un effort sur lui-même; sortons d'ici.

Jésus sortit le premier, et Pierre après lui; Pierre insistant encore et disant :

— Quand je devrais mourir avec vous, je ne vous renierai jamais, mon divin maître!

A la porte de la rue, Jésus trouva, d'un côté du seuil, la Vierge, et, de l'autre côté, Madeleine; toutes deux étaient à genoux.

Jésus baisa sa mère au front; et, tandis qu'il embrassait sa mère, Madeleine prit le bout de son manteau, et l'appuya contre ses lèvres.

—

IX.

La sueur de sang.

Jésus sortit de Jérusalem par la même porte qui lui avait donné entrée. Il était dix heures du soir à peu près. La lune, qui venait de se lever derrière le mont Érogé, s'avançait, pâle et presque livide, vers un profond océan de nuages noirs près de l'engloutir; le vent soufflait du sud-ouest, triste comme une plainte de la nature, et les ramiers, malgré l'heure avancée, se lamentaient tristement dans les cyprès de Sion.

Jésus traversa le pont du Cedron, laissa à droite le chemin d'Engaddi et de Jericho, et s'engagea dans le sentier de la montagne des Oliviers qui conduit à Gethsemani.

Il était silencieux, et, de ce silence, les disciples étaient profondément troublés; toute leur force reposait en lui, et, dès que cette force les abandonnait, ils pliaient comme des roseaux.

Jean ne le perdait pas des yeux; il voyait son maître marcher à pas lents, les bras inertes, la tête inclinée, le visage plus pâle encore que d'habitude. Un peu avant d'arriver à Gethsemani, il s'approcha de Jésus, et, ne pouvant plus longtemps renfermer son inquiétude dans son âme, il lui dit :

— Maître, comment se fait-il que tu sois si abattu, toi qui d'ordinaire es le soutien des autres ?

Mais Jésus, secouant la tête :

— Oh! mon bien-aimé Jean, dit-il, mon âme est triste jusqu'à la mort!

— Que puis-je faire pour mon doux Seigneur Jésus?

— Rien, répondit le Christ, car vos yeux, à vous, ne voient pas ce que je vois...

— Que voyez-vous donc de si effrayant ?

— Je vois l'angoisse et la tentation qui s'approchent, et je suis si profondément abattu à l'idée de me séparer de ceux-là que j'aime, que, si mon père ne me vient point en aide, je succomberai. Voilà pourquoi, au lieu de m'entourer et de me secourir, il convient que vous restiez loin de moi, de peur que ma faiblesse ne vous soit un objet de scandale.

Et, comme on était arrivé au village de Gethsemani, il laissa, dans une espèce d'enclos, Simon, Barthélemy, Taddée, Philippe, Thomas, André, Mathieu, Jacques le Mineur, et continua son chemin avec Pierre, Jacques et Jean.

— Restez ici, dit-il aux premiers; veillez et priez, afin de ne pas tomber en tentation.

Alors, dépassant le village, et appuyant un peu sur la gauche, il s'avança vers ce que l'on appelait le jardin des Oliviers, parce que là étaient les plus vieux oliviers de la montagne.

Ce jardin était fermé par un mur de terre au milieu duquel, au reste, avait été pratiquée une ouverture qui permettait à tout le monde d'y pénétrer. Dans un des endroits les plus retirés, sous l'ombre la plus touffue des plus antiques oliviers, on trouvait une grotte dont l'entrée était presque entièrement voilée par des rameaux de lierre et de vigne sauvage.

C'était dans cette grotte que Jésus avait l'habitude de se retirer pour se prosterner devant le Seigneur; d'habitude encore, il entrait seul dans ce jardin, et les apôtres, groupés sur un point ou sur un autre de la montagne, voyaient avec étonnement, dès que Jésus était en prières, de longues traînées de flamme sillonner les airs comme des étoiles filantes, et aboutir à la grotte où Jésus priait.

Pour eux, il n'y avait aucun doute que ces traînées de lumière ne fussent les traces que laissaient, sur le sombre azur des nuits, les anges qui venaient visiter Jésus pendant ses méditations.

A quelques pas de la porte du jardin, le maître quitta les trois apôtres.

—Vous, dit-il, qui m'avez suivi sur le Thabor, et qui y avez vu ma force et ma grandeur, restez ici, car vous seuls, sans douter, pouvez voir ma faiblesse.

Pierre, Jacques et Jean s'arrêtèrent et s'assirent, comme avaient fait les huit premiers apôtres.

Jésus s'avança et pénétra, plein de terreur, dans la grotte.

Une tradition contemporaine du monde disait que dans cette grotte s'étaient, après le péché que Jésus venait expier, réfugiés Adam et Ève, comme une autre tradition disait encore que le père et la mère du genre humain dormaient du sommeil éternel sur le sommet du Golgotha, à l'endroit même où se faisaient les exécutions criminelles.

La ville de Jérusalem séparait donc seule la grotte où les exilés de l'Éden avaient pleuré et prié vivants, du sépulcre où ils reposaient trépassés et muets.

A peine dans la grotte, Jésus se jeta la face contre terre.

Tout à coup, au milieu de la prière du Christ, la trompette terrible qui doit réveiller les morts, au jour du jugement dernier, éclata dans les airs; et, cela, si subitement et d'une façon si imprévue, que, de même qu'au bruit du clairon un cheval se cabre et s'emporte, de même, au son de cette trompette fatale, les hommes sentirent bondir sous leurs pieds la terre, qui s'élançait, épouvantée, pour aller se perdre dans l'espace, si la main

puissante de Dieu ne l'eût retenue et forcée à rentrer dans son orbite.

Puis, au son de la trompette succéda une voix non moins terrible.

Elle disait :

—Au nom de celui qui tient les clefs de l'infini, qui donne à l'enfer ses flammes, à la mort sa toute-puissance, est-il sous la voûte du firmament un homme qui veuille comparaître devant Dieu à la place du genre humain?... Si cet homme existe, qu'il réponde : Dieu l'attend!

Un frisson pareil à celui de la mort courut dans les veines de Jésus, et pénétra jusqu'à la moelle de ses os. Cependant, il se dressa sur ses genoux, et, levant les bras et les yeux au ciel :

— Seigneur, dit-il, me voici!

Et il resta un instant abîmé dans la contemplation qui lui permettait de voir Dieu à travers l'épaisseur de la montagne, à travers les profondeurs de l'empyrée.

Peu à feu la céleste ouverture se referma, et tout rentra dans le silence et dans l'obscurité; mais ce court instant qui avait été accordé à Jésus pour contempler la face du Seigneur lui rendit toute sa force.

Alors, s'appuyant aux parois de la grotte sombre :

— Et, maintenant, dit-il, viens, Satan... je suis prêt à te recevoir!

Aussitôt, les rameaux de lierre et de vigne sauvage qui voilaient l'entrée de la grotte s'écartèrent, et l'ange du

mal apparut, tel qu'il s'était déjà présenté une fois à Jésus dans le désert, pendant cette nuit où, après l'avoir transporté sur le pinacle du temple, il lui avait, du haut du Djavahir, fait passer en revue tous les royaumes de la terre.

Les trois heures de la tentation suprême allaient commencer.

PREMIÈRE HEURE.

— Tu m'as appelé? dit Satan.

— Je ne t'ai point appelé, répondit Jésus; mais, comme je savais que tu étais là, je t'ai dit : « Viens. »

— Tu ne crains donc pas plus de succomber cette fois-ci que la première ?

— J'espère que le Seigneur me soutiendra.

— Alors, tu es toujours décidé à racheter les crimes des hommes ?

— Tu as entendu ce que j'ai répondu tout à l'heure à l'ange du jugement, lorsqu'il a sommé l'humanité de comparaître devant lui.

— Et pourquoi n'as-tu pas laissé l'humanité se défendre elle-même?

— Parce qu'elle eût été condamnée; parce que, pour la sauver, il fallait une vertu qui à elle seule pût faire le contre-poids de tous les crimes : le dévouement!

— Ainsi, demanda Satan, tu vas te charger des iniquités de la terre?

— Oui, répondit Jésus.

— Le fardeau sera lourd, je t'en préviens!

—Pourvu que je le porte jusqu'au sommet du Calvaire, c'est tout ce qu'il faut.

— Tu pourras bien tomber plus d'une fois en route.

— La main du Seigneur me relèvera!

— Bien! dit Satan. Ainsi, la faute de cette bonne mère Ève et de ce bon père Adam, tu t'en charges?

— Oui, répondit Jésus.

— Le crime du premier meurtrier, le crime de Caïn, tu t'en charges?

— Oui.

— Les crimes de cette race que ton père a jugée si perverse, qu'il n'a pas trouvé d'autre moyen, pour la guérir, que de la noyer, — tu t'en charges?

— Oui.

— Soit! dit Satan; mais nous ne sommes encore qu'au prologue du monde : le drame ne s'ouvre véritablement qu'après le déluge. — Que dis-tu de Nemrod, ce grand chasseur devant Dieu, qui regardait les daims, les cerfs, les élans, les tigres, les panthères et les lions comme des animaux indignes de lui, et tendait son arc contre les hommes?

— Je dis que Nemrod était un tyran; mais je meurs pour les tyrans comme pour les autres.

— Allons, passe pour Nemrod! — Mais nous avons un certain Procuste qui couchait ses hôtes dans un lit, et qui, s'ils étaient trop petits, les allongeait; s'ils étaient trop longs, les raccourcissait... Nous avons un certain Sinnis qui écartelait les passants en les liant à deux arbres qu'il courbait de force, et en laissant ensuite les deux arbres se relever... Nous avons un certain Antée qui bâtissait un temple à Neptune avec les crânes des étrangers qui traversaient ses États... Nous avons un certain Phalaris qui, avec les cris d'agonie des prisonniers qu'il y enfermait, faisait hurler un taureau d'airain rougi... Nous avons un certain Scyron qui se tenait sur un chemin étroit, et qui précipitait les voyageurs, dans la mer!...—Tu adoptes tout cela? Soit! Passons à d'autres! Oh! nous ne chercherons pas longtemps: c'est un vilain animal, que l'homme, et une vilaine histoire, que l'histoire de l'humanité. — Il y a Clytemnestre, qui tue son mari; il y a Oreste, qui tue sa mère; il y a OEdipe qui tue son père; il y a Romulus qui tue son frère; il y a Cambyse qui tue sa sœur; il y a Médée qui tue ses enfants; il y a Thyeste qui les mange!... — Tu te charges de débattre tout cela avec les Euménides? A merveille! — Voyons un peu ce que tu diras des Bacchantes, qui déchirent Orphée; de Pasiphaë, qui dote la Grèce du Minotaure; de Phèdre, qui fait déchirer Hippolyte par ses chevaux; de Tullie, qui fait passer son char sur le corps de Servius Tullius?... — Bagatelles! N'en parlons plus. — Parlons de Sardanapale, qui promet une province à

celui qui inventera un nouveau plaisir ; de Nabuchodonosor, qui pille le temple, et emmène tes aïeux en captivité; de Balthasar, qui fait jeter Daniel dans la fosse aux lions ; de Manassès, qui fait scier Isaïe en deux, et du bas en haut, pour que la chose dure plus longtemps; d'Achab, qui a commis tant de crimes, que Saül est maudit de Samuel pour ne l'avoir pas tué! Parlons d'Ixion, qui veut violer une déesse, et des habitants de Sodome, qui veulent violer trois anges! Parlons des incestes du patriarche Loth, des mystères de Vénus Mylitta, de la prostitution de Tyr, des bacchanales de Rome, de l'empoisonnement de Socrate, de l'exil d'Aristide, du meurtre des Gracques, des égorgements de Marius, du suicide de Caton, des proscriptions d'Octave, de l'assassinat de Cicéron; d'Antoine, renvoyant à sa femme les têtes de *ceux qu'il ne connaît pas;* de Scipion, brûlant Numance; de Mummius, brûlant Corinthe; de Sylla, brûlant Athènes! — Remarque bien que je laisse de côté les Hébreux, les Phéniciens, les Grecs et les Égyptiens, sacrifiant leurs fils à Moloch; les Bretons, les Carnutes et les Germains, sacrifiant leurs filles à Teutatès; les Indiens, se faisant écraser sous le char de Vishnou ; les Pharaons, bâtisssant les pyramides, et cimentant cette fantaisie funèbre avec la sueur et le sang de deux millions d'hommes!... Et tout cela pour arriver à Hérode le Grand, qui, à cause de toi, fait égorger cinquante mille enfants mâles! et à Jean le Baptiseur, auquel Hérode Antipas, toujours à cause de toi,

fait couper le cou! — Eh bien! voyons, fils de l'homme ou fils de Dieu, qu'en dis-tu? Parle! réponds! Prends-tu toujours sur toi les crimes du monde, et crois-tu encore que c'est un fardeau que puissent soulever des épaules humaines?

Jésus ne savait plus répondre que par ses soupirs. Cependant, faisant un effort sur lui-même :

— Mon Dieu, murmura-t-il, que votre volonté soit faite, et non la mienne!

Satan poussa un rugissement de colère.

La première heure d'angoisses, la première heure d'épreuves, la première heure des souffrances sublimes qui devaient donner la paix à l'univers, était écoulée!

DEUXIÈME HEURE.

— Allons, reprit Satan, laissons là le passé; ce qui est fait est fait : arrivons au présent. — Tu as appelé à toi douze apôtres... je ne parle pas des disciples, cela nous mènerait trop loin... tu as pris de braves gens, les uns à leurs nacelles et à leurs filets, les autres à leur charrue et à leur vigne, les autres à leurs bureaux et à leurs péages; sans toi, ils eussent été heureux : ils eussent vécu auprès de leurs familles; ils fussent morts dans leurs lits, entourés de leurs enfants! Pas du tout, tu en

as fait des mendiants pendant ta vie, et tu vas en faire des vagabonds après ta mort... Veux-tu savoir ce qui leur arrivera pour avoir prêché ta doctrine, et par quel chemin ils te rejoindront dans le royaume de ton père? Je laisse de côté Judas : quand celui-là serait pendu, il l'aurait assez bien mérité! — je ne m'occupe que des zélés, des fidèles, des inébranlables! — Commençons par le premier qui ouvrira la marche, par Jacques le Majeur. Après avoir été faire un voyage en Espagne, il reviendra à Jérusalem prêcher ton Évangile; ce qui déplaira à Hérode Agrippa, lequel, sur la demande des Juifs, lui fera couper la tête. UN! Puis vient Matthieu. Lui voyagera beaucoup : il ira dans la Perse d'abord, dans l'Éthiopie ensuite; il convertira une foule de vierges à la religion chrétienne; mais, comme il empêchera une de ces vierges d'épouser le roi du pays, qui en sera amoureux, le roi lui fera donner par derrière un coup de couteau dont il mourra. DEUX! C'est le tour de Thomas; — tu vois que je suis l'ordre chronologique. — Ah! Thomas, il voudra faire en Arabie ce que tu as fait en Égypte, renverser les idoles; mais cela lui réussira moins bien qu'à toi : le grand prêtre le tuera lui-même d'un coup d'épée. TROIS! Passons à Pierre, au fondement de ton Église, au gardien de tes clefs. Lui, son Golgotha l'attend à Rome : il sera crucifié comme son maître; seulement, par humilité, il demandera à être crucifié la tête en bas; et, comme il aura affaire à un juge plein de clémence, la demande lui sera accordée.

QUATRE! —Ah! pardon, je m'aperçois que j'ai fait un passe-droit à Jacques le Mineur.—Jacques le Mineur sera déjà près de toi depuis trois ans, quand Pierre ira te rejoindre. Tu sais comment il mourra, ton cousin Jacques, le premier évêque de Jérusalem? On lui fera faire de force ce que tu n'as pas voulu faire de bonne volonté, toi : on le fera sauter du haut en bas du temple; puis, comme, dans sa chute, il ne se sera cassé que deux jambes et un bras, et qu'il lèvera son dernier bras au ciel, un digne Juif lui brisera la tête d'un coup de marteau à foulon. CINQ! Nous avons encore Barthélemy, l'ancien Nathaniel, celui qui a prétendu qu'il ne pouvait rien sortir de bon de Nazareth. Lui, mourra d'une mort fort désagréable : il sera écorché ni plus ni moins que le juge prévaricateur de Cambyse; et la chose lui arrivera dans une ville dont le pauvre homme ne connaît pas même le nom : à Albana, en Arménie. SIX! Puis André, qui a été témoin de ton premier miracle à Cana, et qui sera cloué sur une croix toute particulière, dont on inventera la forme exprès pour lui, et qu'on appellera de son nom; ce qui sera justice, attendu qu'il ne mourra sur cette croix qu'à la fin du second jour. SEPT! Puis Philippe, qui ira se faire lapider en Phrygie. HUIT! Puis Simon et Taddée, ces deux bons amis qui ne se quitteront pas même au moment de la mort, et qui seront lapidés en Perse par les habitants de la ville de Sannir. DIX! Puis, enfin, Jean, ton disciple chéri... Ah! ah! celui-ci te touche plus que les autres,

à ce qu'il paraît? Tu lèves les bras au ciel, tu pries ton père de l'épargner... et, en effet, il sort sain et sauf de la cuve d'huile bouillante où l'a fait plonger Domitien... Allons, soit! *un* sur *douze*, ce n'est pas trop! Ah! il en coûte pour être ton ami, Jésus! on paye cher l'honneur d'être à ton service, Christ! et tes élus sont bien véritablement les privilégiés de la douleur, Messie!

Jésus laissa tomber sa tête dans ses mains, pour cacher les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

Satan sourit, et, à ce sourire, les ténèbres se firent par toute la nature.

— Attends, dit-il, je n'ai parlé là que des apôtres; parlons un peu des prosélytes, des adeptes, des néophytes : ici, nous ne compterons plus par dix ou par douze; nous compterons par cent mille, par cinq cent mille, par millions! — Salut, César Néron, empereur! Que fais-tu là, fils d'Agrippine et d'Ahenobarbus? As-tu assisté à ton spectacle favori : des chrétiens jetés aux bêtes, éclairés par des chrétiens qui brûlent?... Regarde donc, Jésus, c'est ingénieux, ce qu'il a inventé là, ce grand artiste qui chante sur sa lyre des vers d'Orphée pendant que des milliers d'hommes agonisent! Ennuyé de ce que la nuit mettait fin aux massacres, il a eu l'idée d'enduire des hommes de poix-résine, de bitume, de soufre, et de les allumer comme des flambeaux; de sorte que, maintenant, l'empereur ne quittera plus le cirque : il aura spectacle de jour et spectacle de nuit! Mettons trois cent

mille chrétiens pour Néron, et je te jure, Jésus, que j'estime la chose au plus bas.— Il est vrai que Domitien fera mieux que Néron : le monde s'instruit en vieillissant! — Voyons, qu'as-tu inventé, frère du bon Titus, pendant ces moments d'ennui où tu ne perces pas les mouches avec ton poinçon? De percer les chrétiens avec des lances, des flèches et des javelots? Bon! ce sont là des supplices connus depuis le commencement du monde... Ah! ah! tu les fais jeter dans des fournaises embrasées et dans des chaudières d'huile bouillante? Nabuchodonosor avait inventé cela avant toi... Tu les fais déchirer dans le cirque par des lions, des tigres et des léopards? tu les fais fouler aux pieds par des éléphants et des hippopotames? tu les fais éventrer par des taureaux et des rhinocéros! C'étaient là les délassements de ton prédécesseur Néron... Voyons, Domitien, est-il donc aussi difficile d'inventer un supplice inconnu qu'un plaisir nouveau? — Ah ! regarde ceci, Jésus, ce n'est pas mal : voici deux vaisseaux, dix vaisseaux, vingt vaisseaux qui luttent les uns contre les autres ; les adversaires s'attaquent avec des flèches enflammées, de sorte qu'ils vont s'incendier mutuellement... Ah! c'est un beau spectacle que la réverbération des flammes dans l'eau ; et puis, au moins, il y a diversité dans la mort des martyrs : les uns courent de la proue à la poupe; les autres essayent de grimper au haut des mâts; les autres s'élancent à l'eau... Ah! voilà qui est bien : l'eau est peuplée de caïmans, de requins et de cro-

codiles! c'est un progrès sur Claude. Claude avait inventé l'eau et le feu; mais il n'avait pas inventé les crocodiles, les requins et les caïmans. Mettons cinq cent mille chrétiens tués à coups de flèches, de lances et de javelots; brûlés dans les fournaises, cuits dans l'huile, déchirés par les lions, les tigres et les léopards; foulés aux pieds par les éléphants et les hippopotames, éventrés par les taureaux et les rhinocéros, rôtis sur les vaisseaux, ou mangés par les caïmans, les requins et les crocodiles. Cinq cent mille, ce n'est pas beaucoup; mais aussi Domitien n'a que quarante-cinq ans, lorsqu'il est assassiné par Étienne, l'affranchi de l'impératrice. S'il vivait plus longtemps, il ferait mieux! d'ailleurs, ce qu'il n'a pas fait, Commode le fera.—Viens donc ici, fils de Marc-Aurèle, Hercule romain, tueur de lions qui ajoutes au plaisir de voir tuer celui de tuer toi-même. Tu descendras sept cents fois dans le cirque, fils de Jupiter! il en coûtera bien, chaque fois, la vie à cinq cents chrétiens : c'est trois cent cinquante mille martyrs à joindre aux cinq cent mille de Domitien, aux trois cent mille de Néron; en tout, *onze cent cinquante mille!* — Quand je te disais, Jésus, que tu pouvais compter par millions!... Compte, compte, Jésus !

Jésus tomba sur ses deux genoux, les bras écartés, le visage couvert de sueur et de larmes, tremblant, frissonnant, pâlissant, disant :

—Mon père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de

moi!... Mon père, tout vous est possible: éloignez de moi ce calice!

Puis, se recueillant, et sentant la main de Satan près de s'étendre sur le monde :

—Cependant, mon père, s'écria-t-il, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux!

Satan fit un éclat de rire plus terrible et plus douloureux que son premier rugissement.

Et l'on entendit de douces voix qui chantaient dans les airs :

« Elle est écoulée, la deuxième heure d'angoisses, la deuxième heure d'épreuves, la deuxième heure des souffrances sublimes qui doivent donner la paix à l'univers!»

C'était le chœur des anges, qui se réjouissaient de ce que Jésus n'avait pas succombé.

Ces douces voix séchèrent la sueur qui tombait du front du Christ, et tarirent les larmes qui coulaient de ses yeux.

— As-tu encore quelque chose à me dire? demanda Jésus.

— Si j'ai encore quelque chose à te dire? s'écria Satan; par l'enfer, je crois bien! j'ai à causer avec toi des hérésies... Ah! c'est pour les hérésies, cœur sensible! que je réclame toute ton attention.

Jésus ne put retenir un gémissement.

— Oh! sois tranquille, dit Satan, tu sais que je n'ai plus qu'une heure : je serai donc forcé d'abréger et de ne prendre que ce qu'il y a de mieux. Tiens, voici ma liste, tu vois qu'elle est courte.

Satan étendit le bras, et, sur les murs de la grotte, Jésus put lire en lettres de flamme :

Ariens, — Vaudois, — Albigeois, — Templiers, Hussites, — Protestants.

TROISIÈME HEURE.

Il se fit un instant de silence pendant lequel on entendit siffler le vent à travers le feuillage métallique des oliviers.

Ce vent semblait chargé de toutes sortes de plaintes, de cris, d'imprécations; c'était la voix des démons qui répondait à celle des anges.

Un voile de deuil semblait s'être étendu sur la création depuis que Satan avait souri d'espérance.

— Voyons, dit le tentateur, commençons par le commencement.—Nous sommes dans l'avenir, l'an 336 de ton calendrier. Arius s'est établi en 312 à Alexandrie, où il a prêché une doctrine nouvelle et passablement impertinente; heureusement, la liberté de discussion existe encore! Les premiers Pères et les docteurs, conformément à l'avis de saint Paul, ont décidé que l'hérétique doit être averti d'abord, puis, s'il persiste dans son erreur, retranché de l'Église, c'est-à-dire de la société des chrétiens. — L'ex-

communication est encore la seule peine prononcée contre les dissidents.—Il est vrai que les Pères de l'inquisition, embarrassés, plus tard, par cette trop grande douceur de l'Église envers les hérétiques des premiers siècles, déclareront, au nom du Saint-Esprit, que, si l'orthodoxie se montra d'abord si tolérante, c'est qu'elle n'était pas la plus forte; l'aveu est naïf, comme tu vois, pour des disciples de saint Dominique! mais il faut convenir aussi que cet Arius est un grand coquin qui scandalisera les siècles à venir... Sais-tu, — en supposant toujours que nous vivions en l'an 336, —ce que cet Arius dit de toi? Il combat la Trinité; il prétend que tu n'existais pas dès le commencement; il soutient que tu ne fais pas un avec ton père; il a découvert que tu n'étais qu'une simple créature tirée du néant, ni plus ni moins que ce pauvre Lazare, qui, depuis que tu l'as ressuscité, va se cognant à tous les arbres, et se heurtant à toutes les pierres, ne pouvant se persuader à lui-même qu'il est bien vivant.—Et le pis de tout cela, c'est qu'il s'en faudra seulement de trois voix pour que le concile de Nicée se prononce en faveur d'Arius, et contre toi! Or, regarde un peu que de peines perdues, si ces trois voix, au lieu d'être pour la consubstantialité, avaient été pour la non-consubstantialité! Voilà que tu ne serais plus Dieu; c'est effrayant à penser! Mourez donc pour l'humanité, afin que l'on vous proclame Dieu à la majorité de trois voix seulement!... Par bonheur, cet Arius, qui se fera absoudre de trois autres conciles,— ce

qui, soit dit en passant, infirme quelque peu la décision du premier, — cet Arius, qui en arrivera à se faire rappeler de l'exil par Constantin, et à devenir son favori, mourra de mort subite au moment où l'empereur donnera l'ordre à Alexandre, patriarche de Constantinople, de le remettre en possession de ses fonctions sacerdotales! Tu penses bien, du reste, qu'un homme sur lequel le monde a les yeux tournés ne meurt pas ainsi, tout vivant, sans que sa mort fasse grand bruit. Les hérétiques qui suivent sa détestable doctrine diront qu'il est mort empoisonné; les orthodoxes qui suivent le vrai chemin diront que sa mort est un miracle accordé par Dieu à la prière de l'évêque Alexandre... Quel évêque, dis-donc, Jésus, que celui qui demande dans ses prières la mort d'un ennemi! et quel Dieu, dis donc, Christ, que celui qui l'accorde! Toi, Jésus, qui prétends ne faire qu'un avec ce Dieu, n'as-tu pas dit, au contraire : JE NE VEUX POINT LA MORT DU PÉCHEUR; JE VEUX QU'IL SE CONVERTISSE ET QU'IL VIVE! Aussi, la mort d'Arius fait plus de bien que de mal aux ariens. Le voilà martyr : sa doctrine s'incarne dans les grandes races barbares; elle fond sur l'Europe avec les Goths, les Burgundes, les Vandales et les Lombards; ta divinité, ô Christ! reconnue à la majorité de trois voix, au concile de Nicée, est niée par la moitié du nouveau monde chrétien ! Les haines et les rivalités de ces hordes sauvages se retranchent derrière les questions de foi, comme derrière un bouclier; les hommes n'ont plus de remords en s'entre-

tuant : ils s'entre-tuent, les uns pour prouver que tu es Dieu, les autres pour prouver que tu ne l'es pas... Le premier mot de ta bouche, à ta venue sur la terre, avait cependant été, ô Christ : GLOIRE A DIEU DANS LE CIEL, ET PAIX SUR LA TERRE AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ! Je ne sais pas dans quel état sera le ciel à cette époque, ô doux Jésus! mais regarde la terre, — un champ de carnage! Des ariens naîtront les sociniens. Vois d'ici la flamme de ce bûcher éclairant les murs d'une ville, et se réfléchissant dans un lac : la ville, c'est Genève; le bûcher, c'est celui de Michel Servet!

Jésus poussa un soupir, et passa sa main sur ses yeux.

— Ah! tu crois que nous sommes arrivés? dit Satan feignant de se tromper à l'impression de Jésus; tu crois que nous avons sauté par-dessus huit ou dix siècles, les mains vides et les yeux fermés? Avant d'en venir là, nous avons quelques jolis petits massacres à enregistrer : *enregistrons*, comme dirait ton ami Matthieu le Péager. — Chassées par les guerres religieuses et les bouleversements de l'Église, quelques familles chrétiennes, vers le Xe siècle, s'implanteront, comme des fleurs sauvages, dans les gorges les plus reculées des Alpes; elles vivront, là, pures, simples, ignorées, à l'abri de leurs rocs, qu'elles croiront inaccessibles; leur âme sera fière comme l'aigle qui fend l'azur du ciel; leur conscience sera blanche comme la neige qui couronne ces monts qu'on appellera le mont Rosa, le mont Viso, et qui sont les frères en-

ropéens de l'Oreb et du Sinaï. L'Israël des Alpes, c'est le nom que se donnera à elle-même cette Église aux mœurs austères, à la robe sans couture; l'esprit, les usages, les rites des premiers chrétiens ne seront réellement conservés que parmi les *pauvres* et les *gueux* de Lyon; car les vaudois s'appelleront ainsi eux-mêmes par humilité. L'Évangile sera leur loi; le culte qui découlera de cette loi sera le moins compliqué de tous les cultes humains : ce sera le lien d'une communauté fraternelle dont les membres se rassembleront pour prier et pour aimer. Leur crime — car il faudra bien un prétexte — leur crime sera de soutenir qu'en dotant de grandes richesses les papes et l'Église, Constantin a corrompu la société chrétienne; et ils s'appuieront sur deux paroles sorties de ta bouche; la première : LE FILS DE L'HOMME N'A PAS UNE MAISON OU REPOSER SA TÊTE; la seconde : IL EST PLUS DIFFICILE A UN RICHE D'ENTRER DANS LE ROYAUME DU CIEL QU'A UN CHAMEAU DE PASSER PAR LE TROU D'UNE AIGUILLE. Eh bien! il n'en faudra pas davantage pour attirer sur ce peuple de frères les rigueurs d'une sainte institution tout fraîchement établie, et qu'on appellera l'inquisition. Leurs prêtres, vieillards à barbes blanches, et que pour cette raison l'on nommera les *barbas*, représenteront en vain qu'ainsi que tu as recommandé de le faire, il payent fidèlement le tribut à César; qu'ils vivent inoffensifs entre la prière et l'aumône; que le premier venu est aussi prêtre qu'eux, — car ce sera un de leurs dogmes, que

toutchrétien peut faire le corps et le sang de Dieu,—l'inquisition frappera les pasteurs, et les brebis se disperseront; mais on les poursuivra jusque dans les cavernes: femmes, enfants, vieillards, tout tombera sous le glaive de tes ministres, c'est-à-dire des ministres de celui qui, dans une heure, dira à Pierre : REMETTEZ VOTRE ÉPÉE AU FOURREAU; CELUI QUI FRAPPE PAR L'ÉPÉE PÉRIRA PAR L'ÉPÉE. Poursuivis, traqués, ils diront aux montagnes : « O montagnes! entr'ouvrez-vous pour nous recevoir! » mais, dans les flancs ténébreux de ces mêmes Alpes, ils rencontreront la main du saint office et l'épée altérée de carnage! Tiens, vois-tu, là-bas, ces deux flaques de sang : l'une s'appelle Cabrières; et l'autre Mérindol... Regarde ces taches noires empreintes comme des traces de foudre sur ces rochers sanglants : après avoir consumé le bûcher, après avoir dévoré les hommes, le feu mordra le granit... Compte, si tu le peux, tout Dieu que tu es, le nombre des victimes; je me suis chargé de compter les martyrs de Néron, de Domitien et de Commode; mais je ne me charge pas de compter ceux de saint Dominique, de Pierre de Castelnau et de Torquemada! Le carnage durera trois siècles, et, quand il s'éteindra, c'est que ta parole même s'effacera sur la terre!

Jésus se détourna en soupirant.

— Attends, dit l'ange du mal avec son sourire fatal, je n'ai pas fini avec les Vaudois : ils ont, dans le midi de la France, des frères qu'on appellera les Albigeois,

des frères qui seront maltraités comme eux pour avoir voulu associer tes doctrines à celles de Manès. Ceux-là, non-seulement nieront ta divinité, ainsi qu'auront fait les ariens, mais encore ils nieront ta chair; ta chair qui va être déchirée lambeaux à lambeaux sous les verges des soldats, trouée par les clous, percée par la lance! Comprends-tu ces hommes pour lesquels tu auras souffert ce que tu vas souffrir, et qui nieront la souffrance en niant la chair! Pour eux, tu n'es qu'un fantôme, une ombre sans corps, une apparence sans réalité; tu n'as pas pris une forme véritable dans le sein de la vierge Marie; tu as paru naître, vivre et mourir, voilà tout. Tu passeras, parmi eux, pour n'avoir point racheté la matière du terrible anathème prononcé contre elle ; ce qu'il y a de sublime en toi, c'est-à-dire la douleur, ils le nieront. Les sacrements de ton Église seront repoussés par eux comme des signes sensibles et, dès lors, sans efficacité; et, ce qu'il y a de curieux, c'est que ces *adorateurs de la vérité et de l'esprit*, comme ils s'appelleront eux-mêmes, s'appuieront sur ces paroles de ton Évangile : LE JOUR VIENT, ET IL EST DÉJA VENU, OU LES HOMMES N'ADORERONT PLUS DIEU A JÉRUSALEM NI SUR LA MONTAGNE, MAIS OU ILS ADORERONT MON PÈRE EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ. Sur la foi de cet oracle, ils rejetteront donc le culte et les cérémonies extérieurs. Qu'auront-ils, d'ailleurs, besoin des grandeurs dramatiques du temple romain, ces enfants de la Gascogne et de la Provence, pour lesquels le ciel même

est le reposoir de Dieu, en vertu de cette parole que tu as eu l'imprudence de prononcer : NE JUREZ PAS PAR LE CIEL, PARCE QUE C'EST LE TRÔNE DE DIEU? Oh! Jésus, Jésus, à la droite de ton père où tu seras assis, jamais tu n'auras encore entendu monter de la terre au ciel concert de plaintes et de gémissements pareil à celui qui sortira de ces belles et riantes contrées où les châteaux étaient si bien gardés, où les hommes étaient si poëtes, où les femmes étaient si belles! Ce n'est pas seulement une secte que la sombre croisade noiera dans le sang des Albigeois, écrasera sous les décombres de leurs villes : c'est une civilisation, une littérature, une langue. Trois cités puissantes : Béziers, Lavour, Carcassonne, tomberont dans ce tourbillon de feu qui parcourra tout le midi de la France, et s'y fondront comme des métaux dans la fournaise! Entends-tu, au milieu des femmes éventrées, au milieu des enfants arrachés à la mamelle de leur mère, et des vieillards brûlés dans leurs maisons, entends-tu un des tiens crier en frappant avec le crucifix,—car les armes tranchantes sont interdites aux mains sacrées : « Tuez ! tuez toujours! tuez orthodoxes et hérétiques! Dieu reconnaîtra les siens!... » Et, orthodoxes et hérétiques, tout y passera, au bruit des cloches qui sonneront l'agonie de deux cent mille hommes; puis, sur les cadavres de Lavour, de Carcassonne et de Béziers, qui fument encore, les prêtres entonneront l'hymne : *Veni, creator Spiritus!* A quoi donc, ô Christ! t'aura servi de réprimander les

disciples qui appelaient le feu du ciel sur cette ville de la Samarie dont les habitants ne voulaient pas te recevoir?

Et il semblait à Jésus qu'il entendait ces plaintes des mourants, ces cris des mères, ce râle des vieillards, et que, sous le glas des cloches sonnantes, il voyait ce sang, cet incendie, ces ruines!

Il essuya son front de ses deux mains, et poussa un gémissement plus profond, plus triste, plus suppliant que tous ces gémissements qu'il lui semblait entendre.

Le flot des douleurs humaines montait jusqu'à lui à la voix de l'ange du mal, et passait sur son âme comme les flots d'une sombre marée.

Mais, excepté ce gémissement, excepté cette sueur, rien n'indiquait que le divin Sauveur fût près de faiblir.

Satan continua.

— Attends, Jésus, voici venir les templiers. Ceux-là seront des chevaliers armés en ton nom; ils disputeront aux infidèles et aux vents du désert, ton sépulcre, les lieux où furent ton berceau, les ruines du temple que tu as offert de rebâtir en trois jours s'il était détruit. De leur commerce perpétuel avec l'Orient, de leurs voyages, de leurs conquêtes, ils rapporteront les débris d'anciens cultes qu'ils mêleront secrètement avec ta doctrine; dans des cérémonies sombres et inconnues comme les mystères égyptiens, ils vénéreront une idole aux traits symboliques, et le chandelier à sept branches qui figurera au triomphe de Titus. Si celé que soit le bruit de ces initiations, il se

répandra par le monde ; les craintes que le courage des templiers inspirera, même à l'Église; le désir de s'emparer de leurs immenses trésors, la jalousie des ordres religieux, la rivalité des institutions militaires, tout conspirera leur perte. On n'a aucune preuve contre eux, soit; la torture en fera : ils avoueront, rétracteront leurs aveux, et mourront sur le bûcher. Ton pape, cité par eux à comparaître devant ton trône, y comparaîtra en effet... Comment jugeras-tu ce représentant visible de la divinité, toi qui as dit : N'ACHEVEZ PAS LE ROSEAU BRISÉ! N'ÉTEIGNEZ PAS LA MÈCHE QUI FUME ENCORE! — Écoute, Jésus, écoute ce chant si profondément triste qui vient à nous du côté de la Bohême. Un homme naîtra, du nom de Jean Huss; il attaquera en termes amers l'avarice des gens d'Église, comme toi, Jésus, tu as déchiré, de ton temps, l'orgueil des prêtres, des pharisiens et des docteurs, en disant : MALHEUR A VOUS QUI, SOUS LE PRÉTEXTE DE VOS LONGUES PRIÈRES, DÉVOREZ JUSQU'AUX MAISONS DES VEUVES! Il voudra laver de son sang les souillures de ton Église, comme tu auras voulu laver du tien les péchés de l'humanité; il aura besoin de mourir pour le repos de sa conscience; or, c'est toujours chose facile que de mourir. Tes prêtres l'emprisonneront, le jugeront, le brûleront, lui et son disciple, Jean de Prague; sur son bûcher, il te prendra à témoin qu'il meurt pour ta cause, ô Jésus! et, afin de convaincre tes prêtres d'imposture, au moment où la flamme gagnera le bûcher, il regardera le ciel,

et, dans une sorte de vision prophétique, il s'écriera humblement et tristement : « Aujourd'hui, vous étouffez la pauvre oie; mais, dans cent ans, un beau cygne blanc viendra, que vous ne pourrez pas étouffer. » Ce beau cygne blanc, ce sera Luther. La pauvre oie expirera, en effet, dans les flammes; mais le vent dispersera les cendres du bûcher, et, de ces cendres, sortira la formidable guerre des hussites. — *A nous la coupe!* c'est le cri de ralliement; et, à ce cri, la Bohême tressaille. Les prêtres avaient confisqué une moitié de toi-même : ils s'étaient réservé le calice, laissant ainsi entre eux et le peuple la distance de l'infini; c'est contre ce privilége que se soulève la Bohême, en réclamant la communion sous les deux espèces. Ah! ce sera une guerre terrible; et, si elle t'attriste, toi, l'agneau du Seigneur, elle réjouira fort le Dieu des armées, le Dieu vainqueur, le Dieu triomphant! Calixtins et taborites combattront d'abord sous la même bannière : la Bohême, l'Allemagne et l'Italie trembleront devant eux; après des prodiges d'audace, de foi et de dévouement pour leur cause, décimés, écrasés, trahis, ils laisseront les derniers débris de leur dernière armée dans une grange à laquelle on mettra le feu, afin que pas un de ces hérétiques n'en échappe, — et pas un n'en échappera! Que penses-tu de la mort de ces hommes, égorgés par les ordres du pontife romain pour avoir voulu communier sous les deux espèces, ô Christ! toi qui as dit à tes disciples, il a y deux heures à peine, en

leur présentant le pain et le vin : PRENEZ, CECI EST MON CORPS; PRENEZ, CECI EST MON SANG : MANGEZ ET BUVEZ-EN TOUS?... Ah ! tu frissonnes ! ah ! tu trembles, Jésus ! ta sueur redouble et devient une sueur de sang... Regarde tes mains, elle sont rouges comme celles de tes prêtres, de tes pontifes, de tes papes! Oh! les belles mains, et comme elles rejouissent l'œil d'un démon!

— Oui, dit Jésus; mais ce sang, c'est le mien : il coule, non pas sur mes souffrances, mais sur celles de l'humanité; et mon père, qui le voit couler, me donne la force de lui dire : « Ne considérez pas mes douleurs, ô mon père! et que ces douleurs n'arrêtent pas votre miséricorde dans la voie qu'elle s'est tracée. »

— *Amen!* dit Satan. Continuons. — Cent ans après la mort de la pauvre oie, le cygne qui devait naître, naîtra et chantera. Il s'indignera du commerce des indulgences que tes pontifes auront introduit dans l'Église; il poussera le cri de guerre contre Rome : à ce cri, les consciences répondront... Les races du Nord rêveront d'assouvir une seconde fois leur haine contre la ville éternelle, et de prendre le Vatican, comme elles ont pris le Capitole; le chef spirituel de cette seconde invasion de barbares sera un moine à la face amaigrie par le jeûne, à l'œil rongé par le doute, au front pâli par les veilles. L'hérésie enfantera l'hérésie : au sein de la liberté de discussion, les sectes pousseront sur les sectes; alors, cent mille paysans, conduits par Thomas Munzer, un de tes prêtres, blanchiront

de leurs os les plaines de la Franconie. Allons! courage! en avant, chrétiens contre chrétiens! réformés contre réformés! hérétiques contre hérétiques! ce sera l'extermination que ton disciple bien-aimé, saint Jean, prédira dans l'Apocalypse, cette vision de mort, qui n'aura pas pu lui faire voir même en rêve l'ombre de la sanglante réalité! Après les paysans conduits par Thomas Munzer, viendront les anabaptistes conduits par Jean Becold, Jean Bockelson, ou Jean de Leyde, comme tu voudras l'appeler. L'ancien tailleur d'habits, l'ex-aubergiste, ô Christ! renouvellera en ton nom les déportements de David et de Salomon : comme eux, il sera roi; comme eux, il aura des courtisanes et des repas qui iront du soir au lendemain, depuis le jour jusqu'au jour; Sardanapale de l'Occident, il dira : «Le plaisir est Dieu!» puis, enfin, il sera pris, écorché, brûlé dans une cage de fer; sa ville de Munster sera visitée par la famine et par le glaive, ses partisans dispersés, égorgés, pendus, roués, écartelés! Ceux-là, du moins, n'auront pas à se plaindre : ils auront fêté la vie et bu la coupe, jusqu'à ce que, selon ta promesse, ils la boivent avec toi dans le royaume de ton père. — Mais les malheureux frères moraves! pour ceux-là, il y a péché, foi de Satan! eux qui n'auront eu d'autres jouissances sur la terre que la mortification et le cilice! eux qui vivront, qui prieront, qui travailleront en commun comme les chrétiens des premiers temps! Et, cependant, ils n'en seront pas moins en abomination parmi les autres chrétiens : on les traitera

en ennemis publics, et ils seront jugés, condamnés, chassés, détruits. La réforme elle-même ne trouvera point grâce aux yeux de ceux qui règnent sur les consciences; mais, aussi, voyons un peu ce qu'elle veut, cette réforme maudite qui s'avance en criant : « Jésus! Jésus! » Ah! elle veut remplacer la messe, dont tu n'as pas dit un mot, par la communion fraternelle, que tu as instituée; elle veut, en outre, rétablir le mariage des prêtres, en honneur dans la primitive Église. Viens, réforme! viens! Jésus veut te voir avec tous tes enfants : luthériens, huguenots, calvinistes, protestants, parpaillots, tous ceux, enfin, qui ont tâté de la vache à Colas! Écartez-vous, murailles! ouvrez-vous, montagnes! abaissez-vous, flots de la mer! que le Rédempteur du monde jette un coup d'œil sur l'Occident! Qu'est-ce que cela? pourquoi tant de sang, de feu, de fumée? Pourquoi tous ces gibets, tous ces échafauds, tous ces bûchers, toutes ces ruines, tous ces calvaires?... Ah! le Golgotha s'allonge, s'élargit, se déroule, s'étend ; il couvre l'Europe depuis les sources de l'Oder jusqu'à la mer de Bretagne, depuis la baie de Galway jusqu'à l'embouchure du Tage... C'est ce qu'on appellera la guerre de quatre-vingts ans : elle commencera par le sac de la cathédrale d'Anvers, et finira par la chute de la tête de Charles Ier.—Tiens, regarde, voilà l'Angleterre qui brûle : c'est la sanglante Marie qui y met le feu; tiens, voilà l'Espagne qui flambe : c'est Philippe II qui l'allume! Ah! vous êtes bien dignes d'être unis par le saint sacrement du

mariage, tigresse du Nord et démon du Midi!... Au feu! c'est l'Écosse qui brûle! au feu! c'est l'Irlande qui brûle! au feu! c'est la Bohème, la Flandre, la Hongrie, la Westphalie qui brûlent! au feu, c'est la France qui brûle à son tour! Vive saint Barthélemy, ton apôtre! j'espère que le roi Charles IX lui fait une belle fête! Vois-tu ce pieux monarque sur le balcon de son palais, une arquebuse à la main, chassant au calviniste, au luthérien, au huguenot? Belle trinité de rois, sur ma parole de démon! chacun va se baigner à son aise, et se désaltérer à sa soif : Marie Tudor a du sang jusqu'aux genoux; Philippe II, jusqu'à la ceinture; Charles IX, par-dessus la tête... En restera-t-il pour Louis XIV? C'est tout au plus!

Et, comme Jésus, gémissant, cachait son visage entre ses mains, Satan s'élança, et écarta violemment les deux mains du Christ.

— Mais regarde donc! lui dit-il.

Le Christ regarda; mais il ne put voir : il était aveuglé par une sueur de sang!

Alors, ses forces l'abandonnèrent, et il tomba la face contre terre en disant :

— Mon Dieu, Seigneur! prenez ma vie jusqu'au dernier battement, mon haleine jusqu'au dernier souffle, mon sang jusqu'à la dernière goutte; doublez, décuplez, centuplez mes tortures; mais que votre sainte volonté s'accomplisse, et non celle de mon infernal tentateur!

Satan jeta un cri terrible, et bondit hors de la grotte,

qui s'éclaira peu à peu d'une lumière céleste, tandis que les anges chantaient :

« Elle est écoulée, la troisième heure d'angoisses, la troisième heure d'épreuves, la troisième heure des souffrances sublimes qui doivent donner la paix à l'univers! Gloire à Jésus sur la terre! gloire au Seigneur dans les cieux! »

Pour la seconde fois, Satan était vaincu!

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

